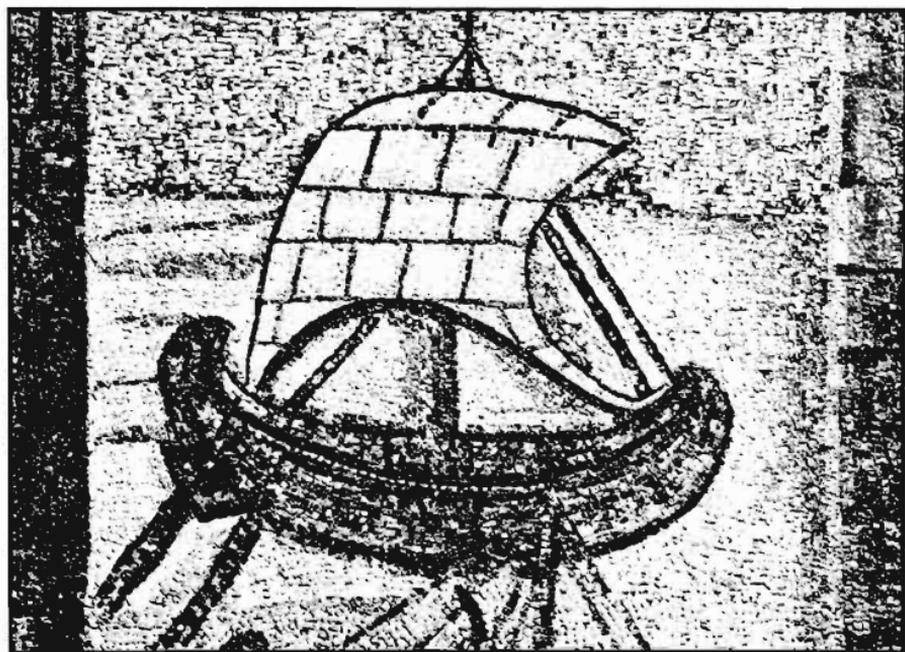




# BRAUDEL

## LA MÉDITERRANÉE

L'ESPACE ET L'HISTOIRE



CHAMPS

FLAMMARION



## Méditerranée

Dans ce livre, les bateaux naviguent ; les vagues répètent leur chanson ; les vigneronns descendent des collines des Cinque Terre, sur la Riviera génoise ; les olives sont gaulées en Provence et en Grèce ; les pêcheurs tirent leurs filets sur la lagune immobile de Venise ou dans les canaux de Djerba ; des charpentiers construisent des barques pareilles aujourd'hui à celles d'hier... Et cette fois encore, à les regarder, nous sommes hors du temps.

Ce que nous avons voulu tenter, c'est une rencontre constante du passé et du présent, le passage répété de l'un à l'autre, un récital sans fin conduit à deux voix franches. Si ce dialogue, avec ses problèmes en écho les uns des autres, anime ce livre, nous aurons réussi dans notre propos. L'histoire n'est pas autre chose qu'une constante interrogation des temps révolus au nom des problèmes et curiosités — et même des inquiétudes et des angoisses — du temps présent qui nous

entoure et nous assiège. Plus qu'aucun autre univers des hommes, la Méditerranée en est la preuve, elle ne cesse de se raconter elle-même, de se revivre elle-même. Par plaisir sans doute, non moins par nécessité. Avoir été, c'est une condition pour être.

Qu'est-ce que la Méditerranée ? Mille choses à la fois. Non pas un paysage, mais d'innombrables paysages. Non pas une mer, mais une succession de mers. Non pas une civilisation, mais des civilisations entassées les unes sur les autres. Voyager en Méditerranée, c'est trouver le monde romain au Liban, la préhistoire en Sardaigne, les villes grecques en Sicile, la présence arabe en Espagne, l'islam turc en Yougoslavie. C'est plonger au plus profond des siècles, jusqu'aux constructions mégalithiques de Malte ou jusqu'aux pyramides d'Égypte. C'est rencontrer de très vieilles choses, encore vivantes, qui côtoient l'ultramoderne : à côté de Venise, faussement immobile, la lourde agglomération industrielle de Mestre ; à côté de la barque du pêcheur, qui est encore celle d'Ulysse, le chalutier dévastateur des fonds marins ou les énormes pétroliers. C'est tout à la fois s'immerger dans l'archaïsme des mondes insulaires et s'étonner devant l'extrême jeunesse de très vieilles villes, ouvertes à tous les vents de la culture et du profit, et qui, depuis des siècles, surveillent et mangent la mer

Tout cela parce que la Méditerranée est un très vieux carrefour. Depuis des millénaires tout a conflué vers elle, brouillant, enrichissant son histoire : hommes, bêtes de charge, voitures, marchandises, navires, idées, religions, arts de vivre. Et même les plantes. Vous les croyez méditerranéennes. Or, à l'exception de l'olivier, de la vigne et du blé — des autochtones très tôt en place — elles sont presque toutes nées loin de la mer. Si Hérodote, le père de l'histoire qui a vécu au v<sup>e</sup> siècle avant notre ère, revenait mêlé aux touristes d'aujourd'hui, il irait de surprise en surprise. Je l'imagine, écrit Lucien Febvre, « refaisant aujourd'hui son périple de la Méditerranée orientale. Que d'étonnements ! Ces fruits d'or, dans ces arbustes vert sombre, orangers, citronniers, mandariniers, mais il n'a pas le souvenir d'en avoir vu de son vivant. Parbleu ! Ce sont des Extrême-Orientaux, véhiculés par les Arabes. Ces plantes bizarres aux silhouettes insolites, piquants, hampes fleuries, noms étrangers, cactus, agaves, aloès, figuiers de Barbarie — mais il n'en vit jamais de son vivant. Parbleu ! Ce sont des Américains. Ces grands arbres au feuillage pâle qui, cependant, portent un nom grec, eucalyptus : oncques n'en a contemplé de pareils. Parbleu ! Ce sont des Australiens. Et les cyprès, jamais non plus, ce sont des Persans. Tout ceci pour le décor. Mais, quant au moindre repas, que de surprises encore — qu'il

s'agisse de la tomate, cette péruvienne ; de l'aubergine, cette indienne ; du piment, ce guyannais ; du maïs, ce mexicain ; du riz, ce bienfait des Arabes, pour ne pas parler du haricot, de la pomme de terre, du pêcher, montagnard chinois devenu iranien, ni du tabac. » Pourtant, tout cela est devenu le paysage même de la Méditerranée : « Une Riviera sans oranger, une Toscane sans cyprès, des éventaires sans piments... quoi de plus inconcevable, aujourd'hui, pour nous ? » (Lucien Febvre, *Annales*, XII, 29).

Et si l'on dressait le catalogue des hommes de Méditerranée, ceux nés sur ses rives ou descendant de ceux qui, au temps lointain, ont navigué sur ses eaux ou cultivé ses terres et ses champs en terrasses, puis tous les nouveaux venus qui tour à tour l'envahirent, n'aurait-on pas la même impression qu'en dressant la liste de ses plantes et de ses fruits ?

Dans son paysage physique comme dans son paysage humain, la Méditerranée carrefour, la Méditerranée hétéroclite se présente dans nos souvenirs comme une image cohérente, comme un système où tout se mélange et se recompose en une unité originale. Cette unité évidente, cet être profond de la Méditerranée, comment l'expliquer ? Il faudra s'y efforcer à plusieurs reprises. L'explication, ce n'est pas seulement la nature qui, à cet effet, a beaucoup œuvré ; ce n'est pas seulement l'homme, qui a tout lié

ensemble obstinément ; ce sont à la fois les grâces de la nature ou ses malédictions — les unes et les autres nombreuses — et les efforts multiples des hommes, hier comme aujourd'hui. Soit une somme interminable de hasards, d'accidents, de réussites répétées.

Le but de ce livre, c'est de montrer que ces expériences et ces réussites ne se comprennent que prises dans leur ensemble ; plus encore qu'elles sont à rapprocher les unes des autres, que la lumière du présent leur convient très souvent, que c'est à partir de ce que l'on voit aujourd'hui que l'on juge, que l'on comprend hier — et réciproquement. La Méditerranée est une belle occasion de présenter une « autre » façon d'aborder l'histoire. Car la mer, telle que l'on peut la voir et l'aimer, est, sur son passé le plus étonnant, le plus clair de tous les témoignages.

Fernand Braudel





*Branche d'olivier, épis de blé, grappe  
de raisin, bas-reliefs du temple de  
Ramsès II, Hermopolis.*

© ÉRIC LESSING, Magnum.

## La terre

Sur une carte du monde, la Méditerranée est une simple coupure de l'écorce terrestre, un fuseau étroit, allongé de Gibraltar jusqu'à l'isthme de Suez et à la mer Rouge. Cassures, failles, effondrements, plissements tertiaires ont créé des fosses liquides très profondes et, face à leurs abîmes, par contrecoup, d'interminables guirlandes de montagnes jeunes, très hautes, aux formes vives. Une fosse de 4 600 mètres se creuse près du cap Matapan, de quoi noyer à l'aise la plus haute cime de Grèce, les 2 985 mètres du mont Olympe.

Ces montagnes pénètrent la mer, l'étranglent parfois jusqu'à la réduire à un simple couloir d'eau salée : ainsi à Gibraltar, ainsi dans les bouches de Bonifacio, ainsi dans le détroit de Messine avec les gouffres tournoyants de Charybde et Scylla, ainsi au long des Dardanelles et du Bosphore. Ce n'est plus la mer, mais des rivières, voire de simples portes marines.

Ces portes, ces détroits et ces montagnes donnent son articulation à l'espace liquide. Elles y découpent des patries autonomes : la mer Noire ; la mer Égée ; l'Adriatique, qui a été longtemps la propriété des Vénitiens ; la beaucoup plus vaste Tyrrhénienne. Et à ce découpage de la mer en une série de bassins correspond, comme son image inversée, le découpage des terres en continents particuliers : la péninsule des Balkans, l'Asie Mineure, l'Italie, l'ensemble ibérique, l'Afrique du Nord.

Toutefois, dans ce dessin d'ensemble, se détache une ligne majeure, essentielle pour comprendre le passé de la mer, depuis l'époque des colonisations grecques et phéniciennes jusqu'aux temps modernes. La complicité de la géographie et de l'histoire a créé une frontière médiane de rivages et d'îles qui, du nord au sud, coupe la mer en deux univers hostiles. Tracez cette frontière, de Corfou et du canal d'Otrante qui ferme à moitié l'Adriatique jusqu'à la Sicile et aux côtes de l'actuelle Tunisie : à l'est, vous êtes dans l'Orient ; à l'ouest, en Occident, au sens plein et classique de ces mots. Qui s'étonnera que cette charnière soit, par excellence, la grande ligne des combats passés : Actium, la Prevesa, Lépante, Malte, Zama, Djerba ? La ligne des haines et des guerres inexpiables ; des villes et des îles fortifiées qui se surveillent les unes les autres, du haut de leurs remparts et de leurs tours de guet.

L'Italie trouve là le sens de son destin : elle est l'axe médian de la mer et, beaucoup plus qu'on ne le dit d'ordinaire, elle s'est toujours dédoublée entre une Italie tournée vers le Ponant et une Italie qui regarde le Levant. N'y a-t-elle pas longtemps trouvé ses richesses ? A elle la possibilité naturelle, le rêve naturel de dominer la mer entière.

### *Une géologie encore bouillonnante*

En Méditerranée, le moteur des cassures, des plissements et de la juxtaposition des profondeurs marines et des cimes montagneuses, c'est une géologie bouillonnante, dont le temps n'a pas encore effacé l'œuvre et qui continue à sévir sous nos yeux. Elle explique que la mer soit semée d'îles et de péninsules, débris ou morceaux de continents engloutis les uns, émiettés les autres ; elle explique que les reliefs déchiquetés n'aient pas encore été trop touchés par l'érosion ; elle explique les tremblements de terre et le feu des volcans qui grognent souvent, s'endorment, se réveillent aussi de façon dramatique.

Voici, sentinelle au milieu de la mer, le Stromboli et ses fumées, au nord des îles Lipari. Chaque nuit, il éclaire de ses projectiles incandescents le ciel et la mer avoisinante. Voici le Vésuve, menaçant toujours bien que, depuis quelques années, il ait

cessé d'élever son panache de fumée en arrière de Naples. Mais, après plusieurs siècles de semblable silence, il a bel et bien assassiné Herculanium et Pompéi, en 79 après J.-C. Et voici le roi des usines à feu, l'Etna (3 313 m), toujours actif au-dessus de la merveilleuse plaine de Catane. L'Etna, lieu de légendes : les Cyclopes, fabricants des foudres célestes, y maniaient, dans les forges de Vulcain, leurs énormes soufflets en cuir de taureau ; le philosophe Empédocle se serait précipité dans son cratère, lequel ne rejeta, dit-on, que l'une de ses sandales. « Que de fois, s'écrie Virgile, nous avons vu l'Etna bouillonnant déborder, rouler des globes de feu et des roches en fusion. » L'histoire connaît une centaine d'éruptions de l'Etna depuis celle que signalent Pindare et Eschyle, en 475 avant notre ère.

Dans l'Égée, l'île de Santorin (l'ancienne Théra) est un cratère volcanique dont il reste seulement la moitié et que la mer a envahi lorsqu'une formidable explosion l'a coupé en deux, vers 1450 avant J.-C. D'après les experts, l'explosion aurait été quatre fois plus forte que celle qui fit éclater l'île de Krakatau, en 1883, dans le détroit de la Sonde, provoquant de fantastiques raz de marée, projetant un navire et des locomotives par-dessus des maisons de plusieurs étages et transportant, sur des centaines de kilomètres, des nuées de cendres opaques et brûlantes. Alors, est-il absurde que des his-

toriens croient pouvoir inscrire, au nombre des méfaits de l'explosion de Santorin, la disparition brutale de la civilisation si brillante de la Crète, brusquement frappée à mort et vers la même époque ? Cette éruption de Théra a en effet enseveli la Crète sous des cendres brûlantes, que les fouilles retrouvent et qui ont longtemps interdit les cultures. Ses nuages pestilentiels ont-ils atteint la Syrie et l'Égypte ? L'« Exode » parle d'une nuit terrifiante de trois jours dont les Juifs, alors prisonniers du pharaon, profitèrent pour s'enfuir. Faut-il rattacher cet événement au volcan de Théra ?

En tout cas, de même que le volcan de l'ancienne île de Krakatau est toujours actif, bien qu'immergé, le cratère de Santorin a continué son activité. Depuis le 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C. jusqu'à nos jours (1928), des éruptions successives ont fait surgir une série d'îles et d'îlots volcaniques dans l'eau de l'ancien cratère et la mer bouillonne aujourd'hui encore au large de Santorin, l'île aux étranges couleurs. Le feu est donc toujours allumé sous la marmite du diable.

D'ailleurs, les hommes de Méditerranée, dès leur première histoire et jusqu'à nos jours, n'ont-ils pas constamment vécu sous la menace des éruptions volcaniques et des tremblements de terre ? En Asie Mineure, dans la très ancienne ville de Çatal Hüyük, la peinture murale d'un sanctuaire daté de 6200 avant J.-C. représente, à l'arrière-plan

des maisons étagées de la ville, un volcan en éruption, sans doute le Hasan Dag. Et, dans cette même Asie Mineure, les fouilles retrouvent aujourd'hui les traces de monuments apparemment détruits par des tremblements de terre et même, dans la zone la plus sujette aux séismes, le premier effort que l'on connaisse, quelque mille ans avant J.-C., d'une architecture en matériaux légers, conçue probablement pour résister à ces cataclysmes.

*Des montagnes presque partout  
autour de la mer*

La géologie explique la surabondance des montagnes à travers l'espace solide de la Méditerranée. Des montagnes récentes, hautes, aux formes mouvementées, et qui, comme un squelette pierreux, trouent la peau du pays méditerranéen : les Alpes, l'Apennin, les Balkans, le Taurus, le Liban, l'Atlas, les chaînes d'Espagne, les Pyrénées, quel cortège ! Des pics abrupts, coiffés de neige des mois durant, dressés au-dessus de la mer et des plaines chaudes où fleurissent les roses et les orangers ; des pentes raides tombant souvent directement dans l'eau — ces paysages classiques se retrouvent d'un bout à l'autre de la Méditerranée, quasi interchangeables. Qui pourrait se flatter de reconnaître au premier coup d'œil la côte de

Dalmatie, la côte de Sardaigne, ou la côte de l'Espagne méridionale au voisinage de Gibraltar ? Qui ne s'y tromperait ? Et pourtant, elles sont à des centaines de kilomètres les unes des autres.

Pourtant, la montagne ne borde pas toute la Méditerranée. Sur la côte nord, il y a déjà quelques interruptions : la côte du Languedoc jusqu'au delta du Rhône, ou la côte basse de la Vénétie sur l'Adriatique. Mais l'exception majeure à la règle, c'est, au sud, le long littoral inhabituellement plat, quasi aveugle, qui se déroule sur des milliers de kilomètres, du Sahel tunisien jusqu'au delta du Nil et aux montagnes du Liban. Sur ces interminables et monotones rivages, le Sahara se trouve en contact direct avec la mer Intérieure. Vues de l'avion, deux énormes surfaces planes — le désert, la mer — s'opposent bord contre bord : leurs couleurs s'affrontent, l'une qui va du bleu au violet et même au noir, l'autre du blanc à l'ocre et à l'orange.

Le désert, c'est un univers étrange qui fait déboucher sur les rives mêmes de la mer les profondeurs de l'Afrique et les turbulences de la vie nomade. Ce sont des modes de vie qui n'ont rien à voir avec ceux des zones montagneuses. C'est une autre Méditerranée qui s'oppose à l'autre et sans fin réclame sa place. La nature a préparé d'avance cette dualité, voire cette hostilité congénitale. Mais l'histoire a mélangé les ingrédients

différents comme le sel et l'eau se mêlent dans la mer.

Par conséquent, l'homme d'Occident, dans le concert de la Méditerranée, ne doit pas écouter exclusivement les voix qui lui sont familières ; il y a toujours les autres voix, les étrangères, et le clavier exige les deux mains. Nature, histoire, âme changent selon que l'on se situe au nord ou au sud de la mer, selon que l'on regarde seulement dans l'une ou dans l'autre de ces directions. Vers l'Europe et ses péninsules se dresse l'écran des montagnes. Vers le sud, si vous exceptez les djebels d'Afrique du Nord aux arbres emmêlés, c'est le désert, une mer ou pétrifiée ou sablonneuse et, derrière le Sahara, l'immensité de l'Afrique noire et, dans ses prolongements, les déserts d'Asie. Et sur ces énormes surfaces, non plus des navires ou des convois de navires, mais des caravanes chamelières, avec des milliers de bêtes porteuses de vivres ou de richesses précieuses : les épices, le poivre, les drogues, la soie, l'ivoire, la poudre d'or...

Rêvons aussi de la conquête lente, siècle après siècle, de cet espace aride où l'homme a su retrouver l'eau enfouie des profondeurs, créer des oasis, planter les palmiers aux longues racines, reconnaître des pistes et des points d'eau joignant les zones d'herbe rare où peuvent vivre ses troupeaux. Lente, ponctuelle, magnifique conquête !

La Méditerranée court ainsi du premier

olivier atteint quand on vient du nord aux premières palmeraies compactes qui surgissent avec le désert. Pour qui « descend » du nord, le premier olivier est au rendez-vous qui suit le « verrou » de Donzère, sur le Rhône. La première palmeraie compacte surgit (il n'y a pas d'autre mot) au sud de Batna et de Timgad, lorsque vous franchissez l'Atlas saharien par la porte d'or d'El Kantara. Mais des rendez-vous de ce genre et qui, chaque fois, vous éblouissent et vous prennent le cœur, sont ménagés tout autour de la mer Intérieure. Oliviers et palmiers y montent une garde d'honneur.

### *Le soleil et la pluie*

L'unité essentielle de la Méditerranée, c'est le climat, un climat très particulier, semblable d'un bout à l'autre de la mer, unificateur des paysages et des genres de vie. Il est, en effet, presque indépendant des conditions physiques locales, construit du dehors par une double respiration, celle de l'océan Atlantique, le voisin de l'ouest, celle du Sahara, le voisin du sud. Chacun de ces monstres sort régulièrement de chez lui pour conquérir la mer, laquelle ne joue qu'un rôle passif : sa masse d'eau tiède (11°) facilite l'intrusion de l'un, puis de l'autre.

Chaque été, l'air sec et brûlant du Sahara enveloppe l'étendue entière de la mer, en

déborde largement les limites vers le nord. Il crée au-dessus de la Méditerranée ces « ciels de gloire », si clairs, ces sphères de lumière et ces nuits constellées d'étoiles que l'on ne retrouve nulle part ailleurs. Ce ciel d'été ne se voile que lorsque, pour quelques jours, se déchaînent les vents du sud, chargés de sable, le khamsin, ou le sirocco, le « Plumbeus Auster » d'Horace, gris et lourd comme le plomb.

Six mois durant, livrée au Sahara, la Méditerranée sera le paradis des touristes, des sports nautiques, des plages surpeuplées, de l'eau bleue, immobile et luisante au soleil. Mais alors les animaux et les plantes, la terre desséchée vivent dans l'attente de la pluie. De l'eau si rare, alors richesse entre toutes les richesses. Les vents dominants du nord-est, d'avril à septembre, les vents étésiens des Grecs, n'apportent aucun apaisement, aucune humidité réelle à la fournaise saharienne.

Le désert s'efface quand intervient l'Océan. Dès octobre, les dépressions océaniques gonflées d'humidité entament leurs voyages processionnaires, d'ouest en est. Les vents de toutes les directions foncent sur elles et les poussent en avant, les chassent vers l'Orient. La mer s'assombrit, elle prend les tonalités grises de la Baltique, ou bien, ensevelie sous une poussière d'écume blanche, elle semble se couvrir de neige. Et les tempêtes, de terribles tempêtes, se

déchaînent. Les vents dévastateurs : le mistral, la borah, tourmentent la mer et, sur terre, il faut s'abriter contre leurs rages et leurs violences. Les lignes de cyprès en Provence, les pare-vent de joncs de la Mitidja, les bottes de paille dont s'entourent les semis de légumes en Sicile, sont indispensables à la protection des cultures. En même temps, tous les paysages disparaissent sous un rideau de pluie torrentielle et de nuages bas. C'est le ciel dramatique de Tolède dans les tableaux du Greco. Ce sont les trombes d'eau des hivers d'Alger qui stupéfient les touristes. Les rivières à sec depuis des mois se gonflent, les inondations sont fréquentes, brutales, à travers les plaines du Roussillon ou de la Mitidja, en Toscane ou en Andalousie ou dans la campagne de Salonique. Parfois, des pluies absurdes franchissent les limites du désert, submergent les rues de La Mecque, transforment en torrents de boue les pistes du Nord saharien. A Aïn Sefra, dans le Sud oranais, Isabelle Eberhard, l'exilée russe envoûtée par le désert, périssait, en 1904, emportée par une crue inopinée de l'oued.

Ces pluies sont cependant bénéfiques. Les paysans d'Aristophane s'en réjouissent, bavardent, boivent puisqu'il n'y a plus rien à faire au-dehors pendant que Zeus, à grands coups d'eau, féconde la terre. Le vrai travail ne reprendra qu'avec les dernières ondées du printemps, dès la poussée des

jacinthes et des lis de sable, avec le retour des hirondelles. A leur arrivée, les chansons naissent sur les lèvres. A Rhodes, on chante :

Hirondelle, hirondelle,  
Tu amènes le printemps,  
Hirondelle au ventre blanc,  
Hirondelle au dos noir.

Elle est là ; la porte des saisons a tourné sur ses gonds.

Au total, un climat étrange, hostile à la vie des plantes. La pluie arrive trop abondante pendant l'hiver, alors que le froid a arrêté la végétation. Quand la chaleur surgit, l'eau n'est plus là. Aussi bien, n'est-ce pas pour nous seuls que les plantes de Méditerranée sont odoriférantes, que leurs feuilles sont couvertes de duvet ou de cire, leurs tiges d'épines : ce sont autant de défenses contre la sécheresse des jours trop chauds, où seules les cigales sont vivantes. Et si la moisson des blés, en Andalousie, survient si tôt, en avril, c'est que le blé obéit au milieu et se hâte de mûrir ses épis.

### *Une terre à conquérir*

Le plaisir des yeux, la beauté des choses dissimulent les trahisons de la géologie et du climat méditerranéens. Ils font trop facilement oublier que la Méditerranée n'a pas

été un paradis gratuitement offert à la délectation des hommes. Il a fallu tout y construire, souvent avec plus de peine qu'ailleurs. Le sol friable et sans épaisseur peut seulement être égratigné par l'araire de bois. Qu'il pleuve avec trop d'acharnement, la terre meuble glisse comme de l'eau au bas des pentes. La montagne coupe la circulation, mange abusivement l'espace, limite les plaines et les champs réduits souvent à quelques rubans, à quelques poignées de terre ; au-delà, les sentiers rapides commencent, durs aux pieds des hommes et des bêtes.

Et la plaine, quand elle est de bonnes dimensions, est restée longtemps le domaine des eaux divagantes. Il a fallu la conquérir sur les marais hostiles, la protéger des fleuves dévastateurs, grossis par l'hiver impitoyable, exorciser la malaria. Conquérir les plaines à l'agriculture, ce fut d'abord vaincre l'eau malsaine. Ensuite, il fallut amener l'eau à nouveau, mais vivante celle-ci, pour les irrigations nécessaires.

Cette lente, cette très lente conquête s'est terminée avec notre siècle, hier seulement. Aujourd'hui, le difficile, c'est de retrouver les paysages d'eaux dormantes et malsaines de jadis. Près de Sabaudia, cette ville nouvelle créée au milieu des marais Pontins, voici une large mare de quelques hectares qui se glisse entre les arbres, préservée au cœur d'un parc national étonnant. On la

contemple comme un témoin archéologique. Les animaux sauvages, surtout les oiseaux aquatiques, y ont trouvé un refuge d'élection.

La preuve des efforts accomplis, ce sont les systèmes très anciens ou très modernes de drainage et d'irrigation, avec des redistributions savantes de l'eau. Au total, un fabuleux travail, dont les Arabes ont été, en Espagne, les initiateurs. Dans la Huerta de Valence, au cœur d'une très ancienne réussite, le fameux Tribunal des Eaux continue, chaque année, par une vente aux enchères, à répartir la manne entre les acheteurs. La paradisiaque Conque d'Or qui entoure Palerme, jardin d'orangers et de vignes, est un miracle de l'eau domestiquée qui date seulement des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles.

Il suffit de remonter le cours des siècles pour retrouver toute plaine méditerranéenne primitivement recouverte par les eaux, aussi bien la basse vallée du Guadalquivir que les plaines du Pô, le bas pays de Florence et, dans la Grèce lointaine, telle ou telle plaine où le tonneau des Danaïdes évoque l'irrigation pérenne.

Pour obtenir l'obéissance et les capitaux nécessaires à sa vie, la plaine a exigé des sociétés nombreuses, disciplinées; elle a supporté au cours des siècles des classes pesantes de gros propriétaires, nobles et bourgeois, plus l'enracinement de grandes villes et de forts villages. Elle se soumet

aujourd'hui aux exploitations et aux moyens les plus modernes, qu'il s'agisse du blé ou de la vigne. Elle se situe ainsi dans la zone des gros rendements capitalistes massifs, des convoitises. L'agriculture archaïque y disparaît au triple galop. Que pourrait-elle faire d'autre ?

Mais le difficile, le long apprivoisement, le lent équipement des bas pays explique que, par un paradoxe apparent, l'histoire des hommes, en Méditerranée, ait commencé le plus souvent par les collines et les montagnes où la vie agricole a toujours été dure et précaire, mais à l'abri de la malaria meurtrière et des périls trop fréquents de la guerre. D'où tant de villages perchés, tant de petites villes accrochées à la montagne et dont les fortifications se marient à la roche des pentes. Ainsi dans les Sahels d'Afrique du Nord, sur les collines de Toscane, en Grèce, sur les bords de la campagne romaine, en Provence... Guicciardini disait, au début du xvi<sup>e</sup> siècle : « L'Italie est cultivée jusqu'au sommet de ses montagnes. » Mais elle ne l'était pas toujours jusqu'au fond de ses vallées et de ses plaines.

### *Les sociétés traditionnelles*

C'est donc dans les collines et dans les hauts pays que se retrouvent au mieux les images préservées du passé, les outils, les

usages, les patois, les costumes, les superstitions de la vie traditionnelle. Toutes constructions très anciennes, qui se sont perpétuées dans un espace où les vieilles méthodes agricoles ne pouvaient guère céder la place aux techniques modernes. La montagne est par excellence le conservatoire du passé.

En Afrique du Nord, la Kabylie, comme toutes les autres montagnes berbérophones, possède un folklore vivace que le beau livre de Jean Servier (*Les Portes de l'année*, 1962) évoque de façon merveilleuse. Ainsi les rites du début de l'année, la fête de l' « Ennayer » (le mois de janvier), qui ont pour but de placer l'année nouvelle sous d'heureux auspices, avec ses masques, ses repas surabondants et propitiatoires, le balayage des maisons. Ainsi les rites du printemps. Ainsi, plus tard, les feux de l' « ainsara », qui le 7 juillet, s'allument non seulement en Kabylie mais à travers toute l'Afrique du Nord, ou peu s'en faut. La légende de la reine juive incestueuse et brûlée pour ses péchés sur le bûcher est l'explication ordinairement fournie. Mais n'est-ce pas aussi, en brûlant des fêrules (ombellifères résineuses), des touffes de lauriers-roses et de marrubes, l'occasion de purifier par la fumée les arbres des vergers ou les étables, « purification magique, mais aussi procédé rustique d'extermination des parasites... » ? Cette sagesse auto-

ritaire est commandement, précaution. Encouragement au travail.

Dans toutes les zones hautes de Méditerranée, en Italie, en Espagne, en Provence, en Grèce, on retrouve sans peine, aujourd'hui encore, toute une série de fêtes vivantes qui mêlent au travail croyances chrétiennes et survivances païennes. Mais sur ces modes de vie archaïques, autant que le folklore, le paysage lui-même est un témoin, et quel témoin ! Un paysage fragile entièrement créé de main d'homme : les cultures en terrasse, et les murettes sans cesse à reconstruire, les pierres qu'il faut monter à dos d'âne ou de mulet avant de les ajuster et de les consolider, la terre qu'il faut remonter dans des paniers et accumuler en arrière de ce rempart. Ajoutez qu'aucun attelage, aucune charrette ne peuvent s'avancer sur ces pentes rudes : la cueillette des olives, les vendanges se font à la main, la récolte se rapporte à dos d'homme.

Tout cela entraîne aujourd'hui le progressif abandon de cet espace agricole de jadis. Trop de peine et pas assez de profits. Même les célèbres collines de Toscane perdent peu à peu, un à un, leurs traits distinctifs ; les murettes disparaissent ; les oliviers plus que centenaires meurent l'un après l'autre ; le blé n'est plus semé ; les pentes cultivées depuis des siècles retournent à l'herbe et à l'élevage, ou au vide.

Ce qui disparaît sous nos yeux, c'est une

vie archaïque, traditionnelle, dure, difficile. Difficile déjà autrefois. Les montagnes régulièrement trop peuplées où, dans des conditions plus saines qu'ailleurs, l'homme poussait de façon drue, ont toujours été des ruches à essaimages répétés. Les gens du Frioul, les Furlani, allaient à Venise, pour y accomplir toutes les basses besognes. Les Albanais se mettaient au service de tout un chacun et surtout du Turc. Les Bergamasques, dont chacun se moquait, parcouraient l'Italie entière en quête de travail et de profits. Les Pyrénéens peuplaient l'Espagne et les villes du Portugal. Les Coises devenaient soldats au service de la France ou de Gênes, la Dominante exécrée. Mais on les retrouvait aussi à Alger, marins ou gens de la montagne, Capocorsini ou bagnards. En juillet 1562, lors du passage de Sampiero Corso, ils sont des milliers à l'acclamer « comme leur roi ». Bref, tous les pays d'en haut fournissaient une foule de mercenaires, de domestiques, de colporteurs, d'artisans itinérants — rémouleurs, ramoneurs, rempailleurs de chaises —, de journaliers, de moissonneurs et vendangeurs supplétifs, quand les campagnes riches manquaient de bras, au moment des gros travaux. Mais aujourd'hui encore, la Corse, l'Albanie, telles zones des Alpes ou de l'Apennin ne fournissent-elles pas aux villes, aux plaines riches, aux lointains pays d'Amérique, la main-d'œuvre des travaux les plus rudes ?

Parfois, il est vrai, l'aventure tourne autrement, tourne mieux, avec de vastes émigrations marchandes. C'est au moins le cas étrange, éclatant des Arméniens, devenus les marchands favoris des shahs d'Iran et conquérant, à partir d'Ispahan, une place de choix dans l'Inde, la Turquie, la Moscovie, présents en Europe, au xvii<sup>e</sup> siècle, sur les grandes places de Venise, de Marseille, de Leipzig ou d'Amsterdam...

### *Transhumance et nomadisme*

Un spectacle qui disparaît aussi sous nos yeux, mais depuis peu, c'est celui de la transhumance, réalité multiséculaire, par quoi la montagne était associée à la plaine et aux villes d'en bas, y trouvant à la fois conflits et profits.

Le va-et-vient des troupeaux de moutons et de chèvres entre les pâturages d'été du haut pays et l'herbe qui s'attarde dans les plaines, pendant les mois d'hiver, faisait osciller des fleuves de moutons et de bergers entre les Alpes méridionales et la Crau, entre les Abruzzes et le plateau des Pouilles, entre la Castille du Nord et les pâturages méridionaux de l'Estrémadure et de la Manche de Don Quichotte.

Aujourd'hui, très réduit en volume, ce mouvement existe encore. Mais les transports par camion, par chemin de fer les

supplacent souvent. C'est un bonheur rare que de pouvoir suivre encore un voyage moutonnier à l'ancienne mode. Demain, la chose ne sera sans doute plus possible. Mais la reconstitution en reste à portée de main : les routes de transhumance sont toujours marquées dans les paysages comme des lignes à vrai dire indélébiles, pour le moins difficiles à effacer, comme des cicatrices qui, une vie durant, marquent la peau des hommes. Grandes d'une quinzaine de mètres, elles ont leur nom particulier dans chaque région : « cañadas » de Castille, « camis ramaders » des Pyrénées orientales, « drailles » du Languedoc, « carraïres » de Provence, « tratturi » d'Italie, « trazzere » de Sicile, « drumul oilor » de Roumanie...

Où qu'on l'observe rétrospectivement, la transhumance a été le terme d'une longue évolution, le résultat probable d'une division précoce du travail. Certains hommes, et eux seuls, avec leurs aides et leurs chiens, gardaient les troupeaux, gagnaient alternativement avec eux les hauts, puis les bas pâturages. Il y avait là une nécessité naturelle, inéluctable : l'utilisation successive des herbages aux différentes altitudes. Dans certaines régions du Brésil, hier encore, des troupeaux à demi sauvages oscillaient d'eux-mêmes entre bas et hauts pays, ainsi autour de l'Itatiaya, le point culminant du pays. En Italie, dans la France méridionale, dans la péninsule Ibérique, qui sont les

régions par excellence de la transhumance, la spécialisation des bergers en a été la condition et la marque distinctive.

Ainsi s'est constituée une catégorie d'hommes à part, d'hommes hors de la règle commune, presque hors la loi. Le peuple des régions d'en bas, agriculteurs ou arboriculteurs, les voit passer avec crainte et hostilité. Pour eux et pour les gens des villes, ce sont là des barbares, des demi-sauvages. Propriétaires et maquignons retors, qui les attendent au terme de leurs descentes, sont d'accord pour les duper. Le scandale, alors, c'est que telle jolie fille puisse s'éprendre de l'un d'entre eux. « Nenna chérie, dit la chanson cruelle, ton berger n'a rien de bon, son haleine pue, il ne sait pas manger dans une assiette. Nenna mia, change d'avis, choisis plutôt pour mari un paysan, voilà un homme comme il faut. » Notez que la chanson se chante encore en Italie.

Tout ce va-et-vient d'hommes et de bêtes est plus compliqué, en fait, qu'il n'y paraît au premier abord. Il faut distinguer, en effet, entre transhumances « normales » et transhumances « inverses » : dans le premier cas, les propriétaires sont dans le bas pays ; dans le second, ils habitent la montagne. Il s'agit là de situations issues d'accidents historiques où d'évolutions longues. Ainsi, les troupeaux qui, chaque hiver, ayant quitté les Alpes, débouchent dans les maigres pâturages de la Crau, ce sont les

bourgeois d'Arles qui les tiennent. Pareillement, les gens de Vicence sont les maîtres de la vie pastorale qui, l'été venu, soulage le bas pays de ses troupeaux au bénéfice des Alpes. Il y a évidemment des cas mixtes, entre transhumance normale et transhumance inverse et, pour tout compliquer, l'État intervient souvent. Il s'empare volontiers du mouvement entier sous prétexte de le contrôler; il établit des péages sur les routes moutonnières, s'adjudge les pâturages d'en bas et les loue, réglemente le commerce de la laine et des bêtes. L'État castillan a ainsi organisé l'empire moutonnier de la Mesta qui, à l'abri de privilèges, certains abusifs, dévore les plateaux et les montagnes de Castille au profit avant tout de quelques gros propriétaires. Le roi de Naples a, lui aussi, piégé l'énorme transhumance qui coule des Abruzzes vers le Tavoliere des Pouilles et il a imposé de façon autoritaire la primauté exclusive du marché de Foggia où la laine devra se vendre obligatoirement. Sur le papier au moins, il a tout réglé à son avantage, mais propriétaires et bergers savent à l'occasion se défendre.

La transhumance vaut pour une partie seulement de la Méditerranée, sans doute la plus peuplée, voire la plus évoluée, celle où la division du travail s'est imposée et sans réplique. Mais l'explication, en soi logique, n'est certes pas suffisante. Car l'histoire a joué son rôle. Par deux fois au moins, une

certaine Méditerranée — l'autre Méditerranée — a été prise en écharpe par deux puissantes poussées d'hommes, venus les premiers des déserts chauds d'Arabie, les seconds des déserts froids d'Asie. Ce sont les invasions arabes et les invasions turques, poursuivies pendant des siècles, celles-là à partir du *vii<sup>e</sup>* siècle, celles-ci à partir du *xi<sup>e</sup>*, et qui, l'une et l'autre, ont ouvert ces « coupures béantes » dont parle avec raison Xavier de Planhol.

Ce sont ces accidents massifs qui ont maintenu et développé le nomadisme dans la péninsule des Balkans, en Asie Mineure et, logiquement, dans le Sahara méditerranéen, enfin dans l'Afrique du Nord entière. Ces poussées des hommes du désert ont implanté, en Asie Mineure et même dans les Balkans (où le cheval est roi), le chameau, un animal issu des pays froids et apte aux escalades montagneuses, tandis que de la Syrie au Maroc s'acclimatait le dromadaire, un animal frileux venu dès le *i<sup>er</sup>* siècle de notre ère en Méditerranée, à partir de l'Arabie, et qui est à son aise dans le sable, non sur les pentes pierreuses et froides des montagnes.

Sur la vie des grands nomades, il convient de relire les admirables livres d'Émile-Félix Gautier. Nul n'en a dépassé la leçon. Le nomadisme qui, lui aussi, tend aujourd'hui à s'amenuiser, sinon à disparaître, se présente comme un stade sans doute antérieur

à la transhumance, celle-ci, comme nous l'avons dit, étant un compromis entre le mouvement nécessaire des troupeaux et la sédentarité effective des villages agricoles et des villes. Dans l'autre Méditerranée, l'orientale, où le peuplement sédentaire a été moins dense, la vie pastorale à large déplacement ne rencontre souvent que des obstacles insignifiants. Elle n'a pas eu à composer et donc à se modifier.

Le nomadisme, c'est une totalité : troupeaux, hommes, femmes et enfants se déplaçant ensemble, et sur d'énormes distances, transportant avec eux tout le matériel de leur vie quotidienne. Nous avons, à ce sujet, des milliers d'images, d'hier et d'aujourd'hui, que nous devons aux voyageurs et aux géographes. Il faut seulement résister au plaisir de les citer trop longuement. En Afrique du Nord, où l'intrusion chamelière contourne les massifs montagneux occupés par les paysans berbères, les nomades, qui sont surtout des Arabes, glissent par les portes naturelles que leur ouvrent les chemins du Nord, surtout vers la Tunisie ou vers l'Oranie. Ces nomades avec leurs troupeaux moutonniers, leurs chevaux, leurs dromadaires, leurs tentes noires dressées à l'étape, allaient autrefois, dans leur recherche de l'herbe, depuis les confins sahariens de l'extrême Sud jusqu'à la Méditerranée elle-même. Diego Suárez, le soldat chroniqueur de la forteresse d'Oran (occupée par

les Espagnols, en 1509), les voit à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle traverser les plaines qui entourent le « presidio », toucher à la mer, s'y installer un instant, et risquer quelques cultures. Il les voit même un jour charger follement contre les rangs des arquebusiers espagnols. Chaque été les ramène, à date presque fixe. En 1270, quand Saint Louis campe sur l'emplacement de Carthage face à Tunis, ils sont là et contribuent à la défaite du saint roi. En août 1574, quand les Turcs reprennent la Goulette et le fort de Tunis aux Espagnols, les nomades du Sud qui sont sur les lieux aident les assaillants contre les forteresses chrétiennes, déplaçant les gabions de terre, les fascines des retranchements ; ils participent à une victoire qu'ils ont singulièrement favorisée. Le hasard des événements éclaire ainsi, à des siècles de distance, d'étranges répétitions. Même hier, en 1940, l'Afrique du Nord privée de moyens de transport faisait appel aux services des nomades. On les revit sur les routes qui avaient remplacé les anciennes pistes, avec de part et d'autre des bâts des chameaux les énormes sacs remplis de grains. Ils propagèrent même une brusque épidémie de typhus parmi les populations indigènes et européennes du Nord.

Ainsi deux Méditerranée, comme si souvent : la nôtre et celle d'autrui. La transhu-

mance chez l'une le nomadisme chez l'autre.

### *Les équilibres de vie*

Toute vie s'équilibre, doit s'équilibrer. Ou disparaître : ce n'est pas le cas de la vie méditerranéenne, vivace, indéterminable. Il est sans doute trop tôt (puisque nous n'avons pas encore mis en cause les ressources de la mer) pour dresser un bilan d'ensemble du pays méditerranéen. Cependant, de sa vie agricole et pastorale, des divers types de ses régions, quelques constatations se dégagent, qui n'ont d'ailleurs rien d'exceptionnel ou de bien surprenant.

Nous sommes en présence d'une vie difficile, souvent précaire, dont l'équilibre se fait en définitive régulièrement contre l'homme, en le condamnant sans fin à la sobriété. Pour quelques heures ou quelques jours de bombances (et encore), la portion congrue s'impose à longueur d'années et d'existences. L'historien, le touriste ne doivent pas trop se laisser impressionner par les réussites urbaines, les merveilleuses cités anciennes de Méditerranée. Les villes sont des accumulateurs de richesses et, de ce fait même, des exceptions, des cas privilégiés. D'autant que près de 80 à 90 % des hommes, avant la révolution industrielle, vivaient encore dans les campagnes.

En gros, la Méditerranée équilibre sa vie à partir de la triade : l'olivier, la vigne, le blé. « Trop d'os, dit en plaisantant Pierre Gourou, pas assez de viande. » Seul l'élevage grandissant des porcs, en pays chrétien, à partir du xv<sup>e</sup> siècle, et la généralisation des conserves de viande, la « carne salata », ont apporté des palliatifs importants au moins à l'une des Méditerranées, non pas à l'autre, qui se prive volontairement à la fois de viande de porc et de vin. Les responsabilités alimentaires de l'Islam n'ont pas été minces. Songez en outre que la cuisine musulmane fait peu de place aux fruits de la mer.

Des trois cultures fondamentales, l'huile et le vin (qui s'exportent hors de la Méditerranée) ont été les réussites presque continues. Seul le blé pose un problème, mais quel problème ! Et au-delà du blé, le pain et sa nécessaire consommation. De quelle farine sera-t-il composé ? Quelle sera sa couleur ? Quel sera son poids puisqu'il se vend partout à prix constant, mais que son poids varie ? Le blé et le pain, ce sont les tourments sempiternels de la Méditerranée, les personnages décisifs de son histoire, dont se préoccupent continuellement les plus grands de ce monde. La récolte, comment s'annonce-t-elle ? C'est la question insistante que posent toutes les correspondances, y compris les correspondances diplomatiques, d'un bout à l'autre de l'année. Si elle est mauvaise, les campagnes en souffriront

autant et même plus que les villes ; les pauvres, comme de juste, bien plus que les riches. Ceux-ci ont tous, en effet, leur grenier personnel où s'entassent les sacs de blé. Jusqu'au xvi<sup>e</sup> siècle, les grandes maisons font écraser leur grain, pétrissent leur farine, cuisent leur pain, à Gênes comme à Venise. Les grandes villes accumulent aussi des réserves et, en cas de disette ou de famine locales, leurs marchands, sur avances des gouvernements urbains, équiperent des navires, passent des marchés, font arriver jusqu'à la ville les blés de la mer Noire, d'Égypte, de Thessalie, de Sicile, d'Albanie, des Pouilles, de Sardaigne, du Languedoc, voire d'Aragon ou d'Andalousie... Ce sont les régions privilégiées, ou peu peuplées, qui, les unes ou les autres, selon les hasards des récoltes, font circuler à travers la mer environ un million de quintaux de blé chaque année, de quoi faire la soudure à Venise, à Naples, à Rome, à Florence ou à Gênes, les acheteurs ordinaires du « blé de mer ».

Le résultat est sans surprise : la ville survit à la pénurie et même à la disette. Ce sont les campagnards qui, par mauvaise année, succombent au manque de pain. Squelettiques, quémandeurs, ils se précipitent en vain vers les villes, viennent mourir à Venise sous les ponts ou sur les quais, les « fondamenta » des canaux. En outre, les famines récurrentes ouvrent le chemin aux

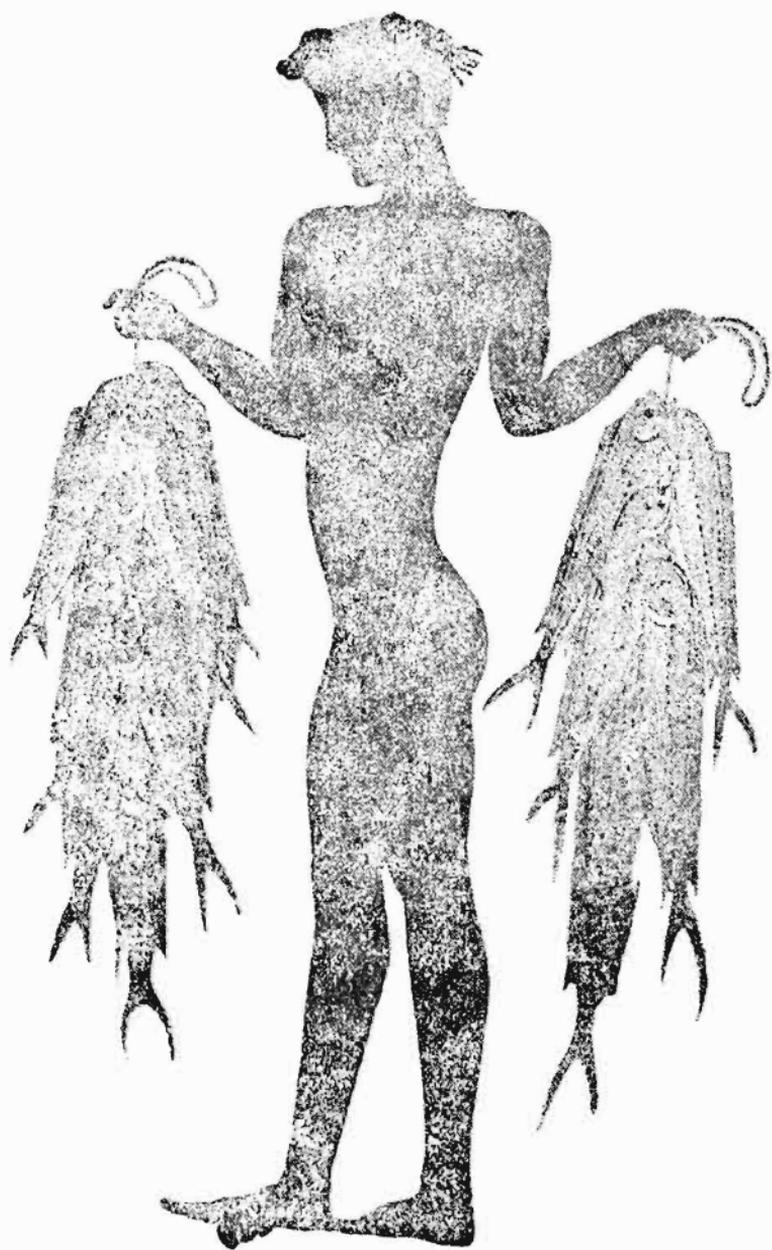
maladies, aussi bien à la malaria qu'à la peste qui, en Méditerranée, est le fléau de Dieu.

Telle est la trame de la vie méditerranéenne. Sans doute, les festins et les bombances que les sages du xvi<sup>e</sup> siècle jugent scandaleux et que les villes prudentes interdisent, en vain d'ailleurs (ainsi à Venise), ces excès existent bien, mais pour un très petit nombre de gens. L'ensemble des Méditerranéens les ignorent. Même les banquets paysans, ces fameux repas de fête qui, dans toutes les campagnes du monde, font oublier, de temps à autre, la médiocrité quotidienne, ces banquets n'ont rien de comparable en Hollande ou en Allemagne, par exemple, et en Italie. C'est une vérité sans réplique et qui s'établit tout au long d'une histoire véridique de la Méditerranée, sous le signe, répétons-le, de la sobriété, c'est-à-dire du rationnement volontaire. Épicure (341-270 avant J.-C.), qui enseignait que la fin de l'homme était le plaisir, demandait à l'un de ses amis : « Envoie-moi un pot de fromage afin que je puisse faire bombance quand je veux. » Des siècles et des siècles plus tard, quand Bandello (1485-1561) écrit ses *Novelle*, un pauvre entre les pauvres, un migrant bergamasque par exemple, fait-il un repas exceptionnel, il se contentera de manger un cervelas de Bologne. Et quand il se marie, c'est qu'il a choisi, dit méchamment le conteur, une de

ces filles qui, derrière le Dôme de Milan, font l'amour pour une piécette.

Aujourd'hui encore, voyez à Naples ou à Palerme, à l'heure de la pause, un repas d'ouvriers à l'ombre d'un arbre ou d'un pan de mur : ils se contentent du « companatico », un assaisonnement d'oignons ou de tomates sur le pain arrosé d'huile ; ils l'accompagnent d'un peu de vin. La trinité méditerranéenne est bien là au rendez-vous : l'huile de l'olivier, le pain du blé, le vin des vignes proches. Tout cela, mais pas beaucoup plus.

Alors, la richesse très précoce et prolongée, les luxes très anciens de la Méditerranée ne se posent-ils pas comme un paradoxe ? Pourquoi, comment ces luxes à côté de tant de gênes, sinon de misère ? Les frustrations des uns ne peuvent, à elles seules, rendre compte de l'éclat des autres. Le destin de la Méditerranée ne peut s'expliquer seulement par le travail acharné, toujours à recommencer, de populations qui se contentaient d'assez peu. Il est aussi un cadeau de l'histoire, dont la Méditerranée a longtemps joui et qui, finalement, lui a été retiré, ce que les historiens, depuis des années, s'efforcent d'expliquer.



*Pêcheur portant des grappes de poissons*, Théra, peinture murale, 1<sup>re</sup> moitié du II<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, Athènes, Musée archéologique.  
© ARTEPHOT Nimatallah.

## La mer

La mer. Il faut essayer de l'imaginer, de la voir avec le regard d'un homme de jadis : comme une limite, une barrière étendue jusqu'à l'horizon, comme une immensité obsédante, omniprésente, merveilleuse, énigmatique. Jusqu'à hier, jusqu'à la vapeur dont les premiers records de vitesse semblent aujourd'hui dérisoires — neuf jours de traversée, en février 1852, entre Marseille et Le Pirée —, la mer est restée immense, à la mesure ancienne de la voile et de navires sans fin à la merci des caprices du vent, auxquels il fallait deux mois pour aller de Gibraltar à Istanbul, une semaine au moins, souvent deux, de Marseille à Alger.

Depuis lors, la Méditerranée s'est rétrécie, chaque jour un peu plus, étrange peau de chagrin ! Et de nos jours, l'avion la traverse, du nord au sud, en moins d'une heure. De Tunis à Palerme, en trente minutes : vous êtes à peine parti qu'est déjà dépassé le liseré blanc des salines de Trapani. Envolez-

vous de Chypre, voilà Rhodes, masse noire et violette, et, presque immédiatement, l'Égée, les Cyclades d'une couleur qui, vers le milieu du jour, tire sur l'orange : vous n'avez même pas eu le temps de les distinguer qu'Athènes est là.

De cette vision, qui fait de la Méditerranée actuelle un lac, l'historien doit se déprendre coûte que coûte. Comme il s'agit de surfaces, n'oublions pas que la Méditerranée d'Auguste et d'Antoine, ou celle des croisades, ou même celle des flottes de Philippe II, c'est cent fois, mille fois les dimensions que nous révèlent nos voyages à travers l'espace aérien ou marin d'aujourd'hui. Parler de la Méditerranée de l'histoire, c'est donc — premier soin et souci constant — lui rendre ses vraies dimensions, l'imaginer dans un vêtement démesuré. A elle seule, elle était jadis un univers, une planète.

### *Une source vivrière mesurée*

La mer ajoute beaucoup aux ressources du pays méditerranéen, mais elle ne lui assure pas l'abondance quotidienne. Sans doute, dès qu'il y a eu des hommes sur ses rivages, en fait dès les débuts mêmes de la préhistoire à travers le Vieux Monde, la pêche a fourni sa contribution de « frutti di mare » ; elle est une industrie aussi vieille que le monde est monde. Mais, en Méditer-

ranée, ces fruits ne surabondent pas. Il ne s'agit ni des richesses du Dogger Bank, en mer du Nord, ni des pêcheries fabuleuses de Terre-Neuve ou de Yéso, au nord du Japon, ou des côtes atlantiques de Mauritanie.

La Méditerranée souffre, en effet, d'une sorte d'insuffisance biologique. Trop profonde dès ses rivages, il lui manque ces plates-formes faiblement immergées indispensables à la reproduction et au pullulement de la faune sous-marine. Et puis, la Méditerranée, mer très ancienne, serait comme usée dans ses principes vitaux par sa longévité ; elle serait, de ce fait, peu riche en plancton, ces animaux et plantes microscopiques qui flottent à la surface des eaux marines et sont la nourriture de base des espèces. Il est vrai que la mer Intérieure est la survivance, à des millénaires de distance, d'un immense anneau maritime qui, à l'ère secondaire, à partir des Antilles, faisait presque, dans le sens des parallèles, le tour du monde — c'est la Thétis des géologues. La mer actuelle n'en est que le résidu médiocre. Il se peut donc que sa pauvreté biologique soit la rançon de cette fabuleuse longévité. D'autant que, par le détroit de Gibraltar, elle ne peut qu'insuffisamment renouveler ses eaux en les mêlant à celles de l'Océan.

En tout cas, la pauvreté de la faune méditerranéenne est évidente. Voir les pêches de l'océan Atlantique et les filets gonflés des chaluts déchargeant sur le pont

une masse de poissons de gros calibre, c'est assister à un spectacle que la Méditerranée n'offre jamais, quelques rares exceptions mises à part. En conséquence, les chalutiers de Méditerranée préfèrent aller au-delà de Gibraltar, gagner l'Océan et ses fonds qui jamais ne déçoivent.

Les espèces de poissons sont pourtant normalement nombreuses en Méditerranée mais jamais abondamment représentées. Bien que les prises restent quantitativement insuffisantes, elles menacent la mer d'épuisement. Si bien, dit un spécialiste, Nino Caffiero, « qu'un jour il sera nécessaire d'y interdire toutes les pêches et de la transformer en un parc zoologique sauvage, pour tenter de préserver et de sauver ainsi les espèces ». Il ne s'agit pas là de paroles en l'air, de rêves de quelque écologiste trop passionné. Ainsi, l'espadon, admirable poisson de cinq mètres de long, avec une nageoire dorsale pareille à une voile, pourvu d'un nez très long prolongé par un « espadon » (une « grande épée », d'où son nom de « *Xiphias Gladius* », le poisson-épée) se pêchait autrefois dans le détroit de Messine, par lancement du harpon, au cours d'une pêche pittoresque. Cette pêche se pratiquait depuis l'Antiquité, sur de curieux bateaux pourvus d'une sorte de passerelle en porte à faux sur la mer, où se trouvait un guetteur. L'espadon est, en effet, difficile à repérer ; il quitte rarement les profondeurs, si ce n'est

une fois l'an, à l'époque du frai. Or, depuis quelques années, des pêcheurs japonais ont commencé à le pêcher par grande profondeur et toute l'année durant. On peut désormais trouver de l'espadon sur les marchés en toute saison, mais ce poisson magnifique risque de disparaître sans tarder.

Maintenant que les États méditerranéens se préoccupent sérieusement de protéger la mer Intérieure contre les pollutions et les destructions qui la menacent si dangereusement, le projet d'un « parc » maritime devient un peu moins utopique. Évidemment, dans ce parc ne seraient interdits ni les marais salants ni l'extraction des éponges sur les côtes de Tunisie, ni la pêche du corail sur les littoraux de Sardaigne ou d'Afrique du Nord. Le corail, exploité depuis des siècles, travaillé aujourd'hui encore dans des ateliers, notamment ceux de Torre del Greco, a été une marchandise convoitée, exportée jadis jusqu'en Chine et jusqu'en Afrique noire. Il continue d'ailleurs à courir le monde. Ne joue-t-il pas, aujourd'hui encore, un rôle monétaire important dans certaines régions centrales de l'Afrique ?

Maintiendrait-on, par licence particulière, la pêche artisanale, encore en place dans tous les ports de la mer Intérieure ? Oui, sans doute. Cette pêche élémentaire, traditionnelle, peu dévastatrice, c'est une barque, un, deux, trois pêcheurs, rarement un bateau trop moderne. Le pêcheur connaît

la mer en face de son port comme le paysan connaît le terroir de son village. Il connaît tous les points où il est logique de trouver le mérot, la daurade, les soles, même le turbot, le rouget, les muges, le merlan, l'époque où se prennent au large les sardines, ou les anchois (qui serviront aussi à appâter les lignes de la pêche au thon). Il exploite la mer comme un paysan son champ. A peine s'éloigne-t-il du port ou du havre de son village. S'il lève les yeux, il peut apercevoir sa propre maison. Et d'ailleurs, trop s'éloigner de la côte, ce serait quitter les eaux poissonneuses. Cet artisan, il pêche comme on a toujours pêché, avec des filets, des nasses, des palanques, ou au lamparo, « hier une torche résineuse, aujourd'hui une lampe à acétylène ou à batterie » qu'on allume dans la nuit : la source de lumière a changé, mais le principe reste le même. Des pêcheurs pirates sur les côtes grecques, et sans doute ailleurs, utilisent la dynamite, malgré la surveillance des garde-côtes : c'est là une ruse déloyale, mais déjà ancienne. Vivre au jour le jour à côté d'un de ces pêcheurs est encore une joie possible aujourd'hui pour qui ne craint ni le soleil, ni les paquets d'eau, ni le battement continu du bateau immobilisé sur l'eau, ni les surprises quand on relève la palanque où, furieuse, une murène inattendue a été prise.

Mais ce pêcheur artisan ne vit pas seulement sur son bateau, entre ses lignes et ses

filets. C'est aussi un paysan expert, attentif, qui cultive son jardin et son champ. Il exerce ainsi un double métier. Sinon, pourrait-il vivre, lui et sa famille ? Il lui faut tirer parti à la fois de la terre et de la mer. Transportés de façon autoritaire dans des villes, des pêcheurs grecs, privés de l'appoint des champs de leur village, n'arrivent pas aujourd'hui à joindre les deux bouts. On songe à cette dizaine de familles de pêcheurs bretons que le gouvernement français, en 1872, essaya en vain d'implanter sur la presqu'île de Sidi Ferruch, à deux pas d'Alger. Ils désertèrent. Des pêcheurs corses, pareillement implantés et à la même époque au voisinage de Bône, à Herbillon, se maintinrent, mais se « transformèrent en agriculteurs et le village devint un centre de culture maraîchère... très prospère ».

En tout cas, quelle que soit sa forme, la pêche en Méditerranée n'alimente guère les marchés, si pittoresques que puissent être ces derniers. L'« orata ai ferri » ou « in cartoccio », la daurade grillée ou en papillote que vous mangez dans un restaurant de Venise, a des chances de venir de la lagune, plus rarement de l'Adriatique, mais la sole ou la langouste ont été presque sûrement apportées de l'Atlantique. Les rougets de roche de la côte dalmate, les crevettes roses d'Alger sont encore là pour le gourmet. Mais les habitants de la mer Intérieure n'en mangent pas tous les jours. Au menu populaire,

la première place revient, sans discussion possible, à la morue importée du Nord.

*Pourtant, quelques pêches abondantes*

Cependant, il est des lieux privilégiés. Les pêcheries du Bosphore, ou à l'entrée du lac de Bizerte, où à travers la lagune de Comacchio, ou encore à l'entrée de l'étang de Berre où les bourdigues (enceintes de claies au bord de la mer) permettaient hier de capturer en grand nombre muges et anguilles, ne relèvent pas de notre description désenchantée. Regarder du haut du pont qui va à Galata le marché au poisson d'Istanbul, surabondant, plein de couleurs, est un ravissement. Mais si le spectacle laisse un souvenir aussi vivace, n'est-ce pas parce qu'il est rarissime ?

La seule pêche qui mérite le qualificatif d'abondante, en Méditerranée, c'est la pêche au thon, bien qu'elle soit brève, trois ou quatre semaines par an, et qu'elle ne soit possible qu'en des zones privilégiées qui tendent aujourd'hui à se raréfier, ou à disparaître. Au xvi<sup>e</sup> siècle, par exemple, elle était beaucoup plus importante qu'aujourd'hui dans l'Algarve portugais (mais celui-ci est hors de la mer Intérieure), en Andalousie où elle donnait lieu à une véritable mobilisation des paysans de la côte, au son des tambourins de recruteurs, ou sur les côtes

de Provence. A la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, un Provençal, laudateur de son pays, affirme : « Je sais qu'autrefois, au port de Marseille, on a fait en un seul jour une pêche de huit mille thons (thons). » Aujourd'hui il n'y a pas plus de thons pêchés face à Marseille que d'esturgeons à la remontée du Rhône, où ils étaient autrefois nombreux.

Pour les thons, l'explication scientifique est assez claire depuis que la croisière du « Pourquoi-pas ? », en 1923, dirigée par le D<sup>r</sup> Charcot, a éclairci les problèmes. Les thons ne viennent pas, comme on le pensait hier, de l'Atlantique. Ils vivent épars en Méditerranée, en zone semi-profonde, jusqu'au moment du frai, à partir de mai-juin. Ils recherchent alors pour la ponte les eaux les plus chaudes et les plus salines de la mer et c'est là que les pêcheurs dressent leurs pièges. Or, les déboisements du littoral, ici ou là, en favorisant le ruissellement direct des eaux douces dans la mer, les villes modernes, en déversant d'énormes quantités d'eaux usées, ont détruit souvent ces pièges naturels dus aux eaux d'une salinité anormale.

Aujourd'hui, le tropisme saisonnier, qui rameute les thons de la mer entière, les dirige principalement vers les eaux entre Sardaigne, Sicile et Tunisie, lieu de leur pêche. Les filets, la thonaire ou « tonnara », tombent jusqu'au fond de la mer, soutenus par deux séries de barques. Ils forment un

couloir qui conduit les thons jusqu'à ces nasses de la madrague que l'on appelle les chambres de la mort. Car il faut assommer les thons un à un et la tuerie tourne au carnage. Dans les eaux rouges de leur sang, on hisse les énormes poissons, « semblables à des bœufs, de même taille, comme eux pendus à des crochets, tirés avec des treuils ».

La pêche au thon est une « industrie » très ancienne de la mer. Ne dit-on pas que les Phéniciens en furent les inventeurs? Les Grecs la connaissaient. C'est l'image de la thonaire qui vient à l'esprit d'Eschyle lorsqu'il décrit la bataille de Salamine : « La mer disparaît sous un amas de corps sanglants, les Grecs frappent les Perses comme des thons pris au filet, leur cassent les reins avec des tronçons de rame et des fragments d'épaves. » Les systèmes de capture auraient été mis au point définitivement, dit-on, par les Arabes. En tout cas, le vocabulaire actuellement en usage vient d'eux : la madrague, c'est en arabe l' «almaz-raba », l'enceinte ; le chant qui salue l'entrée des thons, la « chaloma », c'est-à-dire le salut, « salam ». Quant au chef de la pêche, il est le « rais », nom qui désigne en Islam, on le sait, les capitaines de la mer.

La pêche au thon est restée une grande aventure à laquelle participe toute une population locale, son butin est encore impressionnant. Mais l'exception confirme

la règle : la Méditerranée liquide est pauvre ; sa pêche entière représente le tiers de la seule pêche norvégienne.

### *Naviguer contre la distance*

Mais la mer, c'est autre chose qu'un réservoir nourricier ; c'est aussi, et avant tout, une « surface de transport », une surface utile, sinon parfaite. Le navire, la route marine, le port tôt équipé, la ville marchande sont des outils au service des cités, des États, des économies méditerranéennes — les outils de leurs échanges et, par suite, de leur richesse.

Évidemment, avant de devenir un lien, la mer a été longtemps un obstacle. Une navigation digne de ce nom n'a guère commencé avant la seconde moitié du III<sup>e</sup> millénaire, avec les navigations égyptiennes vers Byblos ou, mieux encore, avec l'essor, au II<sup>e</sup> millénaire, des voiliers des Cyclades, munis de voiles, de rames, d'un éperon et surtout d'une quille qui les enracine en quelque sorte dans l'eau de la mer (contrairement aux bateaux à fond plat qui suivaient la côte entre Byblos et l'Égypte).

Longtemps la navigation est restée prudente, menée d'un point à un point proche, le but à atteindre étant visible dès le départ. Une navigation qui colle au rivage, fil conducteur par excellence, et au début ne se

hasarde que de jour : on allait d'une plage à la plage prochaine ; le soir venu, le bateau était tiré sur le sable.

Ce cabotage, qui lentement s'améliore, se développe et grossit ses effectifs, représentera longtemps l'essentiel des activités maritimes de transport. Des cortèges de barques assurent des liaisons utiles encore au XVIII<sup>e</sup> siècle par exemple de Naples à Gênes, ou de Gênes en Provence, ou du Languedoc à Barcelone, etc. Les petits vapeurs grecs qui s'essouffent entre les îles de l'Égée, aujourd'hui, parlent à leur façon de ces temps très anciens. Avec eux, ce qui triomphe, c'est le voyage à courte distance. Comme la Méditerranée est une succession, un complexe de mers, comme elle se divise en surfaces autonomes, aux horizons limités, en bassins compartimentés, elle s'accommode particulièrement bien de cette navigation casanière. Pour les marins raisonnables, donc pour la plupart d'entre eux, il n'était que rarement question de sortir de leur mer familière, de ses trafics connus, de la « Méditerranée » particulière dont ils connaissaient les détours, les courants, les littoraux, les abris, les régularités comme les sautes du vent. Le proverbe grec ne dit-il pas : « Celui qui dépasse le cap Malée abandonne sa patrie » ? Le cap Malée, c'est-à-dire au sud du Péloponnèse, à sa porte occidentale, le dernier repère avant les espaces sans limites de l'Ouest.

Si le marin se contente de cet univers borné, c'est sans doute qu'il suffit à des besoins d'échanges limités. Mais c'est aussi que la mer effraie, qu'elle est danger, surprise, péril brusque, même sur des chemins familiers. Les cérémonies religieuses, qui se sont maintenues jusqu'à nous dans de si nombreux ports de Méditerranée, sont des incantations sans fin répétées contre les caprices des tourmentes et des tempêtes. Les ex-voto de marins sauvés du péril disent cette crainte au cœur des hommes qui jamais ne s'abandonnent de gaieté de cœur à la perfidie des ondes. C'est à la Vierge Marie, « Maris Stella », Étoile de la Mer, que les marins d'Occident recommandent leurs cargaisons et, plus encore, leurs corps et leurs âmes.

Ce qui dit au mieux cette crainte au cœur des hommes, c'est leur très longue répugnance à se lancer vers le large, à naviguer en droiture. Ils s'y habitueront lentement et exceptionnellement, seulement sur des itinéraires reconnus à l'avance et pratiqués avec une certaine régularité. Se lancer dans l'inconnu, c'était une tout autre affaire.

Il semble que les Crétois aient les premiers osé, par la haute mer, gagner vers le sud le delta du Nil. Lorsqu'il arrive à Ithaque et se donne pour un marchand crétois, Ulysse explique : « L'envie m'avait pris [...] d'aller en croisière [...] dans l'Égyptos. J'équipe neuf vaisseaux et les hommes

affluent. Six jours ces braves gens font bombance chez moi [...]. Le septième, on embarque et, des plaines de la Crète, un bel et bon Borée nous emmène tout droit, comme au courant d'un fleuve [...]. On n'avait qu'à s'asseoir et à laisser mener le vent et les pilotes. En cinq jours nous gagnons le beau fleuve Egyptos. » Il semble aussi que les Phéniciens, merveilleux marins, aient eu l'habitude de voyager en droiture de la Crète à la Sicile et aux Baléares. Bien plus tard, à l'époque hellénistique, les navires iront parfois en quatre jours, avec bon vent, de Rhodes à Alexandrie d'Égypte.

Au xvi<sup>e</sup> siècle, les voyages en pleine mer se sont multipliés, ils conduisent les navires pressés des Baléares à la Sardaigne et à la Sicile. Le commerce du Levant, les liaisons par Gibraltar entre la mer Intérieure et la mer du Nord (en 1297, les naves génoises ont inauguré des relations régulières avec Bruges) ont multiplié les navigations plus ou moins détachées de la ligne conductrice des côtes et ont achevé la conquête de l'eau marine. Mais, même au xvi<sup>e</sup> siècle, naviguer au large, « s'engoufler », comme disent les Français, c'est encore une prouesse et seules sont tentées les prouesses utiles. Si la boussole, à cette époque, n'est pas toujours en service, loin de là, bien que connue dès le xii<sup>e</sup> siècle, c'est tout simplement, répétons-

le, parce que le gros des services en Méditerranée s'accomplit par de petits voyages au long de la côte : acheter son lard à Toulon, son huile à Hyères, son biscuit à Savone ; s'arrêter à chaque port, comme si souvent les barques-bazars de Marseille, vendre ici, acheter là et même parfois le patron ira vendre sa marchandise dans les rues ou de Livourne ou de Gênes. Jean Giono et Gabriel Audisio imaginent, chacun à leur façon, que *L'Odyssée* n'a cessé de se raconter ainsi d'un port à l'autre, d'une taverne à une autre, qu'Ulysse vit toujours parmi les marins de Méditerranée et que c'est dans le présent, dans les fables que l'on peut entendre de ses oreilles qu'il faut comprendre la genèse et l'éternelle jeunesse de *L'Odyssée*. J'avoue que j'aime ces hypothèses poétiques et vraisemblables.

Finalement, la curiosité, l'aventure, le sucre, les politiques ambitieuses et démesurées des États ont achevé, imposé cette conquête. Car avec les États et les civilisations belliqueuses, la grande histoire s'obstine à traverser la mer, à la subjuguier, à saisir ses routes pour que l'adversaire ne puisse les exploiter et les tenir à sa merci. Gênes et Venise, dans leur lutte pour l'hégémonie, sillonnent la mer entière. Chrétienté et Islam se la disputent. Qui dira l'effet des efforts additionnés des expéditions militaires, les coûteux, les laborieux rassemblements de galères, de navires « ronds », de

munitions, de chevaux et d'hommes qu'on finit un beau jour par lancer au loin. Pourtant ces opérations sont risquées, le moindre accident peut les briser. En 1540, Charles Quint arrive devant Alger, la houle fait s'entrechoquer ses navires, et c'est l'abandon préférable au désastre. En 1565, les Turcs échouent devant Malte, défendue par une poignée de chevaliers. Le 7 octobre 1571, à la bataille de Lépante, dans le golfe de Corinthe s'affrontent près de 100 000 personnes. C'est le record, alors fantastique, que permettent les moyens (et les passions) du temps

### *Naviguer contre le mauvais temps*

La Méditerranée est rarement une mer tranquille, prête à servir. Elle est, par excellence, une mer à coups de tabac. Pendant l'été, tout va bien, voire très bien. C'est l'époque des mers bleues, calmes, lumineuses et comme luisantes d'huile, l'époque où même les bateaux de guerre, les galères étroites, basses sur l'eau, particulièrement fragiles, peuvent sortir en toute impunité. L'été, ce sont les noces de la guerre et des voyages. Il y a trois ports sûrs, disait le vieux prince Doria (1468-1560) : « Carthagène, juin et juillet. »

Tout serait facile si, avant l'arrivée du mauvais temps, avant l'équinoxe d'au-

l'automne, avaient été transportés en temps voulu le sel, la laine des dernières tontes, le blé de l'année et les tonneaux de vin nouveau, et tant d'autres marchandises. Or, même en se hâtant sur les aires à battre et autour des pressoirs, ces transports n'ont pas tous été faits, par mer, en temps voulu. Avec l'automne et l'hiver, la porte s'ouvre au mauvais temps persistant. Galères et voiliers de charge, navires longs et navires ronds devraient tous rester au port, c'est la sagesse, la leçon de l'expérience. Déjà Hésiode (au début du VII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne), dans *Les Travaux et les jours*, conseille à son frère Persée, paysan comme lui mais aussi marin à l'occasion, « lorsque vient l'hiver et que bouillonnent les souffles de tous vents, de ne plus diriger de vaisseau sur la mer vineuse (couleur du vin), mais de travailler la terre. Tire le vaisseau au rivage, entoure-le de tous côtés de pierres... et retire la bonde pour que la pluie de Zeus ne pourrisse rien. Place chez toi en bon ordre tous les agrès, plie soigneusement les ailes de la nef marine, pends le gouvernail au-dessus de la fumée et toi-même attends que revienne la saison navigante. »

Huit siècles plus tard, rien n'a changé. Le bateau sur lequel l'apôtre Paul a été envoyé en Italie avec un groupe de prisonniers est longuement retardé par les vents contraires dans les parages de Chypre. Comme « la navigation était désormais périlleuse car

même le Jeûne [la fête de l'Expiation, aux alentours de l'équinoxe d'automne] était déjà passé », le capitaine s'apprête à hiverner dans un port de Crète. Hélas, la tempête le chasse de la côte et l'emporte au large, quinze jours durant, jusqu'à ce qu'il s'échoue devant Malte. Équipage et passagers, heureux d'avoir au moins la vie sauve, devront passer trois mois dans l'île avant de pouvoir repartir, au printemps, sur « un navire alexandrin, à l'enseigne des Dioscures », qui avait lui-même hiverné sur les lieux et, bien vraisemblablement, n'y était pas le seul.

L'hivernage est donc la règle normale, une si bonne règle que longtemps les villes et les États soucieux d'ordre interdisent purement et simplement les voyages hivernaux. Encore en 1569, à Venise, ils étaient prohibés « su'l cuor dell'invernata », du 15 novembre au 20 janvier. De leur côté, les Levantins ne naviguaient que de la Saint-Georges à la Saint-Dimitri (5 mai-26 octobre, selon les dates du calendrier grec). Pour vaincre l'obstacle de la mauvaise saison, il faudra qu'interviennent des modifications techniques, assurément lentes à venir, nous le verrons, dans la construction des coques et l'aménagement du gouvernail.

*Les bateaux au fond de la mer*

Les bateaux sont toujours des outils compliqués et qui évoluent, mais très lentement. Il est stupéfiant de voir, aujourd'hui encore, dans une rue de Messine ou dans le faubourg d'une petite ville grecque, ou dans les îles de Chio, Lesbos, Samos, ou en Turquie, ou à Djerba, des barques en construction, étonnamment semblables aux bateaux grecs et romains tels que nous les restituons l'iconographie antique et l'archéologie sous-marine. Tout est semblable : le bordé, les membrures, la proue, la poupe, la quille (colonne vertébrale de l'ensemble), l'emboîtement du mât ou des mâts. S'il y a des différences, ainsi dans l'ordre successif des phases de la construction, ou dans la forme du gouvernail, les ressemblances l'emportent.

D'ailleurs, les épaves gréco-romaines sont là pour l'établir sans conteste : l'épave d'Anticythère, en Grèce (première moitié du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C.), qui transportait un chargement de statues de marbre, aujourd'hui au musée d'Athènes ; l'épave de Mahdia en Tunisie, du début du même siècle, qui avait à son bord 230 tonnes de colonnes de marbre et de statues de bronze, aujourd'hui au musée du Bardo ; ou cette épave de Marzamenni, en Sicile, du VI<sup>e</sup> siècle après J.-C., où l'on a retrouvé tous les élé-

ments d'une « église byzantine préfabriquée », sculptés dans le marbre et le porphyre ; ou encore l'épave romaine récemment découverte à Planier, près de Marseille ; épaves qui permettent d'imaginer ce qu'était le navire de commerce romain, de 20 à 30 mètres de long, de 5 à 7 de large, à un, deux ou trois mâts, capable de transporter de 150 à 200 tonnes. On a retrouvé ainsi des cargaisons de 3 000 à 10 000 amphores de vin ou d'huile, disposées en quinconce de façon à ce que les fonds de chaque rangée se placent entre les cols de la rangée inférieure. C'est encore aujourd'hui la façon dont les barques de Djerba disposent les amphores d'huile qu'elles transportent et qui ressemblent sans erreur aux amphores de l'Antiquité.

Quant au gouvernail du bateau romain, il est toujours, comme au temps des Grecs et des Phéniciens, fait de deux rames latérales, situées de part et d'autre de la poupe. « Système plus efficace qu'on ne le dit souvent, précise Patrice Pomey, spécialiste d'archéologie sous-marine, et que les Romains ont perfectionné pour en faire de véritables gouvernails à pivot, pouvant au besoin être couplés, et qui n'ont plus rien à voir dès lors avec des rames, si ce n'est leur forme générale. »

C'est bien entendu l'iconographie qui renseigne sur les voiles et les vergues, sur les manœuvres qu'elles permettent. Seule la

voile carrée est en usage durant l'Antiquité. On trouve souvent une petite voile supérieure triangulaire, au-dessus de la voile carrée (et jamais dans ce cas une deuxième voile carrée). Mais le grément du bateau avec la voile triangulaire, dite latine, serait encore ignoré et l'on peut discuter sur ses origines et sa diffusion ultérieure en Méditerranée. Les thèses, à ce sujet, s'opposent aujourd'hui avec une certaine vigueur, bien que les boutres arabes puissent signifier une certaine antériorité de l'est.

Par contre, tout est clair quand il s'agit de l'ordre successif de la construction. Trois opérations se distinguent : la quille, les membrures, les planches du « bordé ». « La membrure c'est, si vous le voulez, les côtes du squelette dont le bordé est la peau. Au temps de Rome, aussi singulier que cela paraisse, on montait d'abord le bordé, puis on insérait les membrures à l'intérieur : la peau était mise en place la première, puis à l'intérieur le squelette. »

Tels sont les bateaux marchands des Grecs et des Romains, ceux qui, par exemple, fréquentaient le port hexagonal d'Ostie. A côté d'eux, il faut évoquer les navires de guerre à rames, longs, étroits, ainsi les trirèmes athéniennes qui eurent raison de la flotte perse à Salamine, en 480 avant J.-C. Trirèmes ou quinquerèmes, à trois ou cinq rangs superposés de rameurs, ressemblent aux galères des xv<sup>e</sup> et xvi<sup>e</sup> siècles, les

bateaux de guerre de la Méditerranée de cette époque — à cette différence, évidemment, qu'elles ne possèdent pas d'artillerie à bord. Moins lourdes de ce fait que les galères, elles peuvent aller beaucoup plus vite que celles-ci.

### *Jusqu'aux vaisseaux de ligne*

Trois transformations marquent l'évolution générale des vaisseaux en Méditerranée, avant la navigation à vapeur et les coques de fer : le gouvernail d'étambot apparu vers le xii<sup>e</sup> siècle ; la coque à « clin » vers les xiv<sup>e</sup>-xv<sup>e</sup> siècles ; le vaisseau de ligne à partir du xvii<sup>e</sup> siècle.

L'étambot est la zone intermédiaire entre les parties concave et convexe de l'arrière du bateau. Le gouvernail d'étambot, une invention océanique, c'est le gouvernail que nous connaissons : une tige qui perce la coque permet de le manœuvrer de l'intérieur du bateau. Ce gouvernail aboutit déjà, au xvi<sup>e</sup> siècle, à une roue qui permet au timonier d'en commander le mouvement : sur les grosses caraques portugaises qui vont aux Indes, une douzaine d'hommes s'unissent parfois pour maintenir ou tourner le gouvernail. Bien sûr, la discussion reste ouverte pour fixer les avantages du nouveau gouvernail sur l'ancien. Le nouveau semble

avoir mieux permis au navire de tirer des bordées et de remonter le vent.

La deuxième transformation concerne le bordé à clin. Selon toute probabilité, il est venu des mers septentrionales, avec la coque (la « kogge ») qu'on appellera communément en Méditerranée la « nave ». C'est un assez gros porteur, de plusieurs centaines de tonnes, et qui grandira encore par la suite. Sa caractéristique ? Être construit à clin, c'est-à-dire que les planches de la coque, au lieu d'être jointives, se recouvrent les unes les autres comme les ardoises d'un toit. De ce fait plus résistantes que les bateaux ronds traditionnels de Méditerranée, à planches jointives, les naves peuvent affronter les fortes houles et triompher du mauvais temps hivernal.

Alors s'installe une circulation plus régulière, une véritable révolution des transports. Certains ports ne voient-ils pas leur trafic atteindre des records en décembre, janvier ou février ? La Méditerranée se peuple de gros corps flottants. Les caraques génoises du xv<sup>e</sup> siècle atteignent parfois 1 000 tonnes, voire 1 500 : ce sont les géants de la mer Intérieure. Les voiliers de charge de Raguse, au xvi<sup>e</sup> siècle, approchent parfois du millier de tonnes. Ils sont parmi les gros porteurs de la mer Intérieure et se chargent de tout ce qui est lourd ou encombrant : les grains, le sel, les balles de laine, les cuirs de bœufs ou de buffles, dont l'Occident est un

consommateur fantastique et qu'ils vont charger à Rodosto, sur la mer de Marmara, ou à Varna en mer Noire.

La fortune particulière des voiliers ragusains tient tout à la fois à la capacité de leurs cales et aux bas salaires dont se contentent les équipages. Ils se sont ainsi imposés dans tout l'espace méditerranéen et ils atteignent l'Angleterre et les Flandres, comme les Génois ou les Vénitiens. La propriété d'un de ces gros navires est toujours divisée en parts, d'ordinaire en 24 carats, qui ne sont pas forcément aux mains des seuls Ragusains. Aussi bien le Génois ou le Florentin, possesseur d'un ou de plusieurs carats, surveille-t-il les mouvements de son navire. Entre-t-il à Livourne ou à Gênes, le patron du navire, généralement ragusain, est sommé de fournir ses comptes, de payer ce qu'il doit aux propriétaires de carats, disons aux actionnaires.

Ces querelles ou procès ont laissé assez de traces dans les archives des ports pour fournir aux historiens bien des détails sur la vie et les avatars de ces gros cargos. Triomphants au xv<sup>e</sup> et au xvi<sup>e</sup> siècle, ils déclinent, s'effacent presque au xvii<sup>e</sup> siècle. Mais n'est-ce pas la règle générale en Méditerranée et sans doute ailleurs ? Le très dur métier de marin ne s'improvise pas. Il recrute ses hommes à partir de secteurs étroits du littoral. Lorsqu'un de ces secteurs fait fortune, si l'on peut dire, il peuple la mer de ses

navires, mais peu à peu s'épuise à ce jeu difficile. La règle vaut aussi bien pour les calanques provençales, les îles grecques, les rivières génoises, les côtes dalmates que pour les villages et villettes de l'admirable côte catalane. Mais il y a des renaissances et le jeu recommence.

La dernière transformation, c'est la substitution du vaisseau de ligne à la galère. L'éclatante bataille de Lépante (7 octobre 1571) a été la rencontre monstrueuse de 500 galères turques et chrétiennes, 250 dans chaque camp. Mais déjà à l'époque de don Juan d'Autriche, leur fortune était menacée. Leur dernière forme conquérante a été sans doute la galère renforcée qui place à chaque rame quatre ou cinq rameurs à la fois et, de ce fait, peut gagner de vitesse les galères ordinaires, les rattraper ou, si nécessaire, les laisser loin derrière elles.

Les galères ont bien des défauts. Tout d'abord elles ont un moteur onéreux : les forçats, qu'il faut acheter, nourrir, soigner, vêtir. Il y a bien eu, à Venise, jusqu'au milieu du xvi<sup>e</sup> siècle, des rameurs citoyens, comme dans l'Athènes de Périclès. Et dans toutes les marines se comptent des forçats volontaires, les « buonvoglie » comme on les appelait en Italie, misérables qui se louaient à terme pour échapper à leur misère. « Je croy qu'il est du tout impossible, écrit le représentant de Louis XIV à Malte (26 février 1664), de faire des bonnes

voglies en France, n'y (sic) d'en tirer des pays estrangers, m'asseurant qu'il sera plus aisé de prendre des Turcs [par la course] ou d'en achepter », évidemment sur le marché de Malte où les pirates vendaient volontiers et régulièrement leurs prises. Le système, franchement déficient à l'époque de Louis XIV, n'aurait certes pu subsister s'il n'y avait pas eu les condamnés aux galères. Peut-être même s'est-il prolongé en raison de ces condamnés-là : où les emprisonner, en effet, de façon plus commode ? Les galères, c'est le bagne idéal, la prison concentrationnaire par excellence, plus expéditive que les « piombi » de Venise.

Les galères avaient encore d'autres défauts : leur prix de revient, l'entassement des hommes à bord, le peu de place laissé à une artillerie de plus en plus indispensable et qui réclame de plus en plus d'espace ; les galères, en outre, sont des navires faits pour les mers calmes d'été. Si l'on veut les utiliser durant l'hiver (ce qui est un peu la tactique des flottes les moins fortes, ainsi prémunies durant la mauvaise saison par les mers raboteuses contre la riposte de l'ennemi), des catastrophes sont possibles : l'usure, l'épuisement des chiourmes, plus encore les naufrages subis où en une heure ou deux disparaît une escadre entière. C'est ce qui arrive en octobre 1562, aux galères d'Espagne dans la baie de la Herradura. Restait

alors une seule consolation : essayer, si possible, de repêcher les canons !

Enfin, quand les naves marchandes commencent à s'équiper, contre les corsaires, d'une nombreuse artillerie, les galères surchargées d'hommes deviennent pour elles des cibles idéales. En 1607, les navires « ronds » des Hollandais foudroient les galères espagnoles qui veulent leur barrer le détroit de Gibraltar. De là à fabriquer des navires ronds, à voiles, qui soient de vrais navires de guerre, il n'y avait en apparence qu'un pas, mais il sera long à franchir. Ledit vaisseau rond ne triomphera pas d'un seul coup, car il avait lui aussi ses faiblesses. Qu'une nave bien armée soit immobilisée sur la mer trop calme, alors que le vent est tombé, les galères approcheront le corps immobilisé de l'ennemi, choisiront les angles morts de son tir et, tournant autour de lui, le frapperont à leur guise, l'incendiant ou le contraignant à se rendre.

Malgré tout, vers 1620, la galère passait en position seconde. Les renégats nordiques qui peuplent alors Alger y acclimatent le voilier de course à long rayon d'action. La Méditerranée entière devient leur terrain de chasse. Et ces « Barbaresques » aux yeux bleus et aux cheveux blonds passent le détroit de Gibraltar, guettent les abords de Cadix ou de Lisbonne, poussent jusqu'en Islande et piratent dans la mer du Nord avec la complicité des ports anglais ou des mar-

chands hollandais. Cependant, il y a encore des galères à Toulon ou à Venise, ou même à Alger. En 1798, quand la flotte qui porte Bonaparte vers l'Égypte emporte Malte au passage, des galères aux rames rouges se trouvent dans le port de La Valette. Mais ce sont là des survivances : ni à Aboukir (1<sup>er</sup> août 1798), ni à Trafalgar, à proximité de Gibraltar, les galères ne seront présentes au combat.

A cette époque, il y a longtemps que le voilier l'a emporté. Il s'est nettement séparé en deux familles, navires marchands d'un côté et vaisseaux de ligne de l'autre ; ces derniers sont issus de compromis entre la coque ronde et la coque allongée. L'ancêtre de ces merveilleux vaisseaux de ligne est à chercher, sans doute, dans les galéasses vénitiennes, ces grosses galères effilées comme les vaisseaux de ligne de l'avenir, mais bien plus larges que les galères subtiles. Trop lourdes et surchargées d'artillerie pour être maniables, elles avaient la puissance de feu de forteresses flottantes. La ligne des galères de don Juan d'Autriche, à Lépante, était précédée par de tels mastodontes qui foudroyèrent les galères turques dès la prise de contact des flottes. Mais ce succès, en soi sensationnel, n'entraîna pas de conséquences immédiates. Car rien n'a été précipité dans l'évolution des bateaux de Méditerranée, comme des autres mers du monde. En fait, il a fallu la richesse, l'ambi-

tion, la folie des États modernes pour construire, à la fin du XVIII<sup>e</sup> siècle, des vaisseaux de ligne percés de plus de cent pièces de canons et dont les coques de bois étaient largement garnies de plaques protectrices de cuivre, certes des chefs-d'œuvre de l'architecture navale, mais fabuleusement coûteux.

### *Bateaux et forêts*

Les bateaux de bois ont-ils peu à peu détruit les forêts de Méditerranée ? Celles-ci, en tout cas, ont souvent cédé la place à des formes dégradées, maquis et garrigues, à des masses d'arbustes odoriférants, tout juste bons à alimenter de grandes flambées dans les cheminées ou à chauffer les fours à pain des arbustes qui, dans le premier cas (maquis), recouvrent entièrement le sol, dans le second (garrigues) le laissent apparaître à nu sur d'assez vastes espaces. Ces maquis ou ces garrigues sont aussi le résultat d'exploitations désordonnées pour la construction ou le chauffage des maisons, ou l'entretien des industries à feu, ou la mise en culture de terres boisées exploitées un temps, puis abandonnées par la suite, comme insuffisamment fertiles.

Le bateau, qui a été l'un des grands responsables de la déforestation, n'a-t-il pas été, finalement, victime de ce processus ? Un

jour est venu où les forêts de Calabre, ou les chênes du Monte Gargano ont cessé d'être exploitables pour les chantiers navals de Raguse ou des plages proches de Naples... Carmelo Trasselli, admirable historien de la Sicile, pense que cette raréfaction, et la cherté du bois qui en a été la conséquence, ont été l'une des raisons, entre beaucoup d'autres, de la décadence de la Méditerranée, au xvi<sup>e</sup> et plus encore au xvii<sup>e</sup> siècle. Même les Vénitiens, même les chevaliers de Malte achètent alors des navires en Hollande.

Cette explication, plus que vraisemblable, nous remet en mémoire les réflexions de Maurice Lombard sur la crise du bois à travers la Méditerranée islamique du xi<sup>e</sup> siècle. Celle-ci dominait la mer entière ; quand le bois lui fit défaut, du coup la mer lui échappa. Les mêmes causes produisant les mêmes effets, la Méditerranée chrétienne du Ponant, quelques siècles plus tard, allait perdre à son tour sa maîtrise sur la mer Intérieure, où Anglais et Hollandais commençaient dès lors à faire la loi.

### *La Méditerranée, ce sont des routes*

La Méditerranée, ce sont des routes de mer et de terre, liées ensemble, des routes autant dire des villes, les modestes, les moyennes et les plus grandes se tenant

toutes par la main. Des routes, encore des routes, c'est-à-dire tout un système de circulation.

C'est par ce système que s'achève à nos yeux la compréhension de la Méditerranée, laquelle est, dans toute la force du terme, un espace-mouvement. A ce que l'espace proche, ou terrestre ou marin, lui apporte et qui est la base de sa vie quotidienne, le mouvement ajoute ses dons. Se précipite-t-il, les dons se multiplient, se manifestent en conséquences visibles. La Toscane est sans doute, des siècles durant, la plus belle campagne au monde. N'est-ce pas parce que Florence se nourrit de blé sicilien, si bien que la Toscane rurale a pu se spécialiser dans la culture de la vigne et de l'olivier ? Venise est, du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> au <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, la ville la plus riche d'Italie et sans doute d'Europe, sûrement de toute la Méditerranée. C'est qu'elle est au cœur du système de circulation le plus vaste de l'époque, étendu à la mer entière, qu'elle s'adjuge la plus grosse part des achats de poivre et d'épices du Levant, ou du moins venus de l'océan Indien aux échelles du Levant, et surtout qu'elle est par excellence le revendeur de ces denrées précieuses à l'Occident, notamment à l'Allemagne, le plus gros consommateur d'Europe. Venise a, en quelque sorte, enfermé les marchands allemands dans le grand bâtiment du « Fondaco dei Tedeschi » comme les pays d'Islam enferment, dans les fon-

douks du Levant, les Vénitiens eux-mêmes. Le problème c'est, pour Venise, d'empêcher les Allemands de participer directement à son commerce maritime. C'est là une chasse jalousement gardée, réservée à ses citoyens de plein droit, ayant la citoyenneté « du dedans et du dehors » (« de intus et de extra »).

On voit ainsi combien les routes de Méditerranée ont agrandi démesurément l'espace exploité par les villes et les marchands de la mer Intérieure. C'est tout de même un Méditerranéen qui découvre pour ses contemporains la Chine lointaine : Marco Polo est de retour à Venise en 1296. C'est encore un Méditerranéen, Christophe Colomb, qui découvre l'Amérique en 1492. Ce sont les marchands italiens qui contrôlent les foires de Champagne au XIII<sup>e</sup> siècle et, deux cents ans plus tard, qui contrôlent aussi les foires de Lyon autour desquelles, un instant, la fortune entière de l'Europe a sagement tourné. Les villes allemandes, Nuremberg, Ulm, Francfort-sur-le-Main, Augsbourg, surtout Augsbourg, sont des élèves, des émules de l'Italie. A Bruges, à Londres, dès le XIV<sup>e</sup> siècle, le banquier marchand italien domine et, avec lui, triomphe la mer lointaine et exigeante.

Une plus grande Méditerranée entoure, enveloppe donc la Méditerranée *stricto sensu* et lui sert de caisse de résonance. La vie économique de la mer Intérieure n'est

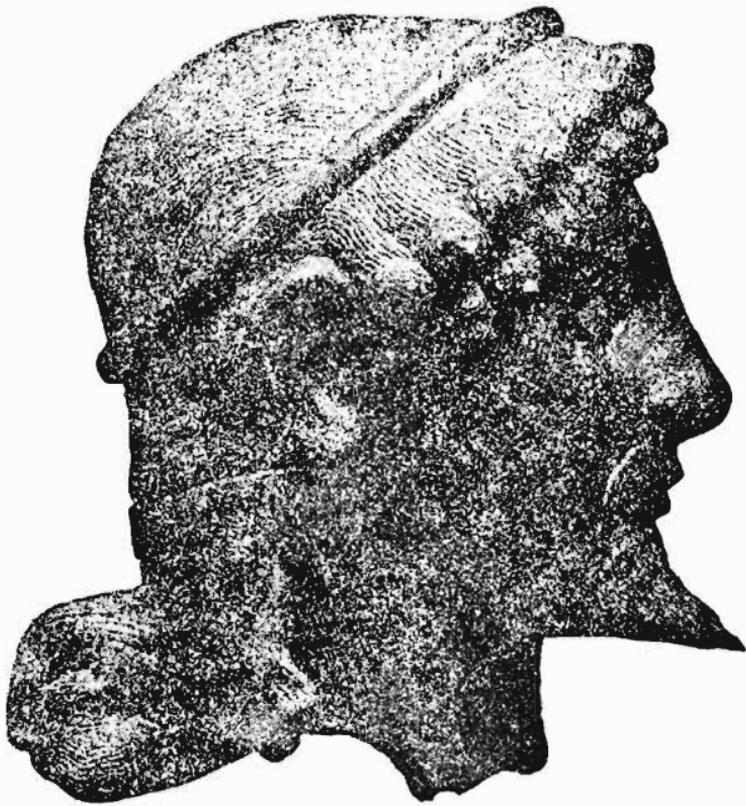
d'ailleurs pas seule à se répercuter ainsi au loin ; se répercutent aussi ses civilisations, ses mouvements culturels aux couleurs changeantes. La Renaissance se répand à partir de Florence. Le baroque, issu de Rome et de l'Espagne triomphante, recouvre toute l'Europe, y compris les pays protestants du nord. De même, les mosquées d'Istanbul, et notamment la Suleimanié, seront imitées jusqu'en Perse et en Inde.

Il y a ainsi, visible sur les marges de la Plus Grande Méditerranée, une sorte d'enregistrement de la grandeur et du rayonnement propres de la mer. Par là beaucoup de problèmes du passé méditerranéen, presque insolubles à première vue, se résolvent d'eux-mêmes.

Ce luxe dans lequel, en esprit et réellement, nous revivons aujourd'hui, le long du canal Grande, la plus belle rue du monde, ou sur la place San Marco, la plus belle place du monde, ce luxe ne s'explique que par une exploitation lointaine d'autrui. En effet, l'exploitation des campagnes proches et des activités des petits ports satellites de l'Adriatique n'y suffirait pas. Il y faut les apports d'un commerce au loin, de l'antenne que, par l'intermédiaire de l'Islam, la Méditerranée jette jusqu'à l'Extrême-Orient. Quand, au cours de la fête de la Sensa, le jour de l'Ascension, le Doge de Venise épouse la mer, devant l'église de San Nicoló dei Mendicoli, ce n'est pas seulement un

beau, un grand spectacle, ou un symbole, mais une réalité : il épouse, par la mer, la plus grande Méditerranée, source pérenne de richesses.

La décadence, les crises, les malaises de la Méditerranée, ce sont justement les pannes, les insuffisances, les cassures du système circulatoire qui la traverse, la dépasse et l'entoure et qui, des siècles durant, l'avait mise au-dessus d'elle-même. Le périple de Vasco de Gama c'est, en 1498, le premier coup que lui ait porté le destin. Elle survivra cependant à l'épreuve. La décadence ne s'affirmera guère avant 1620, quand Anglais et Hollandais auront saisi les débouchés lointains de la Méditerranée et envahi son propre espace. Il y a eu là une cassure de longue durée. Définitive ? Même bien plus tard, après des siècles de repliement, le percement du canal de Suez (1869), sur lequel nous reviendrons, ne rétablira pas à plein la prospérité et surtout la prééminence de la Méditerranée. Car l'Angleterre régnait alors sans partage sur le monde entier. La Méditerranée, prise par l'étranger au xvi<sup>e</sup> siècle, ne pouvait pas être rendue à ses riverains.



*Tête de Zeus* provenant d'Olympie,  
Athènes, Musée National.  
© ARTEPHOT, Nimatallah.

## L'aube

Tout le monde dit, tout le monde sait que les « premières civilisations » sont nées dans la Méditerranée orientale du Proche-Orient. Mais ce n'est pas la mer qui en est d'entrée de jeu responsable : des millénaires durant elle est restée vide, plus déserte que les déserts eux-mêmes, obstacle et non pas lien entre les hommes qui, très tôt, ont cependant vécu sur ses rivages.

Pourtant, très tôt aussi, des radeaux ou des pirogues primitives ont circulé, sans quoi des transports dont nous avons la preuve n'auraient pas été possibles. Ainsi Chypre, qui a toujours été une île depuis l'apparition de l'homme en Asie Mineure et dont on ne connaît pas exactement la date des premiers peuplements, importait au VI<sup>e</sup> millénaire, pour fabriquer ses outils, de l'obsidienne d'Anatolie. Cet exemple n'est pas unique : Malte, occupée par l'homme pour la première fois vers 5000 avant J.-C., se procurait en Sicile des pierres inconnues

chez elle, dont l'obsidienne. Mais rien n'indique des contacts réguliers ou des relations suivies. Si l'homme, sur de courtes distances, a surmonté de bonne heure l'obstacle de la mer, ce n'est encore que de façon sporadique. L'étendue maritime, en tant que créatrice de larges échanges, est restée longtemps inutilisée. C'est en marge, en dehors d'elle que la civilisation méditerranéenne a fait ses premiers pas.

### *Les révolutions du Proche-Orient*

L'aube de l'histoire c'est l'invention de l'agriculture, la révolution néolithique dont on sait depuis peu, grâce aux méthodes de datation par le radiocarbone, qu'elle a commencé vers 9000 avant J.-C. et qu'elle s'étend sur plusieurs millénaires. Cette grande césure de l'histoire de l'humanité ne s'est donc pas instaurée très rapidement. Elle s'est développée cependant à partir de plusieurs foyers, plus ou moins liés entre eux, poussant devant elle ses céréales — plantes sauvages utilisées longtemps avant d'être peu à peu cultivées —, ses animaux domestiques, ses arbres fruitiers, ses outillages, ses habitudes sédentaires.

Ceci explique qu'elle soit née non dans les plaines qu'on imaginerait *a priori* plus faciles à cultiver, mais sur les hautes terres qui bordent le désert de Syrie ou les pla-

teaux montagneux d'Anatolie et d'Iran : c'est là, en effet, l'habitat naturel des moutons, chèvres, bovins et porcs, celui aussi des graminées sauvages, à des altitudes de 600 à 900 mètres ; c'est là enfin que les eaux ruissellent avec une abondance relative, au pied des reliefs du Nord sur des pentes bien exposées, face au sud ou à l'ouest. C'est dans cette zone appelée caractéristiquement par les historiens le Croissant fertile que l'agriculture a commencé sa longue carrière, à partir de trois régions privilégiées : les vallées et versants occidentaux du Zagros, la région montagneuse de la Mésopotamie turque et le sud du plateau anatolien.

Qui dit agriculture dit sédentarisation, enracinement dans des habitats groupés. Mais la surprise, révélée elle aussi par le radiocarbone, a été de découvrir, dès le VIII<sup>e</sup> millénaire, non pas seulement des villages ou des hameaux, mais de grosses agglomérations qu'on peut appeler des villes, bien qu'elles n'aient rien, à l'origine, de l'organisation d'une cité mésopotamienne ou égyptienne. D'où l'argumentation révolutionnaire et convaincante de Jane Jacobs (*The Economy of Cities*, 1969) : elle prétend que dans le vide, celui de la préhistoire ou celui de telle ou telle partie du Nouveau Monde après la conquête européenne, il est normal, logique que des villes commencent à vivre en même temps, voire plus tôt même que les villages. Jéricho, Çatal Hüyük sont

deux exemples de ces agglomérations « néolithiques » : au VII<sup>e</sup> millénaire avant notre ère, Jéricho abritait au moins 2 000 habitants, Çatal Hüyük étendait ses maisons jointives sur 15 hectares et la circulation des gens se faisait, dans les maisons, par des ouvertures ovales dans les murs, et, entre elles, par la voie des terrasses.

Ces « villes primitives » sont déjà des centres organisateurs. Elles provoquent et entretiennent une circulation à large rayon. Jéricho exporte du sel et du bitume, elle reçoit, entre autres, de l'obsidienne d'Anatolie, des turquoise du Sinaï, des cauris de la mer Rouge. Çatal Hüyük échange son obsidienne contre du silex de Syrie, elle importe de Méditerranée des coquillages en quantité et toutes sortes de pierres, de l'albâtre, du marbre. Ses activités artisanales sont nombreuses, bijoux de pierre, de nacre ou de cuivre, étoffes fines, poterie, etc., tandis qu'à la même époque, la plaine de Pamphlie, toute proche, est encore culturellement très en retard. Et l'invention créatrice, signe d'affluence économique, à Çatal Hüyük, s'affirme d'emblée très puissante.

Pourtant c'est la plaine, c'est la basse Mésopotamie qui, avec l'Égypte, va devenir l'accumulateur essentiel de la civilisation en gestation. Parce qu'une grande civilisation ne peut vivre sans une large circulation et que l'eau des fleuves — l'Euphrate, le Tigre, le Nil — a très vite permis l'essor d'une

batellerie. Que ces bateaux, finalement, s'aventurent sur l'eau salée du golfe Persique, ou de l'océan Indien, ou de la mer Rouge, ou de la Méditerranée, le pas décisif est franchi. Un miracle commence. Biens, marchandises, techniques, tout peu à peu transitera par les routes de la mer. La Méditerranée va commencer à vivre

### *Premiers bateaux, premières civilisations*

La batellerie de l'Euphrate et du Tigre (complétée par des radeaux faits d'outrés gonflés liées les unes aux autres qui, lourdement chargés, descendaient le cours des fleuves — après quoi, les outrés dégonflés étaient ramenées à dos d'âne) a certainement joué un rôle de premier plan dans la croissance et la prospérité de la Mésopotamie. Elle a permis à la fois la répartition économique des ressources variées de la montagne et du bas pays et la liaison en un tout de villes indépendantes et désireuses de le rester. Il suffit de regarder aujourd'hui encore le mouvement des barques sur l'Euphrate, ses larges plans d'eau, ses rives plates longtemps marécageuses, pour redonner vie aux magnifiques bas-reliefs du palais de Ninive, avec leurs barques de roseaux glissant parmi les hippopotames sur les marais poissonneux. Mais la Mésopotamie est loin des rives de la Méditerranée et

si elle s'est aventurée, comme il semble, sur la mer Rouge et le golfe Persique, nous savons peu de chose à ce sujet. Elle est à l'arrière-plan de la première histoire de la Méditerranée.

Les bateaux d'Égypte, au contraire, débouchent sur l'histoire de la mer Intérieure. Les bas-reliefs des premières pyramides nous les montrent souvent construits de faisceaux de papyrus liés ensemble, un peu semblables aux barques de Mésopotamie, avec proue et poupe relevées, un fond presque plat qui leur permet de ne pas heurter les bancs de sable faiblement immergés et de traverser sans dommage les nombreux marécages.

Le progrès assez vite fera que les joncs primitifs seront remplacés par des madriers de bois, des blocs de sycomore ou d'acacia venus de haute Égypte ou de cèdre du Liban. Ces madriers courts et massifs sont solidement assemblés entre eux. Au matériau près, ces navires de bois, sans quille, aux extrémités relevées par un câble transversal, ressemblent de toute évidence aux barques primitives. Ils peuplent les scènes de chasse ou de pêche représentées si souvent sur les murs des tombeaux et servent à transporter les morts vers leur dernière demeure.

La batellerie du Nil est aussi puissante que celle de l'Euphrate, sur laquelle elle a d'ailleurs un avantage certain : le système

régulier du vent, en Égypte, permet aux bateaux de remonter facilement le fleuve à la voile. Dans l'autre sens, il suffit de se laisser aller au courant. Rames et halage sont plus rarement nécessaires. Le Nil est ainsi, pour cette raison et d'autres, la condition de l'unité et de la richesse de l'Égypte. Au xxv<sup>e</sup> siècle avant J.-C., le fleuve permet de transporter le granit des carrières de haute Égypte jusqu'à Memphis, de tenir de loin la Nubie, grande pourvoyeuse d'ivoire, d'ébène, de plumes d'autruche, de métaux précieux, d'or surtout. Il permettra bientôt, par la route de Coptos à Qoeir, d'atteindre la mer Rouge et, par là, d'avoir accès à l'encens, à la myrrhe du pays de Pount, au cuivre, aux turquoises et autres pierres précieuses du Sinaï. Et c'est en basse Égypte, siège du pouvoir pharaonique, que s'entassent toutes ces richesses. De quoi acheter ou se procurer tout ce dont manque l'Égypte et qu'elle convoite : les cèdres du Liban, le bitume de la mer Morte, l'huile, plus tard le vin de Syrie.

C'est ainsi que commencèrent les voyages entre l'Égypte et les villes de la côte syro-libanaise, presque à l'aube de l'histoire égyptienne. Au début, probablement, comme des expéditions lancées par les pharaons. Mais au milieu du III<sup>e</sup> millénaire une véritable flotte marchande relie Byblos aux ports du delta ; les bateaux sont de type égyptien et sans doute financés par l'Égypte,

mais peut-être déjà construits et plus encore montés par des Cananéens (c'est le nom qu'on donnait aux Syro-Libanais). Ces ancêtres des Phéniciens étaient déjà un peuple de marins ; l'Égyptien, au contraire, sera toujours enclin à rester chez lui, sa richesse lui permettant d'ailleurs un commerce passif, comme on dira plus tard, en direction de la Méditerranée. En tout cas, mille ans après, aucun doute n'est possible : une peinture de Thèbes, du xv<sup>e</sup> siècle avant J.-C., montre des bateaux montés par des Cananéens, au costume caractéristique, qui déchargent en Égypte des marchandises de leur pays. Les bateaux, toutefois, sont restés analogues : des voiliers de type égyptien, avec les mêmes extrémités relevées presque à angle droit, sans quille apparemment. Des bateaux qui conviennent à un trajet paisible et routinier sur les eaux peu profondes, et sujettes à la crue périodique qui replie le chemin navigable pour n'en faire qu'un sentier, du Nil. Mais assez peu aux dangers de la haute mer.

Or, dès le début du II<sup>e</sup> millénaire, plus tôt sans doute, est apparu un autre type de bateau, né d'une autre aventure : celle des peuples de l'Égée. Ces navires légers vont à la voile et à la rame et ils sont munis d'une carène et d'une quille, ce qui non seulement renforce leur coque contre le choc des vagues, mais encore les enfonce dans l'eau, leur donne plus de stabilité et une meilleure

résistance au vent. Ce bateau égéen, ancêtre direct des bateaux phéniciens, grecs et romains, est en fait le premier bateau de transport vraiment adapté à la mer. Il a accéléré l'histoire de la Méditerranée.

### *La première Méditerranée marchande de l'histoire*

Au début du II<sup>e</sup> millénaire émergent donc deux secteurs maritimes, où se fabriquent navires et marins : la côte libanaise, les îles égéennes. Il y a déjà des Proto-Phéniciens, il y a déjà des Proto-Grecs. Aussi actifs sur les côtes de l'Égée et de l'Asie Mineure que devaient l'être leurs successeurs, ils sont, sans conteste, les principaux responsables de la naissance d'une première Méditerranée des échanges, une Méditerranée réduite encore à une moitié de la mer (les espaces du Levant), mais qui est déjà comme un espace économique unitaire, où bientôt tout s'échange, les objets, les techniques, les modes, les goûts, les hommes bien entendu et même les correspondances diplomatiques.

Ainsi se crée un phénomène d'une extraordinaire nouveauté, une culture cosmopolite se met en place où l'on peut reconnaître les apports des diverses civilisations construites en bordure ou au milieu de la mer. Ces civilisations sont les unes prises

dans des empires : l'Égypte, la Mésopotamie, l'Asie Mineure des Hittites ; les autres lancées sur la mer et soutenues par des villes : la côte syro-libanaise, la Crète, plus tard Mycènes. Mais toutes désormais communiquent entre elles. Toutes, même l'Égypte, d'ordinaire si fermée sur elle-même, se tournent vers le dehors avec une curiosité passionnée. C'est l'époque des voyages, des échanges de présents, des correspondances diplomatiques et des princesses qu'on donne pour épouses à des rois étrangers comme gage de ces nouvelles relations « internationales ». L'époque où, sur les fresques des tombes égyptiennes, on voit surgir, dans leur costume original, minutieusement reproduits, tous les peuples du Proche-Orient et de l'Égée, Crétois, Mycéniens, Palestiniens, Nubiens, Cananéens ; où les magnifiques céramiques crétoises envahissent tout le Levant (il n'est pas de fouille, pratiquement, qui ne livre de cette époque quelque vase ou quelques tessons crétois) ; où les faïences bleues d'Égypte, partout exportées, copiées sans scrupule à Ougarit, accompagnent les morts dans les tombes mycéniennes ; où le culte des divinités cananéennes, sans doute introduit par des marchands, se répand dans le delta, tandis que les sphinx ailés ou les dieux d'Égypte fleurissent en Syrie ou en pays hittite ; où sur les murs des tombes de Thèbes la fantaisie de la peinture crétoise bouscule l'austère tradi-

tion égyptienne tandis que les fleurs de lotus et les oiseaux aquatiques du Nil lointain inspirent des céramistes crétois ou mycéniens qui reprennent à leur compte, mais avec quelle force dans la disposition et dans le traitement des formes, leur univers ambigu et marin, refusant, de plus, au contraire de l'Égypte, les références spatiales, les horizons figurés; où la mode égyptienne, vouée jusque-là au lin blanc, s'entiche des broderies syriennes et des tissus bariolés des Crétois.

Dans cet extraordinaire pot-pourri du II<sup>e</sup> millénaire, la palme du cosmopolitisme revient sans doute aux Syro-Libanais, qui empruntent tout et à tout le monde, et remélangent tout à leur guise. A l'opposé, la Crète, malgré l'activité de ses marchands et de ses marins dont on retrouve partout les traces, a davantage donné que reçu. Protégée peut-être par son insularité, elle est restée la plus originale, la plus insolite des premières civilisations antiques. Aussi mystérieuse lorsqu'elle se développe comme un phénomène à part que lorsqu'elle disparaît, d'une mort brutale et inexplicée.

### *De Cnossos à Mycènes*

La Crète est une île perdue dans la haute mer, longtemps sous-peuplée et sous-développée. Curieusement à l'abri : il n'y a pas.

chez elle, d'animaux sauvages autochtones, pas de renard, pas de loup, pas d'aigle, pas de chouette, aucune bête nuisible en dehors du scorpion, de la vipère et d'une araignée venimeuse (inconnue d'ailleurs, quant à elle, sur le continent). Longtemps, elle a à peine fait écho aux courants civilisateurs venus des Cyclades et de l'Égée. Troie, près de l'Hellespont, brille déjà que la Crète reste encore dans l'obscurité. C'est seulement vers 2500 avant Jésus qu'un peu de lumière parvient à elle. La légende d'Europe enlevée par Zeus sur les côtes de Phénicie et conduite en Crète contiendrait une part de vérité.

Deux générations de villes-palais y surgissent, la première de 2000 à 1700 ; la seconde de 1700 à 1400. Comme ces dates le disent à elles seules, l'île se développe avec l'essor même des navigations du Levant.

Dans cette multiplicité de palais-villes — dont Cnossos est le plus bel, mais non le seul exemple — faut-il voir des villes indépendantes, des cités-États déjà sur le modèle grec, comme l'avance E. van Effenter ? Ces palais sont l'apanage d'une divinité autant que d'un prince, le Minos de Cnossos. Ils sont peut-être aussi une forme d'économie, le lieu où se rassemble et se redistribue la production, le centre où les artisans et les marchands de la ville proche prennent leurs ordres, où se conçoit une participation de plus en plus consciente aux échanges exté-

rieurs. Car cette floraison, surtout la plus brillante, de 1700 à 1450, est contemporaine d'un essor économique général du Proche-Orient. L'éclat des grands empires se reflète dans le miroir de la civilisation crétoise qui, à son tour, renvoie au loin ses lumières. Cnossos, le palais-ville par excellence, aura rayonné au loin, grâce aux navires crétois qui sillonnent la mer.

Tout s'écroulera, comme nous l'avons déjà dit, à Cnossos et dans la Crète orientale (la seule partie de l'île éclairée par la civilisation) vers 1450. Est-ce par suite de l'explosion volcanique de Théra, aujourd'hui Santorin ? L'hypothèse acceptable est souvent acceptée. Ou par suite d'une descente victorieuse des Mycéniens ? C'est l'hypothèse classique. Ou par suite de violents troubles sociaux ? Quoi qu'il en soit, la civilisation crétoise s'éteint avec le milieu du xv<sup>e</sup> siècle.

Cette civilisation nous ne la connaissons qu'imparfaitement. Sa religion nous reste peu compréhensible. Tout au plus reconnaît-on quelques symboles : l'arbre, le pilier, la double hache, les cornes de taureau, les écharpes nouées rituellement ; quelques animaux sacrés : le serpent, la colombe, le taureau. Enfin la Déesse Mère, issue des profondeurs de la préhistoire et des mentalités primitives, semble avoir été dominatrice. Mais qu'il y a loin de cette jeune déesse élégante qui brandit un serpent dans sa main comme elle tiendrait un colifi-

chet, aux adipeuses statues de l'abondance dont des centaines d'exemplaires ont été retrouvés ailleurs, tout autour de l'Égée ! Quel rapport entre la danse sacrée des prêtresses qui fait tournoyer les jupes à volants de jeunes femmes aux longs corps de ballerines et la scène des fresques de Mari où le roi reçoit de la déesse Ishtar les emblèmes sacrés, avec la solennité hiératique de la Mésopotamie ? Ce qui fascine en Crète, c'est l'idée que nous nous faisons, à tort ou à raison, d'une civilisation « autre », où tout viserait à la beauté et à la joie de vivre, où la guerre même n'aurait pas place (en tout cas, pas de fortifications autour des villes crétoises). Sur les fresques de Cnossos, le prêtre-roi marche parmi les lys, des femmes aux robes claires, jaunes, bleues et blanches, aux seins nus, dansent devant un large public assis sous des oliviers bleus. Des acrobates aux corps fins jouent entre les cornes d'un taureau. Un naturalisme simple et fort domine : un brin d'herbe, une touffe de crocus ou d'iris, un jet de lis blanc sur l'ocre d'un vase ou sur la pourpre d'un stuc mural, des roseaux qui se marient en un motif continu, presque abstrait, un rameau d'olivier fleuri, les bras tordus d'un poulpe, des dauphins, une étoile de mer, un poisson bleu ailé, autant de thèmes en soi, mais traités avec une grande liberté d'invention. Dans la fantaisie d'un monde joyeusement irréel, un singe bleu cueille des crocus, un

oiseau de turquoise se perche sur des rochers rouges, jaunes, bleus, jaspés de blanc, où fleurissent des églantiers ; un chat sauvage guette à travers des branches de lierre aériennes un oiseau innocent qui lui tourne le dos ; un cheval vert traîne le char de deux déesses souriantes.

La civilisation dite mycénienne (du nom de la cité de Mycènes en Argolide), qui succède à la civilisation crétoise, était, depuis longtemps déjà, à l'école de cette dernière. Les élèves devenus dangereux ont-ils détruit le maître ? C'est possible. Ou bien ils ont occupé la place vide. Il est certain, en tout cas, que les villes mycénienes, Tirynthe, Pylos, Argos, Thèbes, Athènes, Mycènes, continuent leur essor après l'effacement brusque de la Crète. De grands palais s'y construisent, à la crétoise. Et les marchands mycénienes, courant les mers tout comme faisaient les Crétois, prennent une place prépondérante dans l'Égée. Ils s'installent en force à Chypre, en Égypte, en Asie Mineure, en Syrie, au Liban, et les vases mycénienes se retrouvent universellement dans le Proche-Orient, comme autrefois les Crétois. Mais l'atmosphère a changé : les villes mycénienes, batailleuses et expansives, rivales parfois, s'entourent de murailles. Finalement, elles connaîtront un destin tragique, disparaissant presque toutes au

cours d'un drame plus obscur encore que celui qui mit fin à Cnossos.

*Les catastrophes peu explicables  
de l'obscur xii<sup>e</sup> siècle*

Le xii<sup>e</sup> siècle est obscur entre les siècles obscurs. Ses catastrophes en chaîne sont-elles comparables à la chute de Rome au v<sup>e</sup> siècle ? On l'a soutenu. De toute façon, avant ces catastrophes, c'était la lumière depuis la mer Ionienne jusqu'à l'Égypte et au reste du Proche-Orient. Avec le xii<sup>e</sup> siècle, la nuit s'installe, en gros pour un demi-millénaire. Aussi bien, pas de comparaison raisonnable entre la fin de Rome qui n'aura été qu'un coup de hache et cette obscurité multiséculaire qui envahit tout.

Ce qui disparaît alors, c'est l'Empire hittite d'Asie Mineure, le Hatti ; ce sont les palais mycéniens, tous incendiés et détruits (à Tirynthe, les squelettes des défenseurs ont été retrouvés au pied des remparts, sous une masse de débris calcinés). La responsabilité en revient-elle aux mystérieux « peuples de la mer », qui font penser aux Normands du Moyen Age ? Ces peuples — qui étaient-ils, d'où venaient-ils ? — ont bel et bien existé, puisque plusieurs textes en parlent, poussèrent jusqu'en Égypte où ils furent écrasés par deux fois, en 1225 et en 1180 avant J.-C. : un bas-relief commémore cette victoire du

pharaon. Mais l'Égypte n'échappera pas pour autant au désastre, car ce qui disparaît surtout dans la multiple aventure, et pour longtemps, c'est la Méditerranée des échanges. Ceux-ci s'amenuisent, disparaissent ; ils n'ont pas résisté aux incendies, aux carnages, aux remparts écroulés, aux villes bouleversées comme à plaisir, aux cités prises d'assaut et mises à sac.

Hier encore, on expliquait ces drames par l'arrivée d'Indo-Européens, les Doriens. Des barbares, soit, mais qui possédaient des armes de fer. Ils auraient eu raison des Mycéniens qui ne connaissaient que les armes de bronze. Les nouveaux venus auraient chassé devant eux les populations affolées. Les peuples de la mer seraient ces hordes de fugitifs qui, à leur tour, auraient pillé, saccagé, tué, depuis le pays hittite jusqu'à l'Égypte. Cette explication malheureusement ne tient plus, car les Doriens, derniers envahisseurs indo-européens de la Grèce antique, n'arriveront qu'à la fin du XII<sup>e</sup> siècle, cent ans plus tard au moins, et ils n'apportèrent pas le fer, venu d'ailleurs. C'est ce qu'affirment aujourd'hui les archéologues.

Mais, du coup, aucune explication ne s'impose, ne tient devant les exigences de la critique. Nous ne disposons que d'hypothèses, et qui restent à vérifier, Dieu sait comment !

Claude A. Schaeffer a soutenu que l'em-

pire des Hittites avait été détruit par des tremblements de terre d'une extrême violence. C'est possible et même certain, les séismes ont toujours été nombreux en cette région d'Asie Mineure. Mais cela ne suffit pas à expliquer l'ensemble du phénomène, qui dépasse les limites de l'Anatolie, ni à expliquer le rôle des peuples de la mer ou les destructions des villes mycéniennes.

Y a-t-il eu, comme le pense dans un livre récent Rhys Carpenter, un renversement du climat, qui se serait dérégulé dans le sens d'une sécheresse persistante, calamiteuse, finalement destructrice ? La durée des vents étésiens qui excluent la pluie se serait allongée, transformant en déserts de vastes régions déjà sèches, mais jusque-là cultivables. Seules auraient échappé au sinistre ennemi les régions hautes, proches de la mer et par surcroît exposées de plein fouet aux vents d'ouest : ainsi le golfe de Corinthe (que les *Instructions nautiques* signalent comme une zone susceptible d'attirer des dépressions orageuses, de mai à juillet et de septembre à octobre) ; ainsi l'Attique ; ainsi Rhodes, ou Chypre ou la Thessalie, ou l'Épire. Ailleurs, les habitants chassés de leur pays par plusieurs récoltes nulles auraient pris la mer, envahi massivement les territoires relativement à l'abri et provoqué les destructions en chaîne que l'on connaît. Quant aux palais mycéniens, ils n'auraient pas été détruits par les envahis-

seurs, mais par les populations locales de paysans affamés, parce qu'ils ont toujours été de grands entrepôts de denrées alimentaires.

Ces explications font rêver, et c'est leur mérite et leur utilité. Mais le problème restera obscur tant qu'une masse plus précise de faits fera défaut. Il faudrait plus de fouilles heureuses, de tessons de céramique convaincants, et surtout de précisions chronologiques. C'est beaucoup demander, même si les possibilités nouvelles de datation offertes par le radiocarbone sont susceptibles d'éclairer bien des choses.

Un fait, en tout cas, est certain : la Méditerranée orientale, au XII<sup>e</sup> siècle avant J.-C., retourne au plan zéro, ou presque, de l'histoire. Ses échanges se tarissent. Chacun va vivre pour soi, difficilement. Les deux empires qui subsistent ont perdu tout rayonnement : l'Égypte se replie sur elle-même, sur ses déchirements intérieurs et son histoire se perd dans les continuelles invasions, plus ou moins médiocres, qui l'accablent. La Mésopotamie s'ensevelit dans ses turbulences, peu compréhensibles, mais n'est-ce pas son sort d'être ouverte, par nature, sur les mondes environnants — et terribles — du désert et de la montagne ? La côte cananéenne — disons maintenant phénicienne — se trouve toujours à la croisée de la vie de ces deux monstres qui ont besoin l'un de l'autre et dont le croisement crée, à

l'avance, la vie maritime de l'étroite côte du Liban. Ici, plus qu'ailleurs, l'univers du Proche-Orient aura continué à vivre, même s'il se morcelle, se « balkanise », pourrait-on dire. Des États minuscules poussent, sans que l'on sache trop pourquoi, puis se désorganisent et disparaissent. Ainsi un État juif brille vers 950 puis se décompose en deux : Juda au sud, Israël au nord. Au vrai, il faut une loupe pour suivre ces courtes trajectoires politiques. Sur la côte cananéenne, Ougarit disparaît, Byblôs décline, Sidon la remplace et, vers l'an mille, Tyr devient la cité dominante. La Phénicie commence à vivre, tournée vers la mer, alors que partout la guerre ne cesse de sévir.

Comment ne pas s'étonner qu'au milieu de cette histoire obscure, deux puissantes révolutions se soient développées ?

D'abord, la diffusion de la métallurgie du fer. Originaire ou du Caucase, ou de la Cilicie, le fer aciéré, durci par l'incorporation de carbone, aura longtemps été le monopole des Hittites. Peut-être l'éclatement de leur empire a-t-il favorisé la dispersion de groupes de forgerons, diaboliques personnages aux yeux des autres hommes ? Mais dispersion, diffusion ont été lentes. Ce n'est pas avant le x<sup>e</sup> siècle que le fer devient d'un usage courant, puisque son prix baisse alors en Mésopotamie.

La seconde révolution, c'est l'apparition de l'écriture alphabétique. A l'âge du

bronze, le Proche-Orient avait connu l'écriture : en Égypte, les hiéroglyphes ; dans l'Asie Mineure, le cunéiforme ; en Crète, le linéaire A et le linéaire B (le seul déchiffré et qui a révélé une langue rattachée au grec). Ces écritures syllabiques compliquées, faites pour l'usage des princes, réclamaient des hommes de l'art, des scribes, nous dirions des « mandarins ». C'est en Syrie, *lato sensu*, que s'est élaborée la révolution simplificatrice de l'alphabet entre les xiv<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles avant J.-C. Une révolution qui était dans l'air : il s'agissait de substituer à l'écriture réservée aux scribes et aux princes une écriture facile pour marchands pressés et capable de transcrire des langues diverses. Rien d'étonnant si cet effort s'est fait en même temps dans deux villes différentes, toutes deux villes marchandes exceptionnelles : Ougarit a inventé un alphabet de 31 lettres, utilisant des caractères cunéiformes ; Byblos un alphabet linéaire de 22 lettres, qui sera finalement celui des Phéniciens. Les Phéniciens l'ont enseigné aux Grecs, qui l'ont adapté à leur langue, au viii<sup>e</sup> siècle sans doute avant J.-C.

L'alphabet n'aura pas couru plus vite sur les routes du monde que la monnaie qui, née au vii<sup>e</sup> siècle avant J.-C., mettra longtemps à bouleverser les échanges. Mais qui osera refuser au premier alphabet ou à la pre

mière pièce de monnaie le nom mérité de révolutionnaire ?

### *Le Far-West méditerranéen*

Avec le VIII<sup>e</sup> siècle, le Proche-Orient connaît une nouvelle prospérité. La mer a retrouvé la vie avec les ports actifs de Phénicie et les cités grecques. Grâce à ces ports, à ces cités, à leurs navires et à leurs marins, va s'accomplir une véritable conquête de la Méditerranée occidentale. Cette colonisation achevée, la Méditerranée de l'histoire s'étendra sans hiatus du Levant aux Colonnes d'Hercule.

On a comparé ce mouvement en direction de l'ouest, à partir du VIII<sup>e</sup> siècle avant l'ère chrétienne, à la colonisation du continent américain à partir de l'Europe, après 1492. Comparaison assez éclairante. Il s'agit dans les deux cas d'une colonisation à longue distance, à la rencontre de terres nouvelles, non pas inhabitées. L'Amérique « précolombienne » a ses autochtones, le Far-West méditerranéen ses populations déjà sédentarisées par l'agriculture. Les fondations de villes nouvelles se firent, pacifiquement ou non, sur les côtes adossées à de vastes pays curieux et intéressés, ou hostiles et dangereux, selon les cas et les époques. Mais si l'on parle d'Amérique, c'est plus encore parce que les colons trouvèrent sur ces terres

lointaines des conditions de vie bien meilleures que dans la Grèce ou que dans la Phénicie. Dans l'Ouest, tout est plus grand, plus riche. Voyez la guirlande des villes grecques de Sicile, Agrigente, Sélinonte, avec leurs monuments grandioses; Carthage, « la ville nouvelle », au temps de sa splendeur, sera dix fois plus grande que Tyr, sa métropole.

Trois routes marines traversent la Méditerranée, de part en part, dans le sens des parallèles.

La première, collée aux littoraux du Nord, à la Grèce, à ses îles, va jusqu'à la hauteur de Corcyre (Corfou). De là, par bon vent, un voilier léger traverse le canal d'Otrante en moins d'une journée. Puis le fil de la côte italienne conduira jusqu'au détroit de Messine, d'où l'on peut gagner soit la mer Tyrrhénienne, soit le littoral sicilien. Cette route, c'est celle des navigations grecques, reconnue dès l'époque mycénienne.

La route méridionale longe la côte d'Afrique, depuis l'Égypte jusqu'à la Libye et à l'Afrique Mineure. Au terme de l'itinéraire s'ouvre le détroit de Gibraltar — les Colonnes d'Hercule.

La troisième route court par le milieu de la mer, appuyée sur une chaîne d'îles : Chypre, la Crète, Malte, la Sicile, la Sardaigne, les Baléares. Bien que cette route médiane oblige à affronter la haute mer, les Phéniciens l'utilisaient autant que l'itiné-

raire méridional, puisque les fouilles dans ces îles retrouvent la trace de leurs établissements. Les Phéniciens ne sont-ils pas des pilotes exceptionnels ? « Tes sages, ô Tyr, dit Ézéchiël, étaient à bord comme matelots... *En haute mer* [c'est nous qui soulignons], tu fus conduite par tes rameurs. » Voyageant même la nuit, se repérant grâce à la Petite Ourse, les Phéniciens ont été des précurseurs. C'est eux qui ont gagné la course en direction de l'ouest.

### *Nous ne parlerons que des Phéniciens*

Hier, l'histoire ancienne était sous le signe de la grécomanie. On niait obstinément la possibilité d'une priorité quelconque de la Phénicie. Or, l'admirable Victor Bérard (1864-1931), accusé sa vie durant de phénicomanie par les tenants de l'histoire officielle, avait raison et davantage encore qu'il ne le supposait. Trois petits faits, à eux seuls, établissent une chronologie peu discutable semble-t-il : tout d'abord la découverte au musée de Chypre (1939) d'une inscription endommagée, restée inaperçue et datable du ix<sup>e</sup> siècle avant notre ère. Son écriture est à rapprocher — et c'est le second fait — d'une inscription phénicienne insolite, trouvée en Sardaigne et actuellement au musée de Cagliari. Écriture identique, donc date identique, dit un archéologue

(1941); depuis lors, des débris d'inscriptions analogues ont été retrouvés en Sardaigne — c'est le troisième groupe des arguments nouveaux.

Si bien que la thèse de Sabatino Moschati (1966) gagne en vraisemblance. Trois siècles au moins, XI<sup>e</sup>, X<sup>e</sup>, IX<sup>e</sup>, séparent la chute de Mycènes du premier mouvement grec d'expansion vers l'ouest. « Il est naturel, avance Moschati, que l'expansion phénicienne s'insère dans ce vide historique. » La Phénicie aurait profité de la mise en veilleuse de la navigation « grecque » pour exploiter la mer lointaine. Il y aurait eu ainsi, précédant les Grecs, au temps des « siècles obscurs », une première conquête de l'Ouest au bénéfice des « Orientaux ». D'ailleurs, la Phénicie n'est-elle pas par nature condamnée à utiliser la mer coûte que coûte ?

### *Un pays rejeté vers la mer*

La Phénicie est une guirlande de petits ports adossés à la montagne, situés sur des péninsules, sur des îlots, comme s'ils voulaient être étrangers au continent trop souvent hostile. Tyr, aujourd'hui rattachée à la terre ferme par des alluvions, était bâtie sur une île étroite. La ville y trouvait l'essentiel : une défense efficace ; deux ports, l'un au nord qui lie la ville à Sidon, l'autre au

sud pour les trafics en direction de l'Égypte ; enfin, dans la mer, une source bouillonnante d'eau potable, captée au milieu de l'eau marine. Tout le reste, les vivres, l'huile, le vin, les matières premières, c'était aux marins de l'apporter.

Des villes de ce genre ne peuvent vivre que de commerce et d'industrie. Pour acheter à l'étranger les vivres qui leur manquent, pour compenser le déséquilibre permanent qui en découle, les villes phéniciennes sont obligées de commercer et d'exporter les produits de leurs propres industries. Elles ont des artisans, des forgerons, des orfèvres, des constructeurs de navires. Leurs tissus de laine sont réputés et non moins, extraites d'un coquillage, le murex, leurs teintures qui allaient du rose au pourpre et au violet. De plus, en ce carrefour où ils se trouvent, les Phéniciens sont en bonne place pour imiter tous les styles, toutes les techniques des autres, les faïences bleues ou les verres polychromes d'Égypte, par exemple. Ce qui ne les empêche pas de vendre partout indifféremment les produits étrangers.

Leur commerce prend dans ses mailles tout le Levant, il atteint la mer Rouge, plonge vers l'océan Indien. Quand l'Ouest aura été prospecté, il s'étendra jusqu'à Gibraltar et s'aventurera dans l'Atlantique. Un passage de la Bible indique, semble-t-il, que tel navire équipé par le roi Salomon et mêlé à la flotte phénicienne ira jusqu'à

l'Espagne lointaine, jusqu'à Tartessos, et en reviendra en trois années. De ces succès maritimes, le courage, l'habileté des hommes ont été des facteurs décisifs.

Mais la technique a eu sa part, en particulier, selon P. Cintas, l'utilisation du bitume de la mer Morte pour calfater les coques des navires. Le bitume était d'ailleurs utilisé à Carthage pour goudronner à l'extérieur les murs d'argile des maisons et Pline a parlé des « toits de poix » de la ville. Voilà qui expliquerait l'affreux incendie de 146 avant J.-C. Les Romains auraient-ils pu détruire la vaste cité par le feu jusqu'au ras du sol sans le bitume, combustible de choix dont le fouilleur aujourd'hui retrouve « de petites nappes » dans la couche de cendres sous laquelle est ensevelie la ville punique ?

### *Carthage ou la Phénicie du second souffle*

Dans la liaison entre Tyr et l'Espagne, Carthage n'a longtemps été qu'un relais. La Phénicie gardait le rôle de métropole. Mais le système se dérègle au VII<sup>e</sup> siècle.

Les Phéniciens ne rencontrent plus le vide méditerranéen, comme au temps des premières réussites, mais la concurrence des Étrusques, plus celle des Grecs. En outre, la Phénicie est soumise aux violences des Assyriens, installés à Chypre dès 709. Arados, Byblos, Sidon et Tyr résistent, mais tout est

perdu avec l'occupation de l'Égypte par les Assyriens (671). Dès lors, les « rois » des villes phéniciennes se soumettent. « Yakim-lu, roi d'Arados qui est au milieu de la mer [Arados occupe, en effet, une île], qui ne s'était pas soumis aux rois mes ancêtres, dit un texte d'Assourbanipal, je le plaçai sous mon joug. Sa fille, avec une riche dot, lui-même me l'apporta à Ninive pour qu'elle me servît de concubine et il me baisa les pieds. » Le « Baal » de Tyr a dû livrer, lui aussi, une de ses filles et ses nièces, même son fils qu'Assourbanipal lui renvoie. En 574, alors que l'Empire assyrien a été abattu depuis plus de trente ans et que chacun pourrait respirer à l'aise, le Babylonien Nabuchodonosor emporte Tyr.

Ces guerres, les troubles des villes, les interruptions des liaisons commerciales vont pousser Carthage à devenir majeure. Le centre de la vie phénicienne passera finalement chez elle, à la jointure presque exacte des deux Méditerranée. Et la civilisation phénicienne s'y continuera, semblable et différente, comme la civilisation européenne, plus tard, en Amérique.

A cette différenciation ont travaillé la distance et non moins les ethnies mêlées de la ville. Carthage, ville nouvelle, poussée « à l'américaine », a été un lieu privilégié des mélanges. « Américaine », elle l'est aussi par sa civilisation terre à terre, qui préfère le solide au raffinement. Son dynamisme a

d'ailleurs attiré vers elle marins, artisans et mercenaires de tous les horizons. Carthage a été franchement cosmopolite.

Elle n'en continue pas moins de vivre fortement à la phénicienne. D'abord parce qu'elle continue à vivre sur la mer et de la mer. Elle perpétue même la tradition des découvertes maritimes de Tyr. Par la mer Rouge, les Tyriens avaient sans doute accompli, vers 600, le périple de l'Afrique sur les ordres du pharaon Nechao. Des navires carthaginois, à la recherche de l'étain, ont, vers 450, sous la conduite d'Himilcon, reconnu les côtes atlantiques de l'Europe jusqu'aux îles Britanniques (les îles Cassitérides). Un quart de siècle plus tard, Hannon reconnaissait, vers le sud cette fois, les côtes atlantiques de l'Afrique, à la recherche de la poudre d'or, jusqu'au Gabon et au Cameroun actuels.

La différence, c'est que Carthage, à l'inverse des villes de Phénicie, n'était pas menacée sur ses arrières par des empires monstrueux. Les escales de la côte africaine, qu'elle a peu à peu contrôlées, Collo, Djidjelli, Alger, Cherchell, Gouraya, Ténès, d'abord simples comptoirs, sont devenues des bourgades ou des villes, qui entretiennent des relations avec l'arrière-pays. Il y a donc une symbiose grandissante de Carthage et des autres villes maritimes avec l'Afrique du Nord. Celle-ci, à peine sortie de l'âge de pierre, aura reçu presque tout de ses

maîtres : des arbres fruitiers (olivier, vigne, figuier, amandier, grenadier), des procédés de culture, de vinification et nombre de techniques artisanales. Carthage a été l'éducatrice et son imprégnation a été profonde. Au temps de saint Augustin, quand l'Empire romain s'effondre, les paysans d'Afrique parlent encore le punique et se disent cananéens : « Unde interrogati rustici nostri quid sint, punice respondentes Chanani... »

### *Entre le troc et la monnaie*

A l'articulation des deux Méditerranée, l'occidentale et l'orientale, Carthage a profité d'une énorme dénivellation économique. L'Ouest est barbare, sous-développé ; Carthage y puise tout à bon compte, y compris les métaux : l'étain des Cassitérides et de l'Espagne du Nord-Ouest ; le plomb, le cuivre, et surtout l'argent d'Andalousie et de Sardaigne ; l'or en poudre de l'Afrique noire — y compris les esclaves, partout où ils peuvent être saisis, même en pleine mer. Le marchand carthaginois apporte à l'Ouest ses produits manufacturés et ceux d'autrui, plus les épices et les drogues venues des Indes par la mer Rouge. Les échanges se font par troc. Dans ces conditions, la monnaie apparaît tard, pas avant le v<sup>e</sup> siècle dans la Sicile punique, au iv<sup>e</sup> siècle seulement à Carthage même. Faut-il s'en étonner outre

mesure ? Non, car il ne peut s'agir d'ignorance crasse. Sidon et Tyr avaient eu leurs monnaies. Une seule explication est possible : Carthage n'en éprouva pas le besoin. C'est ce qui se passera *mutatis mutandis* pour la Chine : si inventive en ce domaine-là (elle connut tôt l'artifice de la monnaie, même celui du papier monnaie), elle fut très lente à s'en servir. N'avait-elle pas, comme Carthage, autour d'elle, au Japon, en Indochine, en Insulinde, des économies balbutiantes, faciles à dominer et qui vivaient du troc ?

Cela ne veut pas dire que, face à des économies concurrentes, l'absence de monnaie n'ait pas, finalement, été une faiblesse. Si dès le v<sup>e</sup> siècle, l'« escalade » économique des Grecs est évidente, et à Carthage même, conquise par la bimbelerie de ses concurrents, leur supériorité monétaire est une des explications possibles.

De même, certains auteurs s'étonnent du faible développement de la métallurgie carthaginoise alors que la ville contrôle tant de mines. Carthage, prise dans le va-et-vient prodigieux de sa navigation, aurait eu le tort de choisir les solutions offertes par les facilités de sa vie marchande et, trop souvent, de vendre les produits manufacturés par les autres. Est-ce vraiment une faiblesse ? Les Hollandais, eux aussi rouliers des mers, maîtres de l'Europe au xvii<sup>e</sup> siècle, n'agiront pas autrement, achetant ici, vendant là.

Comme eux, les Carthaginois ont été des transporteurs, des intermédiaires, achetant d'une main, vendant de l'autre. Comme eux ils ont su défendre leurs positions, en particulier leur monopole sur les mines d'Espagne (interdites aux Étrusques, aux Grecs, puis aux Romains), défendre leurs escales maritimes, leurs industries de luxe, un puissant commerce en gros du blé.

Certes, ni la vie ni l'art de la grande ville n'ont su se protéger de l'immense contamination culturelle qui hellénise toute la Méditerranée. N'est-ce pas une tradition phénicienne que d'adopter le style dominant (jadis l'égyptien)? L'influence des formes helléniques se reconnaît aussi bien sur la côte de Phénicie qu'à Carthage. Celle-ci a importé sans hésitation la maison grecque avec cour centrale, les vases ornés, le ciment hydraulique, les sarcophages et des dieux bien sûr (Déméter et Koré, vers 396), mais aussi les idées pythagoriciennes. C'est l'exemple d'Alexandre le Grand qui inspirera Amilcar, le père d'Hannibal, quand il entreprendra la conquête de l'Espagne. Hannibal lui-même est pétri de culture grecque. Et même l'utilisation des éléphants couverts d'étoffes bariolées, terreur du soldat romain, est un emprunt au monde hellénistique.

*Apercevoir la ville*

La mort de Carthage, détruite en 146 avant J.-C. par les Romains, n'a pas été une mort ordinaire. La ville incendiée a été rasée jusqu'aux fondations. Par la suite, une ville romaine s'est construite sur elle. Si bien que l'archéologie ne permet guère de reconstituer grand-chose de la vie de la société carthaginoise.

A peine imaginera-t-on la ville elle-même, sur la colline de Byrsa (l'actuelle colline de Saint-Louis), avec ses temples, ses hautes maisons à plusieurs étages comme presque toutes les villes phéniciennes, ses citernes et la source captée, dite aux Mille Amphores, dont les belles voûtes, malgré un fort remaniement romain, sont le seul reste de l'architecture authentique de Carthage.

Cependant, des fouilles récentes ont dégagé, à trois ou quatre mètres au-dessous de la ville romaine, un quartier de la cité punique. La preuve est faite que Carthage possédait des rues rectilignes, pas trop étroites, avec des escaliers de raccord, plus un système d'égouts analogues à ceux des villes siciliennes.

Sur la plage de Salamambo, voici les deux ports — à la semblance des si nombreux ports doubles de l'Antiquité : Cnide, Délos, dix autres —, le rectangulaire où abordent les navires de commerce, et le circulaire où

les bateaux de guerre sont souvent tirés au sec, sous les voûtes de l'Arsenal.

D'énormes murailles, doubles ou triples du côté de la terre, entourent la ville forte établie sur la Byrsa, ses quartiers populeux groupés autour du port. A mi-chemin du port et de la Byrsa, une place publique évoque une sorte d'agora. Vers le nord, le faubourg de Mégare égrène jardins, vergers, villas aristocratiques. La population est énorme, peut-être 100 000 personnes. A côté de quelques riches et qui gouvernent, s'entasse une plèbe d'artisans, de manœuvres, d'esclaves, de marins, à l'occasion de soldats mercenaires.

Autour de la ville, d'admirables campagnes. Chez les riches, il y a, de toute évidence, un goût de la terre bien cultivée, des beaux jardins, des arbres greffés, des animaux sélectionnés. Un agronome carthaginois, Magon, dont des passages nous sont indirectement parvenus, donne cent recettes sur la façon de planter la vigne pour la préserver de la trop forte sécheresse, sur la fabrication des vins de choix, la culture des amandiers, la conservation des grenades dans de l'argile, sur les qualités à rechercher dans les races de bœufs, etc. Il ajoute, à l'intention du propriétaire rural, un conseil tout de même significatif : « Qui a fait l'acquisition d'une terre doit vendre sa mai-

son de crainte qu'il ne préfère sa résidence citadine à celle des champs. »

### *Sous le signe de Tanit*

Les fouilles conduites sur le site de Carthage n'ont retrouvé par milliers que des morts, incinérés ou inhumés, et les objets qui les accompagnent dans leurs tombes. Des centaines, voire des milliers de cippes et stèles funéraires énumèrent de façon monotone les noms des dieux. C'est bien peu pour atteindre le cœur d'une religion dont l'étrangeté horrifia les Romains (l'horreur n'était pas seulement de commande) et dont nous ne connaissons ni la mythologie, ni la théologie, ni la « vision du monde ». D'autant que l'on connaît fort mal aussi la religion phénicienne dont dérive la carthaginoise.

Généralement, le panthéon phénicien est dominé par une triade qui, sous des noms variables de ville à ville, groupe un roi des dieux, une déesse-mère de la fécondité, un dieu jeune dont c'est le sort, chaque année, de naître, mourir et renaître, comme la végétation au cours des saisons. Cette religion plonge dans le très vieil univers de l'imagination sémite, proche de la terre, des montagnes, des eaux; ses rites cruels et simples sont ceux qu'un peuple de nomades célébrait jadis en plein air.

La vie religieuse de Carthage à l'origine suit plus ou moins le modèle tyrien. Le dieu dominant est Baal Hammon ; la déesse-mère, sœur d'Astarté ou de l'Ishtar mésopotamienne, c'est bientôt Tanit dont le nom presque inconnu ailleurs pose un insoluble problème ; le dieu jeune, dieu du disque solaire ou de la végétation, c'est soit Melqart, le dieu tyrien, soit Eshmun, le dieu guérisseur, confondu avec Apollon et Asclépios à la fois, comme Melqart par la suite avec Héraklès. La concurrence entre les deux cultes n'aboutit à l'exclusion ni de l'un ni de l'autre. Melqart sera par excellence le dieu de la grande famille des Barcides où les noms fréquents de Bomilcar, Amilcar sont calqués sur celui du dieu. Le temple d'Eshmun, sur l'acropole de la Byrsa, le plus beau de Carthage, sera, en 146, le dernier bastion des défenseurs.

La grande particularité de la religion carthaginoise, c'est la montée envahissante du culte de Tanit qui, à partir du v<sup>e</sup> siècle, écarte le vieux dieu Baal Hammon. Carthage vit alors sous le « signe de Tanit » : un triangle surmonté d'un disque et, entre les deux, une ligne horizontale. Le tout évoque aisément une silhouette humaine, surtout quand la ligne horizontale se redresse aux extrémités comme deux bras levés.

Ce qui est certain, c'est le poids obsédant de la religion carthaginoise, religion terrible, dominatrice. Les sacrifices humains —

accusation souvent répétée par les Latins — ne sont que trop réels : le « topher », le sanctuaire de Salamambo, a livré des milliers de poteries contenant des ossements calcinés d'enfants. Lorsqu'elle voulait conjurer un péril, Carthage immolait à ses dieux les fils de ses citoyens les plus distingués. Ce fut le cas quand Agatoclès, au service de Syracuse, porta la guerre sur le sol même de Carthage. Des citoyens illustres ayant alors commis le sacrilège de substituer à leurs fils des enfants achetés, un sacrifice expiatoire de 200 enfants fut décidé.

Le sang des victimes macule-t-il le nom de Carthage? En fait, toutes les religions primitives ont connu de telles pratiques. Carthage suit, sur ce point, les Cananéens de Byblos ou les Sémites d'Israël : Abraham ne s'apprêtait-il pas à immoler Isaac? L'étonnant, cependant, c'est qu'à Carthage, la vie économique court vers l'avenir alors que la vie religieuse s'attarde à des siècles et des siècles en arrière, que ses « révolutions » mêmes — celle du culte de Tanit au v<sup>e</sup> siècle — ne la dégagent nullement de cette inhumaine et terrifiante piété. Le contraste est flagrant avec l'ouverture grecque qui accorde l'homme avec le monde extérieur. Ici, une vie d'affaires intense, d'esprit « capitaliste » même, dit sans hésitation un historien, s'accommode d'une mentalité

religieuse rétrograde. Qu'en eût pensé Max Weber ?

### *Déjà deux Méditerranée*

Nous avons dit nos raisons de mettre en lumière l'expansion phénicienne, de lui donner la vedette avant de la rendre, dans de prochains chapitres, à la colonisation mieux connue des cités grecques. Mais une autre raison, c'est que l'histoire phénicienne témoigne aussi au-delà d'elle-même.

Elle n'est, en effet, qu'un chapitre de l'histoire de l'« autre » Méditerranée, celle qui s'articule au long des rivages sahariens de la mer Intérieure, du Proche-Orient aux Colonnes d'Hercule. Une histoire que les récits ordinaires ne saisissent pas toujours dans sa puissance singulière et dans son unité, et qui met en cause d'autres paysages et d'autres réalités humaines que les paysages et les réalités humaines de la Méditerranée classique, celle des Grecs et des Romains, celle qui deviendra l'Occident, notre Méditerranée. Les Assyriens s'emparant de l'Égypte, en 671 avant J.-C., marquent la première tentative réussie d'unification de l'espace « oriental ». La seconde tentative, plus large, qui durera davantage, c'est la conquête perse de l'Égypte, en 525 avant J.-C. Or, si vous ajoutez à l'« immensité perse » l'espace carthaginois, vous avez

très exactement l'univers qui sera et qui est aujourd'hui encore celui de l'Islam. L'espace phénicien, c'est l'antenne maritime de l'expansion du Proche-Orient.

A un certain moment, il eût été possible aux forces liguées de l'Orient de saisir la Méditerranée entière. Les cités grecques, rivales directes des Phéniciens dans toute l'étendue de la mer, ont lutté inlassablement contre le péril de cette conquête. Pourtant, seuls les Romains, en 146 avant J.-C., ont eu la force nécessaire pour briser la tentative, abattre Carthage et même finalement se retourner en conquérants contre le Proche-Orient.

Mais Rome n'est pas née dans le vide. Elle a soumis un à un, souvent du dedans, les peuples que les colonisateurs grecs et phéniciens, sur les côtes italiennes, gauloises et ibériques, n'ont fait que regarder d'un peu loin. Des peuples qu'on connaît mal, en partie parce que la culture romaine les a rapidement recouverts, en partie parce que longtemps l'histoire s'est intéressée d'assez loin à ces « barbares » qui certes connaissaient l'agriculture, mais qui, au temps de la Mésopotamie, de l'Égypte, de Troie, de la Crète, des Cananéens, des Hittites, n'avaient pas encore accompli leur propre révolution urbaine, ni la grande révolution des échanges maritimes du Proche-Orient, ni celle de l'écriture.

De là à considérer que tout ce qu'ils ont

laissé de remarquable était simplement un emprunt à l'Orient « civilisé », il n'y avait qu'un pas, qui fut franchi bien à tort, comme le prouve la nouvelle chronologie fondée sur l'analyse du radiocarbone. Ainsi, les extraordinaires temples de Malte, ainsi les nourraghi de Sardaigne et des Baléares, les murailles et les grandes sépultures mégalithiques de l'Espagne méridionale — pour ne pas parler des mégalithes semés tout au long de la côte atlantique jusqu'au Danemark et à la Norvège — tout cela qu'on avait considéré comme le reflet d'une « influence mycénienne », ou le résultat d'une première colonisation sporadique par le Proche-Orient, au II<sup>e</sup> millénaire, tout cela se révèle aujourd'hui beaucoup plus ancien que Mycènes, parfois même que les monuments de l'Égypte elle-même. Le livre provocateur de Colin Renfrew sur cette précivilisation européenne le dit de façon convaincante.

La présence concrète de ces peuples a été illustrée de façon exemplaire par les fouilles poursuivies depuis une dizaine d'années en Sardaigne, cette île qui, encore aujourd'hui, reste tellement à part et dont l'art étonnant, au I<sup>er</sup> millénaire avant J.-C. (en particulier de très expressives statuettes de bronze), a toujours posé des problèmes aux archéologues par sa singularité même. A Tharros, où les Phéniciens possédaient une base importante, ont été découverts récemment un

tophet, le sanctuaire où s'effectuaient les sacrifices d'enfants, et des murs grandioses, cyclopéens, qui protègent la ville non pas du côté de la mer, où la ville n'avait rien à redouter, mais du côté de la terre. Mieux encore, on a retrouvé une série de forteresses intérieures, qui montrent que les Phéniciens ont voulu contrôler l'intérieur de la Sardaigne et ses mines d'argent, et qu'ils n'ont pu le faire qu'en construisant une sorte de frontière fortifiée contre les autochtones. De l'autre côté de la ligne des forteresses se trouvait, en effet, un peuple à la culture très ancienne, qui avait autrefois construit les fameux nuraghes, ces tours du haut desquelles on pouvait surveiller l'horizon.

Les populations sardes ont donc défendu leur indépendance matérielle et culturelle. Les récentes découvertes d'une série de petits bronzes phéniciens en Sardaigne indiquent de façon évidente que l'art célèbre des fondeurs de bronze sardes a trouvé son origine dans l'inspiration et peut-être les techniques métallurgiques des Phéniciens et des Carthaginois. Mais ils en ont fait leur chose, un art qui, loin d'imiter, traduit dans son propre langage une culture vivace et indépendante.





*Tête de l'empereur Caracala. Marbre*  
Rome, Palazzo dei Conservatori  
© ARTEPHOT, Nimatallah.

## Rome

Les facteurs géographiques, dont l'histoire doit tenir compte, ne prennent une importance décisive que mis en rapport avec d'autres données, économiques, sociales, culturelles. Une route empruntant le fond d'une vallée ou un gué fluvial en Alaska, au vi<sup>e</sup> siècle avant notre ère, n'auront pas la valeur de leurs homologues en Attique ou en Campanie à la même période. Et il est tout aussi évident que dans le monde contemporain ce rapport peut s'inverser. Cette considération banale est nécessaire si l'on veut éviter toute équivoque déterministe facile. La situation géographique de Rome est exceptionnelle mais elle n'apparaît privilégiée que par suite d'une série d'événements historiques, parmi lesquels la fondation des colonies grecques d'Italie méridionale et l'épanouissement de la civilisation étrusque sont les facteurs dominants; c'est par rapport à eux que le

Latium et Rome se trouvent peu à peu dans une position centrale. Mais pourquoi la colonisation grecque, pourquoi en Italie, et pourquoi la prédominance de l'Étrurie ?

Une réponse à ces questions ne peut être donnée que si l'on se reporte à la situation historique du Latium à la période qui précède immédiatement la date traditionnelle de la fondation de Rome.

Les découvertes de ces dernières années permettent maintenant de reconstruire un tableau suffisamment complet et cohérent de la protohistoire du Latium entre la fin de l'âge du bronze et l'âge du fer : les structures socio-économiques qui en constituent la base, les transformations profondes qui marquent le passage d'une société pré-urbaine à une société proto-urbaine, les rapports avec les régions voisines, étrusque et campanienne. Le moment décisif de cette évolution semble constitué par le passage du premier âge du fer latial (phases I-II : 1000-770 avant J.-C.) au second (phases III-IV : 770-580 avant J.-C.). Cette date peut être fixée aux alentours de 770 avant J.-C. ; elle coïncide approximativement avec la fondation de Rome (754 avant J.-C.) et avec celle des premières colonies grecques d'Occident : Ischia (780-770 environ) et Cumès (750 environ). Nous avons donc la possibilité de contrôler, à partir des découvertes archéologiques, la nature d'un moment historique dont les sources littéraires révèlent

l'importance. Dès les décennies précédentes (fin du ix<sup>e</sup> siècle-début du viii<sup>e</sup>) on constate une transformation graduelle des nécropoles qui, de dimensions très réduites (de l'ordre de quelques dizaines d'individus, telles les nécropoles du Forum et des monts Albains : elles correspondent donc à des communautés extrêmement restreintes, composées d'un petit nombre de familles), prennent des proportions beaucoup plus vastes (à Rome, la nécropole de l'Esquilin). Cet accroissement démographique coïncide visiblement avec une augmentation de la production agricole liée à l'amélioration de l'outillage. Au même moment, nous assistons à une fixation accrue des populations qui, abandonnant l'ancien habitat dispersé, se concentrent dans quelques localités. Le fait est particulièrement important en Étrurie, vers le début du ix<sup>e</sup> siècle, lorsque sont progressivement abandonnés les centres les plus anciens et que sont définitivement occupés les sites des cités historiques étrusques : Véies, Cerveteri, Tarquinia, Vulci, etc.

Amélioration de l'outillage agricole, augmentation de la production, croissance démographique, création de centres d'habitation permanents de grandes dimensions : il s'agit visiblement de phénomènes étroitement solidaires. L'intégration des anciens clans familiaux dans des structures plus vastes dut provoquer, à son tour, des transformations considérables. Un reflet mani-

leste en est la division du travail accentuée, conséquence de l'apparition d'instruments nouveaux : le tour du potier par exemple, indéniablement lié à une production de masse et aux nouveaux marchés qui se sont constitués. Cette double action arrache l'artisanat à son contexte familial, orienté vers la consommation immédiate, et crée les conditions nécessaires à l'apparition de métiers spécialisés. Dans ces nouvelles structures s'insère un facteur nouveau : les rapports avec l'élément grec, dont la présence est attestée dès la période mycénienne, s'accroît désormais jusqu'à aboutir à la fondation de colonies sur la côte de l'Italie méridionale. C'est précisément de ces années (troisième quart du VIII<sup>e</sup> siècle) que datent les premières importations de céramique grecque à Rome. En même temps, des artisans grecs durent arriver dans le Latium et apporter avec eux le nouvel instrument, le tour : c'est à ce moment, ou un peu plus tard, qu'a commencé la production de céramique indigène exécutée au tour.

La plus ancienne fondation grecque, Pithecusa (aujourd'hui Ischia), n'est pas une simple colonie de peuplement, comme ce sera le cas pour d'autres établissements postérieurs. La fondation d'Ischia se situe au moment de la transition entre la plus ancienne fréquentation des Grecs, intéressés probablement par la production des mines

de l'Étrurie et de la Sardaigne, et la colonisation d'implantation, plus tardive. Le développement de la civilisation proto-urbaine rendait impossible l'accès direct aux produits miniers de l'Italie centrale, d'où l'établissement dans l'île d'Ischia. C'est sans doute la raison pour laquelle la plus ancienne colonie de la Grande-Grèce est en même temps celle qui est la plus éloignée de la mère patrie : des découvertes récentes ont montré qu'à Ischia, dès le VIII<sup>e</sup> siècle, on travaillait le fer provenant d'Étrurie et de l'île d'Elbe.

En même temps que ces phénomènes économiques apparaissent des bouleversements sociaux d'une grande importance. Les nécropoles des premières phases de la civilisation latiale étaient composées de tombes dans lesquelles on observe une uniformité absolue de niveau et de culture : nous nous trouvons devant une société égalitaire, sans distinction marquée de classes sociales ou de niveaux économiques. Avec les phases plus récentes de la proto-histoire latiale, on passe à un type de société où apparaissent les premières distinctions économiques et sociales. Ces transformations sont perceptibles dans les nécropoles, où, à côté d'une majorité de tombes « pauvres », on commence à trouver quelques sépultures dotées d'un matériel extrêmement riche, soit par la qualité des objets fabriqués, soit par la valeur de la matière employée (or,

ambre), soit surtout par la quantité des pièces déposées. Il apparaît nettement qu'on ne peut séparer ce phénomène de ceux qui ont été décrits plus haut, tels que l'accroissement démographique, l'apparition de la division du travail, liée à des techniques nouvelles et à la constitution d'un « marché ». L'élément déterminant, toutefois, dut résider dans de nouveaux rapports de propriété de la terre, auparavant indivise et possession collective du village : autrement dit, la prépondérance de rapports de propriété privée est le postulat nécessaire à la formation d'aristocraties authentiques, dont l'existence est attestée, sur le plan économique comme sur le plan idéologique, par les nécropoles de l'âge du fer avancé.

Cette concentration de la richesse, cette émergence d'une aristocratie se manifestent nettement pendant la dernière phase de la culture latiale (700-580 avant J.-C. environ), que l'on appelle couramment « orientalisante ». Le nom provient de la particulière fréquence des objets importés du Proche-Orient asiatique (Phénicie, Chypre, Syrie, Urartu, etc.) et de la création d'un art local qui s'inspire de cette même culture. On est frappé, en ce qui concerne cette phase, par la richesse extraordinaire de certaines tombes : la tombe Regolini-Galassi à Cerveteri, les tombes Bernardini et Barberini à Palestrina. Elles débordaient littéralement de centaines d'objets précieux, en or, en

ivoire, en ambre, partie d'importation, partie fabriquée en Italie. Il s'agit assurément de cas exceptionnels, qui tranchent sur les autres sépultures beaucoup plus modestes. La physionomie générale de cette période peut maintenant être reconstruite grâce à la nécropole de Castel di Decima. Cette fouille toute récente a mis au jour un gros noyau de tombes du VII<sup>e</sup> siècle, à l'intérieur duquel on peut distinguer très clairement un matériel plus riche d'un matériel beaucoup plus humble qui forme la plus grande partie des dépôts. On reconstitue ainsi peu à peu l'image d'une société divisée en classes, encore embryonnaires, composées essentiellement d'une aristocratie dominante et de « clientes », à côté desquelles nous devons aussi supposer l'existence d'une forme quelconque de servage.

Le saut culturel qui se manifeste à cette période est dû à un autre événement révolutionnaire : l'introduction de l'écriture. Les exemples les plus anciens en Étrurie et dans le Latium appartiennent aux premières décennies du VII<sup>e</sup> siècle. La première inscription latine se trouve sur une fibule d'or de Palestrina. L'alphabet adopté pour le latin (comme d'ailleurs pour l'étrusque) est l'alphabet grec chalcidien, importé de la colonie grecque de Cumès, cité avec laquelle les contacts durent être très étroits. L'introduction de l'écriture s'explique par les profondes transformations sociales décrites

précédemment : dans un premier temps, il s'agit seulement d'une pratique sporadique, à la portée d'un nombre très réduit de personnes, encore une fois un luxe aristocratique ; la culture, même celle des élites, dut rester en grande partie orale. C'est seulement à la fin de la période orientalisante, avec la constitution de structures urbaines, que sont posées les bases d'un usage public de l'écriture. La première inscription publique monumentale est le cippe du Forum romain (découvert sous le Niger Lapis) qui peut être daté du second quart du vi<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

Une fois éclaircies aussi sommairement les prémisses socio-économiques qui ont déterminé l'apparition de la cité, nous sommes mieux armés pour examiner la situation géographique de Rome et pour en saisir toutes les virtualités. Un premier élément fondamental est la présence du fleuve : le Tibre constitue la principale voie de pénétration naturelle en Italie centrale, alors que les conditions primitives rendaient très pénibles les parcours par voie de terre. A partir d'Orte le fleuve est navigable jusqu'à la mer. De là il était utilisé pour le transport, depuis l'Étrurie intérieure, de produits agricoles et de minerais, et de bois : il nous reste des témoignages de l'usage de la flottaison jusqu'à l'époque impériale. Il n'est donc pas surprenant que les premières importations de céramique

grecque à Rome soient celles du forum Boarium, où se trouvait le port fluvial le plus ancien.

Cette voie naturelle croisait un autre axe routier important qui reliait l'Étrurie méridionale (à travers Vulci, Tarquinia et Cerveteri) au Latium méridional et à la Campanie; il se divisait à la hauteur des collines albaines en deux tracés, dont l'un empruntait la vallée du Sacco (future via Latina) et l'autre la plaine pontine (future via Appia). Le Tibre ne pouvait être traversé qu'en un petit nombre de gués : l'un d'eux, situé immédiatement en aval de l'île Tibérine, correspondait exactement avec le forum Boarium. Il est probable que ce gué ait été utilisé dès une époque très reculée, notamment pour la transhumance des troupeaux ; mais son importance devait s'affirmer surtout vers la fin de l'ère protohistorique, lorsque les villages primitifs de la région se furent peu à peu élargis de façon à constituer une structure désormais urbaine. Il ne semble pas que l'on puisse considérer comme un hasard le fait que le premier pont de bois construit à l'emplacement du gué, le pont Sublicius, soit attribué par la tradition antique au dernier des souverains latins de Rome, Ancus Marcius, dont on fixait le règne dans les années 640-616. Selon la tradition, ce roi aurait conquis et détruit tous les centres habités sur la rive gauche du Tibre, entre Rome et la mer, et en aurait

transféré la population sur l'Aventin où il aurait fondé le port d'Ostie; en outre, il aurait fortifié le Janicule, sur la rive droite du fleuve. Toutes ces opérations montrent une occupation rationnelle, coordonnée, du nœud de communications du forum Boarium : le gué, désormais remplacé par le pont, est doté d'une tête de pont sur la rive droite, le Janicule, tandis qu'à l'autre extrémité la route se dirigeant vers le sud, à travers la Vallis Murcia, se trouve ainsi passer entre deux collines fortifiées, le Palatin et l'Aventin. D'autre part, la maîtrise de la voie fluviale est progressivement obtenue grâce à l'occupation des bouches du Tibre; les communications avec Rome sont réalisées par la destruction des centres habités de la rive gauche

Nous sommes ainsi mieux en mesure de comprendre la signification de la position de Rome, principal nœud de communications sur la route entre l'Étrurie et la Grande-Grèce : la cité en fait n'est que le résultat de la structuration progressive de ce nœud de routes, qui s'établit peu à peu à l'intérieur d'un cadre socio-économique précis. Tous ces éléments viennent à maturation en même temps, pendant la période orientalisante récente (dernières décennies du VII<sup>e</sup> et premières décennies du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.) La « fondation » définitive de la cité historique, dont les bases sont déjà en

place, sera l'œuvre des souverains étrusques, des Tarquins.

Nous sommes donc à même de fixer vers 600 avant J.-C. la naissance de la cité, entendue comme organisation économico-sociale fondée sur une division du travail relativement développée et sur la subordination de la campagne; comme organisation sociale qui dépasse les rapports originaux, fondés sur les liens de parenté, à l'intérieur d'unités territoriales. Dans le cas spécifique de Rome, on peut suivre le processus à travers une série de données archéologiques, considérablement enrichies par des découvertes récentes. Outre le forum Boarium, il faut consacrer un examen particulier au Forum. Les sondages effectués ont montré que la vallée située entre le Capitole et le Palatin avait connu une transformation totale et une organisation cohérente vers la fin du VII<sup>e</sup> siècle. C'est pendant ces années que furent réalisés les premiers dallages du Forum et du Comitium, qui assument pour la première fois leur fonction de centre politique, religieux et économique de la cité. Nous devons mettre ces données en relation avec les indications concernant la construction de la « cloaca maxima » par le premier roi étrusque de Rome, Tarquin l'Ancien : il est évident que l'utilisation du Forum en tant que place publique, à la suite de son premier dallage, aurait été impossible si l'on n'avait canalisé le ruisseau qui traver-

sait la vallée et la rendait marécageuse et impraticable. Une fois de plus les données littéraires trouvent leur confirmation dans les données archéologiques. D'autres éléments corroborent cette première impression : la fouille récente de la Regia a révélé que le premier édifice, d'une certaine étendue (certainement une partie de la demeure royale), fut construit dans le dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle, sur l'emplacement d'un groupe de cabanes. Mais, à l'origine, ont dû faire partie de la « domus » Regia : la « domus publica » voisine, habitation du « pontifex maximus » (et aussi du « rex sacrorum », prêtre qui, à l'époque républicaine, remplace le roi dans ses fonctions religieuses exclusivement), ainsi que l'« atrium Vestae » avec le temple de Vesta, substitution manifeste du foyer de la demeure royale. Le matériel le plus ancien découvert dans les puits tout proches de ce temple remonte, lui aussi, aux dernières années du VII<sup>e</sup> siècle.

Si nous nous déplaçons vers l'autre extrémité du Forum, sur les pentes de l'Arx nous trouvons la place destinée aux réunions politiques, le Comitium. Des études très récentes ont fixé la première phase d'occupation du Comitium à la fin du VII<sup>e</sup> siècle, date à laquelle il faut faire remonter le premier dallage de ce site. Les phases qui succédèrent immédiatement à celle-ci trou-

vent elles aussi des correspondances avec celles relevées en d'autres points du Forum.

L'usage de l'écriture dans des documents publics de cette époque confirme indubitablement la délimitation effective, sur le plan juridico-religieux, d'un espace urbain réservé à des fonctions publiques. Les étapes de la restructuration complète de l'espace et du temps, qui apparaît comme une manifestation formelle incontestable de la naissance de la cité, se concentrent sur une courte période, entre la fin du VII<sup>e</sup> siècle et la première moitié du VI<sup>e</sup>, pendant la période « étrusque » de la cité.

Dans les sociétés protohistoriques, groupées en villages, l'espace est senti comme une entité indéterminée, sans limites précises, virtuellement hostile, dangereux. Il s'oppose au pôle positif, fermé, qu'est le village et son environnement immédiat. Entre deux villages s'étend un espace vide, terrain d'accrochages et de guerre en puissance. On a déjà signalé que le passage à la phase de la cité signifiait aussi, sur le plan spatial, l'intégration et la structuration d'une partie de ce « no man's land » et sa transformation en lieu de rencontre, de lutte ritualisée et fixée d'un commun accord. En d'autres termes, la guerre sanglante cède le pas à une « guerre de mots » : la politique est née, et avec elle la « polis ». La tradition concernant la naissance du Forum et du Comitium en tant que centres politiques de

la cité a en effet derrière elle une pseudo-histoire mythique : les différents endroits cruciaux de la place, du « lacus Curtius » au « sacellum Cloacinae », du « Niger Lapis » au temple de Jupiter Stator, sont reliés à la lutte traditionnelle entre Latins et Sabins, entre Romulus et Titus Tatius, et permettent de reconstruire une véritable topographie mythique des origines. La création du centre politique de la cité s'opère avec la ratification de la paix entre les deux peuples en lutte, au Comitium précisément. Le Comitium (dont la signification étymologique est transparente : *cum ire*) est expliqué par la tradition antique comme étant le résultat de la rencontre entre Romulus et Titus Tatius qui, mettant fin aux hostilités, donne naissance à la nouvelle communauté romano-sabine, plus vaste. Nous trouvons ici la trace visible d'un mythe de fondation, qui correspond à la véritable élaboration historique d'un « espace politique » ; on peut en fixer la réalisation aux alentours de 600 avant J.-C. Le rituel de fondation de la cité (rituel étrusque qui, très probablement, correspond à celui qui est intervenu historiquement) nous a été transmis, sous sa forme la plus complète, dans la *Vie de Romulus* de Plutarque, qui provient d'une source antérieure, vraisemblablement Varron. Deux phases successives caractérisent la fondation rituelle de la cité : celle, bien connue, de la réalisation du « pomerium » (la ligne

qui délimite l'espace sacré de la cité) au moyen d'un sillon tracé à la charrue, et celle de l'indication du centre idéal de la cité : celui-ci n'est autre que le « Mundus », fosse creusée artificiellement, dans laquelle les futurs citoyens jettent, avec un symbolisme transparent, les prémices de la récolte et une motte de leur terre d'origine. L'emplacement du « Mundus » est certainement celui qu'indique Plutarque, près du Comitium (l'hypothèse moderne qui le place sur le Palatin est sans fondement); une indication de Macrobe permet d'en préciser la situation dans la zone qui s'étend devant le temple de Saturne : la présence dans ces parages de l' « Umbilicus Urbis », conservé sous sa forme restaurée de l'époque sévérienne, permet de résoudre le problème; ce monument est, comme son nom l'indique, le centre de la cité, et doit donc être identifié au « Mundus ». La création d'un espace urbain s'effectue donc au moyen de deux opérations cohérentes et étroitement solidaires : la détermination d'un point central, où se dérouleront les activités collectives, politiques, et la réalisation d'une limite vers l'extérieur, de caractère sacré (le « pomerium ») et profane à la fois (les murs). Ce n'est certainement pas un hasard si la tradition attribue la construction des murs de la ville à l'avant-dernier roi de Rome, Servius Tullius. Ce roi serait aussi à l'origine d'autres réalisations essentielles, telles que les

tribus territoriales, la division du corps des citoyens en classes censitaires, etc., mesures qui consolident définitivement les structures de la cité archaïque, à une période correspondant aux décennies du milieu du vi<sup>e</sup> siècle.

La délimitation d'une zone « à l'intérieur » de la cité rend marginales d'autres zones, parfois importantes, qui sont peu à peu mises à l'écart. De la même façon, l'existence d'un ensemble de citoyens exclut rigoureusement celui qui n'est pas citoyen, alors qu'auparavant le regroupement d'entités gentilices était beaucoup plus fluide et plus ouvert. Reste ainsi en dehors de la cité la région même qui avait été à l'origine de sa constitution : celle du forum Boarium et de l'Aventin, justement à cause de sa nature de port, de lieu de passage, ouvert sur le monde extérieur. Cette mise à l'écart participera à la polarisation sociale qui se manifesterà au début de la République entre patriciens et plébéiens, mais dont les embryons commencent à se former au vi<sup>e</sup> siècle. Un trait caractéristique en est la concentration de cultes pérégrins et de nature non gentilice dans cette région dès cette période : depuis celui de Fortuna jusqu'à celui, certainement d'origine grecque, de Cérès, Liber et Libera, et à ceux de Flore et de Mercure. La fouille de l'« aire sacrée » de S. Omobono nous permet de connaître avec une certaine précision l'un de ces sanctuaires, celui de Fortuna

et de Mater Matuta, dont la construction par Servius Tullius semble confirmée grâce à la chronologie des phases les plus anciennes des temples. Ce que nous savons du culte dynastique de Fortuna nous autorise à reconnaître dans cette divinité divers aspects de l'Astarté phénicienne qui se sont rassemblés dans l'Aphrodite grecque et la Vénus romaine ; les fouilles fructueuses de Pyrgi, avec leurs inscriptions en phénicien et en étrusque, nous donnent aujourd'hui la possibilité de prouver la présence de ces formes de culte sur le sol italique dès la fin du VI<sup>e</sup> siècle avant J.-C.

A côté de la délimitation de l'espace urbain se développe une organisation parallèle et simultanée du temps. Le conservatisme juridique et religieux des Romains nous a gardé un document d'une importance historique considérable : ce que nous appelons les « Fasti Numani », c'est-à-dire le calendrier des fêtes archaïques, momifié à l'intérieur des calendriers plus récents de la fin de la République et de l'époque impériale qui nous sont parvenus. On peut fixer la chronologie de ce calendrier des fêtes avec une relative certitude en se fondant sur l'absence de quelques cultes bien datés, comme ceux de la triade capitoline et de la triade plébéienne de l'Aventin, et surtout celui de Fortuna, dont l'introduction au cours de la première moitié du VI<sup>e</sup> siècle semble désormais prouvée : on peut donc

exclure toute date postérieure à cette dernière. D'autre part, la présence de cultes où se manifeste déjà l'influence étrusque (celui de « Volturnus » par exemple, dans lequel on a reconnu récemment le nom du Tibre en étrusque) rend pratiquement impossible une datation antérieure au dernier quart du VII<sup>e</sup> siècle. Nous pouvons ainsi en conclure que le calendrier romain est à peu près contemporain de la création de la cité. La présence à l'intérieur de ce « feriale » (calendrier des fêtes) de traces de calendriers plus anciens (comme l'année de dix mois, les divers « jours de l'an » à des mois différents, certains syncrétismes évidents) confirme que la cité fut le résultat historique de l'accrétion de plusieurs villages.

Le V<sup>e</sup> siècle avant J.-C. constitue une phase très obscure, de repli et de fermeture par rapport à l'expansion rapide de la période précédente. Cet aspect n'est pas le fait de Rome seulement : il se manifeste aussi dans le reste de l'Italie, de l'Étrurie à la Grande-Grèce. Aux luttes externes, contre les peuples de la montagne descendus vers les plaines occidentales, comme les Volsques, font pendant les luttes internes entre patriciens et plébéiens, qui amenèrent progressivement ces derniers à accéder à la sphère du pouvoir. Cette phase obscure, si elle était mieux connue, pourrait permettre de mieux comprendre la période suivante, marquée

par une nouvelle expansion civique et économique.

Dans les décennies qui ont suivi l'issue victorieuse de la lutte contre Véies (396 avant J.-C.), la puissante voisine étrusque, et la conquête éphémère de la cité par les Gaulois (à l'importance surestimée par la tradition romaine) prend fin, avec l'accession des plébéiens au pouvoir, la longue lutte qui avait caractérisé le siècle précédent. Avec les lois Licinia-Sextia (367 avant J.-C.) se constitue une nouvelle classe dirigeante, plus vaste, la « nobilitas » patricio-plébéienne. Ce phénomène d'élargissement du corps civique doit être replacé dans le contexte des transformations sociales qui ébranlent l'Italie du IV<sup>e</sup> siècle : tout ce que nous savons de cette période, dans une aire comprise entre l'Étrurie et la Grande-Grèce, confirme l'impression qu'il s'est produit un bouleversement radical de la situation socio-économique et culturelle. Les anciens équilibres, fondés sur un corps de citoyens assez limité, s'effondrent sous la poussée de vastes couches de population qui, ayant conquis l'indépendance économique grâce à la diffusion de la petite et moyenne propriété foncière, font pression pour obtenir une part du pouvoir politique. Le phénomène se présente naturellement sous des formes et avec des résultats et des issues diverses suivant les situations locales. Par exemple, dans le cadre des rapports entre

Grecs et indigènes en Grande-Grèce, il revêtra l'aspect d'une fusion plus ou moins accentuée entre ces deux composantes ethniques ; ou bien encore, il s'agira d'une nouvelle arrivée de colons de Grèce (en Grande-Grèce et dans la Sicile de Timoléon). Ces multiples poussées donnent naissance à des structures civiques dont l'assise sociale est considérablement élargie et qui atteignent des dimensions jusqu'alors inconnues en Italie. De nouvelles formes politiques se constituent, que l'on peut définir avec beaucoup d'approximation comme « démocratiques » dans leurs tendances, qui vont de la démocratie radicale à l'oligarchie modérée. Sur le plan idéologique, nous en voyons le reflet dans la très grande homogénéité culturelle qui définit cette période et qu'il est convenu d'appeler « koinè » médio-italique ; son moment le plus intense et le plus fécond ne dépasse pas deux générations (de 330 à 270 environ), pour entrer rapidement en crise dans les décennies suivantes. A la fin de la République, cette période sera tenue pour un modèle : sur ce point l'accord régnera entre les factions politiques de Rome, des « optimates » aux « populares ».

C'est aussi au cours de ces années que sont peu à peu posées les bases de la suprématie romaine sur l'Italie, dont le premier moteur fut certainement l'expansion démographique et l'appétit de terres qui s'ensuivit.

Même si, par ailleurs, commence à s'esquisser une certaine préfiguration de l' « impérialisme » futur, surtout dans l'entourage de quelques familles dominantes à l'intérieur de la nouvelle aristocratie, il s'agit précisément des familles le plus profondément pénétrées de culture hellénistique et, par là même, en mesure d'interpréter les nombreuses suggestions provenant des royaumes de la Méditerranée orientale, formés à la suite de la conquête d'Alexandre.

La poussée démographique se révèle déjà avec netteté dans le nombre des colonies latines qui sont fondées, en quantité croissante et dans des régions de plus en plus éloignées, à partir de 338 avant J.-C. Les plaines fertiles de la Campanie, celles de l'Étrurie intérieure et de la région padouane apparaissent particulièrement attirantes alors que, par contraste, les régions de l'Orient italique, de l'autre côté des Apennins, sont laissées, pour un temps, pratiquement intactes : les heurts inévitables qui en auraient résulté, d'abord avec les Samnites et les Étrusques, ensuite avec les Grecs et les Celtes, marquent les étapes de cette expansion. Que par ailleurs il y ait eu, au moins à l'état embryonnaire, un mobile économique différent, moins lié à la valeur d'usage qu'à la valeur d'échange, et en rapport avec les premières manifestations de l' « impérialisme » romain, cela se voit clairement aussi dans la première apparition de la monnaie à

Rome (dont la date est controversée, mais doit en tout cas être fixée dans les limites du III<sup>e</sup> siècle).

Cette tendance à l'expansion, déjà très nette au IV<sup>e</sup> siècle, va s'accroissant au cours du III<sup>e</sup> siècle. En même temps se produit une crise du modèle de société que l'on pourrait appeler médio-italique. Les symptômes de la crise (économique et démographique avant tout) peuvent déjà être relevés en Grande-Grèce et en Sicile pendant et après l'expédition de Pyrrhus (280-275), et d'une façon plus accentuée encore en Étrurie. Les coups très graves portés par la première guerre punique à la Sicile, et, par la deuxième, au reste de l'Italie méridionale provoquèrent l'effondrement définitif. Il serait au demeurant erroné d'attribuer aux seules dévastations des guerres du III<sup>e</sup> siècle l'entière responsabilité de ces bouleversements : il s'agit seulement du coup de grâce assené à des situations déjà en faillite. Cela est manifeste, par exemple, pour la Campanie, l'une des régions les plus touchées par la guerre d'Hannibal, qui put se relever rapidement, précisément parce qu'elle était insérée, à la différence du reste de la Grande-Grèce, dans le nouveau modèle de développement qui s'imposa au début du II<sup>e</sup> siècle et qui caractérisera la période de la fin de la République.

La discussion actuelle sur l'incidence des facteurs économiques dans la naissance de

l'impérialisme romain à la fin de la République semble être le type du problème mal défini. Elle provient principalement de pratiques méthodologiques définies par une recherche trop morcelée et spécialisée, qui prétendent résoudre l'un des problèmes les plus complexes de l'histoire à partir d'une seule technique d'approche, sans tenir compte du problème global, dans toutes ses implications. C'est le cas, en particulier, de bien des recherches fondées sur la méthode prosopographique, qui ont tendance à considérer la théorie des élites (voire même, quelquefois, la simple justification idéologique de leur action que les élites elles-mêmes nous ont laissée, et qui est prise pour argent comptant) comme la seule méthode valable pour expliquer toute l'histoire politique de la fin de la République. Le fait que les motivations d'ordre économique se détachent seulement de façon fragmentaire dans le témoignage fourni par tout ce qui est resté de la littérature d'époque romaine ne justifie nullement une telle attitude. Il est indéniable en effet que sur le plan idéologique semblables motivations économiques, considérées comme inférieures par toute classe dirigeante aristocratique, seront systématiquement refoulées; c'est seulement en tenant compte d'une documentation différente, en particulier de la documentation archéologique et épigraphique, que nous pourrons nous attendre à des résultats plus

proches des réalités, pas uniquement « événementielles », de la société antique. Les études fondées sur cette documentation montrent avec une netteté de plus en plus grande que, à la base des transformations internes et de l'expansion de Rome vers l'extérieur, il faut reconnaître des bouleversements économiques qui ont modifié la structure de l'Italie antique.

A la racine de la grave crise qui affecte l'ensemble de l'État romain au II<sup>e</sup> siècle avant J.-C., il y a la dissolution de la société italique, provoquée en dernière analyse par la conquête romaine. Les petits États indépendants, qui formaient l'ossature de cette société, une fois englobés dans un ensemble politique plus vaste, se désagrègent rapidement. Les guerres terribles du III<sup>e</sup> siècle accentuent naturellement cette désagrégation. Mais la cité conquérante elle aussi, avec ses structures politiques formées aux dimensions d'une petite « polis », de plus en plus inadaptées au gouvernement d'un empire en constante expansion, se trouve devant l'obligation de résoudre des problèmes immenses. L'abandon des campagnes par les petits propriétaires fonciers, qui vont grossir le prolétariat urbain coïncide avec la concentration d'une partie considérable des terres entre les mains d'un petit nombre, et avec l'exploitation fondée, non plus sur le travail libre, mais sur des masses d'esclaves importées spécialement

de l'Orient méditerranéen. Dans cette situation nouvelle, la production destinée à la subsistance tend à diminuer et à être remplacée par la plantation spécialisée de dimensions moyennes dont les produits sont destinés à la vente et à l'exportation, ou encore par le grand « latifundium » pratiquant la culture du blé ou l'élevage des moutons (c'est surtout le cas pour la Sicile et l'Italie méridionale).

Cette situation se traduit politiquement par la disparition des équilibres qui avaient caractérisé la période précédente avec des solutions qui englobaient une partie très importante du corps civique. Nous assistons ainsi à un « rétrécissement » de l'oligarchie sénatoriale, réduite désormais à un nombre assez limité de familles, qui détiennent le monopole du pouvoir et s'opposent à toute tentative de renouvellement par le bas.

Les tensions sociales qui en découlent se manifestent, dans la cité, par les troubles de la plèbe urbaine, groupe social désagrégé, grossi de petits propriétaires ruinés et d'affranchis, et disponible en tant que masse de manœuvre pour les classes dominantes. La lutte politique se réduit donc au heurt de coterie nobiliaires, les seules en état, économiquement et idéologiquement, de prendre la direction d'une situation sociale aussi profondément décomposée. Ce n'est donc pas un hasard si les tribuns révolutionnaires du II<sup>e</sup> siècle, les Gracques en particulier,

appartiennent eux-mêmes à la classe dominante. Ils tentèrent de rétablir une situation quelque peu semblable à la précédente, en redistribuant au prolétariat urbain et rural les terres de l'« *ager publicus* », usurpées par quelques familles de la classe dominante; mais leur tentative était vouée à l'échec, sauf si l'on renversait la tendance à l'expansion « impérialiste » qui était à la racine du phénomène, ce qu'on ne put ni ne voulut faire. Le projet des deux frères, même celui, politiquement plus mûr, de Gaius, qui essaya de rassembler des forces disparates comme les chevaliers romains, les Italiques et la plèbe urbaine autour d'un plan antinobiliaire, échoua lamentablement. Simultanément, dans les campagnes du Sud, les grandes révoltes d'esclaves, dépourvues d'un programme cohérent et de perspectives politiques, se terminaient aussi par un échec. Mais ces victoires apparentes de la « *nobilitas* » finirent, en réalité, par provoquer sa ruine. La solution qui l'emporta en fin de compte fut déterminée par deux faits nouveaux, qui se réalisèrent peu à peu dans les décennies qui suivirent la défaite des tribuns révolutionnaires : la création d'une armée professionnelle comme débouché pour la masse du prolétariat romain et italique, qui, conformément à sa vocation — celle d'être une clientèle —, finira au service des « seigneurs de la guerre » (prémices des guerres civiles du 1<sup>er</sup> siècle avant J.-C., qui

détruisirent la République); et, en même temps, la révolte des alliés italiens, au terme de laquelle la citoyenneté romaine fut accordée à tous les Italiens : extension qui fit définitivement tomber les structures vacillantes de la cité-État primitive. Ainsi se trouvent réalisées toutes les conditions qui conduiront à ce qu'il est convenu d'appeler, avec quelque impropriété, la « Révolution romaine » : c'est-à-dire le remplacement de l'ancienne classe dirigeante républicaine, la « nobilitas », par une nouvelle classe dirigeante, et, conjointement, la transformation des institutions de l'État, le Principat. Ce pouvoir nouveau, en apparence un compromis entre l'ancienne constitution et la nouvelle situation politique créée progressivement à la suite des guerres civiles du I<sup>er</sup> siècle avant J.-C., repose en réalité essentiellement sur le soutien d'une armée de métier et des « classes moyennes » italiennes : ce sont les mêmes forces qui avaient remis le pouvoir entre les mains d'Auguste.





*Alexandre tsant Nicolaos*, manuscrit  
arménien, 1536, Jérusalem,  
Bibliothèque du patriarcat armé-  
nien.

© F WALCH, Paris.

# L'histoire

L'histoire entière de la Méditerranée : six à dix millénaires d'histoire dans un monde énorme à la mesure des hommes, disloqué, contradictoire, et surabondamment étudié par les archéologues et les historiens, c'est là une masse de connaissances qui défie toute synthèse raisonnable. Le passé méditerranéen, à dire vrai, c'est une histoire accumulée en couches aussi épaisses que l'histoire de la Chine lointaine.

Priorité aux civilisations.

Si l'on veut à tout prix donner une rapide vision d'ensemble, il faut choisir un fil conducteur. Et pour en décider, le mieux serait d'interroger attentivement, au départ, la Méditerranée elle-même, la Méditerranée d'aujourd'hui, en cherchant quel peut être l'essentiel de sa vie présente, de son équilibre visible, et probablement de ses équilibres anciens. Sur ce point, la réponse sera rapide et sans ambiguïté. La Méditerranée, au-delà de ses divisions politiques actuelles,

c'est trois communautés culturelles, trois énormes et vivaces civilisations, trois façons cardinales de penser, de croire, de manger, de boire, de vivre... En vérité, trois monstres toujours prêts à montrer les dents, trois personnages à interminable destin, en place depuis toujours, pour le moins depuis des siècles et des siècles. Leurs limites transgressent les limites des États, ceux-ci étant pour elles des vêtements d'Arlequin, et si légers !

Ces civilisations sont en fait les seuls destins de long souffle que l'on puisse suivre sans interruption à travers les péripéties et les accidents de l'histoire méditerranéenne.

Trois civilisations : l'Occident tout d'abord peut-être vaut-il mieux dire la Chrétienté, vieux mot trop gonflé de sens ; peut-être vaut-il mieux dire la Romanité : Rome a été et reste le centre de ce vieil univers latin, puis catholique, qui s'étend jusqu'au monde protestant, jusqu'à l'Océan et à la mer du Nord, au Rhin et au Danube, au long desquels la Contre-Réforme a planté ses églises baroques comme autant de sentinelles vigilantes ; et jusqu'aux mondes d'outre-Atlantique comme si le destin moderne de Rome avait été de conserver dans sa mouvance l'empire de Charles Quint sur lequel le soleil ne se couchait jamais.

Le second univers, c'est l'Islam, autre immensité qui commence au Maroc et va au-delà de l'océan Indien jusqu'à l'Insu-

Inde, en partie conquise et convertie par lui au XIII<sup>e</sup> siècle après l'ère chrétienne. L'Islam, vis-à-vis de l'Occident, c'est le chat vis-à-vis du chien. On pourrait dire un Contre-Occident, avec les ambiguïtés que comporte toute opposition profonde qui est à la fois rivalité, hostilité et emprunt. Germaine Tillion dirait « des ennemis complémentaires ». Mais quels ennemis, quels rivaux ! Ce que fait l'un, l'autre le fait. L'Occident a inventé et vécu les croisades ; l'Islam a inventé et vécu le djihād, la guerre sainte. La Chrétienté aboutit à Rome ; l'Islam aboutit au loin à La Mecque et au tombeau du Prophète, un centre nullement aberrant puisque l'Islam court au long des déserts jusqu'aux profondeurs de l'Asie, puisqu'il est, à lui seul, l'« autre » Méditerranée, la Contre-Méditerranée prolongée par le désert.

Aujourd'hui, le troisième personnage ne découvre pas aussitôt son visage. C'est l'univers grec, l'univers orthodoxe. Au moins toute l'actuelle péninsule des Balkans, la Roumanie, la Bulgarie, la Yougoslavie presque entière, la Grèce elle-même, pleine de souvenirs, où l'Hellade antique s'évoque et semble revivre ; en outre, sans conteste, l'énorme Russie orthodoxe. Mais quel centre lui reconnaître ? Constantinople, direz-vous, la seconde Rome, et Sainte-Sophie en son cœur. Mais Constantinople, depuis 1453, c'est Istanbul, la capitale de la Turquie.

L'Islam turc a gardé son morceau d'Europe, après avoir possédé toute la péninsule des Balkans au temps de sa grandeur. Un autre centre a sans doute joué son rôle, Moscou, la troisième Rome... Mais lui aussi a cessé d'être un pôle rayonnant de l'orthodoxie. Le monde orthodoxe d'aujourd'hui, est-ce un monde sans père ?

*En remontant le cours des siècles*

Certes, comment les civilisations ne seraient-elles pas des guides excellents ? Elles traversent le temps, elles triomphent de la durée. Tandis que tourne le film de l'histoire, elles restent sur place, imperturbables. D'une certaine façon, pareillement imperturbables, elles restent maîtresses de leur espace, car le territoire qu'elles occupent peut varier à ses marges, mais au cœur, dans la zone centrale, leur domaine, leur logement restent les mêmes. Où elles étaient au temps de César ou d'Auguste, elles sont encore au temps de Mustapha Kemal ou du colonel Nasser. Immobiles dans l'espace et dans le temps — ou quasi immobiles.

Cette immobilité enracine les civilisations dans un passé beaucoup plus ancien encore qu'il n'y paraît à première vue, et cette longue durée s'incorpore forcément à leur nature. La Romanité ne commence pas avec le Christ. L'Islam ne commence pas au

vii<sup>e</sup> siècle avec Mahomet. Et le monde orthodoxe ne commence pas avec la fondation de Constantinople, en 330. Car une civilisation est une continuité qui, lorsqu'elle change, même aussi profondément que peut l'impliquer une nouvelle religion, s'incorpore des valeurs anciennes qui survivent à travers elle et restent sa substance. Les civilisations ne sont pas mortelles, quoi qu'en ait dit Valéry. Elles survivent aux avatars, aux catastrophes. Le cas échéant, elles renaissent de leurs cendres. Détruites, pour le moins détériorées, elles repoussent comme le chiendent.

Soit la civilisation grecque. Elle naît, commence à se dessiner vers le viii<sup>e</sup> siècle avant Jésus, à la suite de destructions et d'invasions qui avaient ramené l'espace grec au plan zéro de l'histoire. Or elle est encore debout aujourd'hui. Au bas mot, trois millénaires de durée... Sur ce long parcours, que d'accidents, de catastrophes, de désastres ! La Grèce et le monde hellénistique ont succombé devant les légions romaines. Mais les vaincus sortent de cette longue sujétion, de cette prison de quatre ou cinq siècles quand Constantin fonde Constantinople, en 330 après J.-C. Alors commence un Empire chrétien qui a l'étendue de l'Empire romain. Et quand celui-ci se casse en deux en 395, en une « pars orientis », qui va devenir l'Empire grec de Byzance, et une « pars occidentis », qui va

sombrier sous les coups des Barbares, la Grèce renaît toute-puissante. Sur cette lancée, elle survivra presque un millénaire, jusqu'à la conquête turque, en 1453, qui semble une fois de plus tout remettre en question. Pourtant, au xix<sup>e</sup> siècle, aidée par les orthodoxes russes et par l'Europe, une vraie croisade libérera l'un après l'autre les peuples chrétiens des Balkans.

Ce qui vient d'être dit de l'univers orthodoxe peut se répéter, *mutatis mutandis*, des deux autres personnages : Rome et La Mecque. En principe, pour Rome, le point zéro, c'est la naissance du Christ. Pour l'Islam, le point zéro, la fuite de Mahomet de La Mecque à Médine, le 16 juillet 622. Or l'Occident ne fait que continuer le monde latin, dont il a reçu sa langue, son esprit, son droit, et bien d'autres choses encore. Or l'Islam, c'est, sans doute à son origine, une Arabie désertique et caravanière qui a derrière elle un long passé ; mais c'est surtout les pays que la conquête des cavaliers et chameliers arabes va recouvrir trop facilement : la Syrie, l'Égypte, l'Iran, l'Afrique du Nord. L'Islam s'affirme avant tout l'héritier du Proche-Orient, de toute une série de cultures, d'économies, de sciences anciennes. Le cœur de l'Islam, c'est l'espace étroit de La Mecque au Caire, à Damas et à Bagdad. On dit trop souvent : l'Islam, c'est le désert, et la formule est belle. Il faudrait dire aussi : l'Islam, c'est le Proche-Orient.

Ce qui lui ajoute une quantité fabuleuse d'héritages et donc de siècles

*Des télé-histoires*

Aucun doute, la mer Intérieure est pétrie de résurgences historiques, de télé-histoires, de lumières qui lui viennent de mondes en apparence défunts et qui cependant vivent toujours. J'aime ces historiens qui soutiennent envers et contre tout que Rome n'a pas disparu au v<sup>e</sup> siècle sous le choc des Barbares. L'Empire romain ne renaît-il pas avec Charlemagne, avec les Othons, avec ce que l'on appelle la Monarchie Universelle de Charles Quint, qui fut souhaitée par tant d'humanistes d'Occident ? Et les hommes d'aujourd'hui qui voudraient une Europe des peuples et des cultures, ne rêvent-ils pas, consciemment ou non, à une « pax romana » ? Que Rome ait marqué profondément l'Europe, c'est l'évidence, mais avec certaines continuités qui surprennent tout de même. Au moment où la Chrétienté se casse en deux au xvi<sup>e</sup> siècle, est-ce un hasard si la séparation des camps se fait assez exactement de part et d'autre du Rhin et du Danube, la double frontière de l'Empire romain ?

De même, est-ce un hasard si la conquête foudroyante de l'Islam a été acceptée facilement à la fois par le Proche-Orient et par le

double domaine de Carthage, l'Afrique du Nord et une partie de l'Espagne? Nous l'avons dit : le monde punique était mieux préparé en profondeur pour recevoir la civilisation de l'Islam que pour assimiler la loi romaine, car la civilisation de l'Islam n'est pas seulement un apport, c'est aussi une continuité. Elle a assimilé non seulement le judaïsme et la tradition d'Abraham, mais une culture, des mœurs, des habitudes depuis longtemps en place. Une civilisation, en effet, n'est pas seulement une religion, bien que celle-ci soit au cœur de tout système culturel, elle est un art de vivre, des milliers d'attitudes qui se répètent. Saluer le souverain, dans *Les Mille et Une Nuits*, c'est « baiser devant lui la terre entre ses mains ». Or, c'est déjà le geste habituel à la cour du roi parthe, Chosroès (531-579). C'est encore, aux <sup>xvi</sup><sup>e</sup> et <sup>xvii</sup><sup>e</sup> siècles, plus tard même, le geste que cherchent à éluder les ambassadeurs européens à Istanbul, à Ispahan ou à Delhi, tant ils le trouvent humiliant pour eux-mêmes et pour le prince qu'ils représentent. Mais Hérodote ne s'indignait-il pas déjà des mœurs égyptiennes : « En pleine rue, en guise de salut, ils se prosternent l'un devant l'autre ; ils font les chiens, abaissant les mains jusqu'aux genoux. » Songez aussi au costume traditionnel des musulmans qui évoluera si lentement. Il est déjà reconnaissable dans le vêtement des vieux Babyloniens, tel que le

décrivait il y a vingt-cinq siècles ce même Hérodote : « Les Babyloniens portent d'abord une tunique de lin qui leur descend jusqu'aux pieds [nous dirions une gandourah, commente E. F. Gautier], et par-dessus une autre tunique de laine [nous dirions une djellaba]; ils s'enveloppent ensuite d'un petit manteau blanc [nous pourrions dire un petit burnous blanc]; ils se couvrent la tête d'une mitre [nous dirions d'un fez ou d'un tarbouch]. » Et nous pourrions continuer au sujet de la maison (qui est préislamique), des nourritures, des superstitions : la main de Fatma, équivalent musulman de nos « médailles et scapulaires », orne déjà les stèles funéraires carthaginoises. L'Islam est évidemment lié au sol historique épais du Proche-Orient. Comme la civilisation occidentale, l'islamique, pour reprendre la terminologie d'Alfred Weber (le frère du grand Max Weber), est une « civilisation dérivée », du second degré — nous pourrions dire greffée. La civilisation chinoise serait-elle la seule à être du premier degré ?

Bref, toute étude des mentalités présentes se tourne obligatoirement vers l'interminable passé des civilisations. Il s'est ainsi formé, au cours des siècles, deux chrétientés qui sont, en fait, des reprises de réalités antérieures, l'une et l'autre de longue durée : l'une centrée sur Rome et l'Occident, l'autre sur la nouvelle Rome, Constanti-

nople, mais aussi sur une Grèce qui, elle, n'est certainement pas nouvelle.

Ces deux Chrétientés, en quoi différentes? Essentiellement en ceci, que l'une se superpose au monde grec que Rome a soumis mais non pas assimilé, l'autre à la zone occidentale qui a été précisément celle des réussites romaines.

Le christianisme n'est pas arrivé à abolir cette différence initiale et viscérale. Sans se jeter dans une explication des querelles théologiques qui fondent la séparation des deux Églises, on peut s'interroger sur le temps présent, ce qui est, tout de même, plus commode. On s'aperçoit vite que les deux religions sœurs, bien qu'enveloppées l'une et l'autre dans l'amour du Christ, divergent, que les mots clefs n'ont pas le même sens de l'une à l'autre. La vérité, en grec et plus nettement encore en slavon, désigne ce qui est constant, éternel, ce qui existe véritablement, en dehors du monde créé tel que le saisit notre raison. Le mot « pravda » signifie donc à la fois vérité et justice. Pour le latin, au contraire, vérité signifie toujours une certitude, une réalité pour notre raison. Le sacrement, en Occident, met en cause la hiérarchie religieuse, seule capable de lui conférer son caractère sacré; en Orient, il est avant tout « mystère », ce qui dépasse nos sens et vient directement de Dieu. Ce sont des nuances, direz-vous. Pourtant le Christ lui-même

prend des visages différents, d'un monde à l'autre. En Occident, la Semaine sainte, qui précède Pâques, est sous le signe du deuil, de la passion, des souffrances, de la mort du Christ-Homme. En Orient, elle est sous le signe de l'allégresse, des chants qui glorifient la résurrection du Christ-Dieu. Les crucifix russes, au contraire des premiers crucifix italiens, ceux de Cimabue, représentent un Christ paisible dans la mort, non le Sauveur souffrant d'Occident... Et il faudrait continuer longtemps dans l'énumération de ces contrastes, nés il y a longtemps.

Jérôme Carcopino, dans ses cours à la Sorbonne, regrettait, déplorait même que Rome n'ait pas, dans ses conquêtes, dépassé le Rhin et atteint au moins, vers l'est, l'Elbe. Le destin de Rome — et donc le nôtre — eût été changé. Mais si l'Église de Rome, et non l'Église grecque, avait converti au christianisme la Moscovie, le destin de l'Europe et celui du monde auraient été bouleversés à coup sûr. Les grandes parties du temps présent ont ainsi souvent été jouées, gagnées ou perdues, au temps jadis.

### *Les recouvrements de civilisations*

Premier trait donc : les civilisations sont des réalités de très, très longue durée. Second trait : elles sont solidement accrochées à leur espace géographique. Bien sûr,

la plus forte, la victorieuse pénètre souvent chez la plus faible, la colonise, y installe ses quartiers, ses postes de commandement. Mais à long terme, l'aventure tourne mal. Les exceptions confirment la règle : que Rome ait réussi en Gaule ; que Carthage ait subrepticement réussi en Afrique, ou que l'Europe ait réussi en Amérique, chaque fois c'est une civilisation encore très mal structurée qui s'est abandonnée à l'intrus. Voilà qui nous oblige, à propos de la Gaule préromaine, à ne pas trop exagérer le niveau culturel atteint par elle, pour le moins à ne pas suivre de trop près l'enthousiasme contagieux de Camille Jullian.

La règle, entre civilisations adultes structurées (et la Méditerranée est le lieu d'élection de civilisations adultes, issues de longs préalables), c'est l'échec régulier, bien que, répétons-le, souvent fort lent à s'accomplir. En fait, toute civilisation affirmée ne se soumet qu'en apparence, et généralement elle prend alors davantage conscience d'elle-même, s'exaspère et développe un nationalisme culturel intransigeant. Les Turcs achèvent entre 1453 et 1541 la conquête de la péninsule des Balkans où la civilisation grecque ou orthodoxe occupe en sous-ordre l'essentiel du terrain. Le repli turc, et avec lui celui d'Islam, ne s'opérera qu'en 1918 avec au total un décalage de plus de quatre siècles. Mais il ne faut pas oublier qu'au début des succès turcs, il y a eu complicité

des Grecs en raison de leur haine contre les Latins. La conquête musulmane submerge l'Espagne en 711 et ne la libère qu'après la prise de Grenade, sept siècles plus tard, en 1492. Là aussi il faudrait tenir compte de complicités initiales. Mais dans l'un et l'autre cas, l'étonnant c'est qu'une civilisation se retrouve elle-même, intacte, après un emprisonnement multiséculaire — un peu comme si rien ne s'était produit. Et voyez, plus à l'est, le sort de l'Islam en terre iranienne.

C'est ce que prouverait encore, si nécessaire, l'histoire de l'Orient gréco-romain, que fonde la conquête du Proche-Orient par Alexandre, de 334 à 329 avant J.-C. Cette longue histoire, écrivait Émile-Félix Gautier, « a duré une dizaine de siècles (jusqu'aux conquêtes arabes de 634, 636 ou même 641) : une période de temps formidablement longue : à peu près toute l'histoire de France y tiendrait. Au bout de ces dix siècles, du jour au lendemain, au premier coup de sabre arabe, tout croule à tout jamais, la langue et la pensée grecques, les cadres occidentaux ; tout s'évanouit en fumée ; ces mille ans d'histoire sont localement comme s'ils n'avaient pas été. »

Par comparaison, les superpositions qui durent un siècle ont des allures d'épisodes : Jérusalem enlevée, en 1099, par les croisés cesse d'être chrétienne en 1187 ; l'Afrique du

Nord française, amorcée en 1830, n'existe plus en 1962.

Tous ces processus, très longs et moins longs, se posent à notre attention comme une seule famille de problèmes. C'est la preuve, en bref, de la valeur explicative du concept de civilisation, si compliqué et si fragile qu'il puisse paraître. Il ouvre dans l'épais passé de la mer les seules voies royales que puisse emprunter un voyageur pressé

### *Ne retenir que les conflits de civilisations*

Nous avons donc soutenu que les conflits de civilisations pouvaient être seuls retenus, qu'ils étaient les bornes militaires de tout récit rapide. La bataille de Marathon (490) : d'un côté, le monde grec divisé contre lui-même, dispersé des côtes d'Asie Mineure à la Sicile, de l'autre Empire perse, « cette immensité depuis la mer Égée jusqu'à l'Inde ». La lutte de Rome contre Carthage, jusqu'en 146 avant J.-C., la lutte « d'un peuple essentiellement maritime et marchand et d'un peuple essentiellement terrien, guerrier et paysan ». Évidemment, on essaiera toujours de se représenter ce que serait devenue la Méditerranée si Carthage l'avait emporté, répandant sa civilisation dans toute la mer et révélant, à ce jeu, son être profond sans doute creusé d'abîmes.

Mais Carthage ne l'a pas emporté... Les croisades : à Lépante, le 7 octobre 1571, la flotte de la Sainte Ligue (Venise, la papauté, l'Espagne) sous le commandement de don Juan d'Autriche, écrasait l' « armada » turque à l'entrée du golfe de Corinthe, exactement dans le golfe de Naupacte au cours de la plus grande bataille de galères qu'ait connue l'histoire ; ce combat gigantesque, mais bref : « Il commence au lever du jour et se termine avant midi » (Robert Mantran).

Ces conflits, les uns brefs (Marathon, Lépante), les autres longs (les trois guerres Puniques, les croisades), mettent en lumière les chocs sourds, violents, répétés que se portent les bêtes puissantes que sont les civilisations. Si bien que ces guerres et ces batailles et d'autres dont on aurait pu retenir les épisodes significatifs (la bataille de Xérès, en 711, où Tarik écrase les Wisigoths ; ou la bataille de Poitiers, 735 ; ou la prise de Constantinople, 1453...) dépassent les acteurs et les localisations qui les concernent. C'est tout l'Occident d'un côté (Grecs et Latins), tout l'Orient de l'autre. L'ampleur du conflit dramatise le choc, l'amplifie. A Marathon, les Grecs sauvent un Occident menacé de subversion. Rome frappe l'Orient en tuant Carthage. Les croisades vont dans le même sens obstiné. La prise de Constantinople, en 1453, est une énorme riposte de l'Islam. Lépante, à une date tar-

dive (1571), met en jeu, une fois de plus, le salut entier de la Méditerranée malmenée sur mer par les flottes turques et les corsaires barbaresques.

Tout cela est plus que compréhensible : les civilisations tôt en place, comment ne se heurteraient-elles pas ? Elles trouvent dans leur combat leur raison d'être. Rome, dont le triomphe correspond aux seuls siècles d'unité de la mer, n'a même pas fait disparaître les communautés hostiles en place avant elle ; elles les a tenues en respect, tout en valorisant et en poussant en avant sa propre civilisation, sa langue, son art. Mais les luttes ont continué sous le couvert et l'écran de la paix romaine qui les dissimule mal.

Les civilisations, c'est donc la guerre, la haine, un immense pan d'ombre les mange presque à moitié. La haine, elles la fabriquent, s'en nourrissent, en vivent. La Grèce déteste encore plus le Perse que le Perse lui-même (que l'on sait tolérant) ne déteste le Grec. Le Romain hait à mort le Punique qui le lui rend bien. La Chrétienté et l'Islam n'ont rien à s'envier. Au tribunal de l'Histoire, les deux coupables seraient condamnés, renvoyés dos à dos. Mais sait-on toujours qui est le coupable et qui l'innocent ? Ainsi, pour Sabatino Moscati, les Punique seraient, par excellence, des peuples pacifiques, se défendant, certes, et avec courage, mais seulement pour faire front à l'attaque.

Des historiens prétendent aussi que Byzance, qui survit à l'Empire romain jusqu'à la prise de Constantinople, n'a pas été capable de fabriquer, quant à elle, une guerre sainte à sa mesure (pas de croisade, si l'on veut). Si la remarque est vraie, nous serions tenté de nous réjouir de cette carence. Mais enfin, un beau jour, Byzance n'a-t-elle pas payé cette absence de haine constructive ? Ce qui reviendrait à dire que l'avenir n'appartient qu'à ceux qui savent haïr. Les civilisations, en effet, ne sont trop souvent que méconnaissance, mépris, détestation d'autrui. Mais elles ne sont pas que cela. Elles sont aussi sacrifice, rayonnement, accumulation de biens culturels, héritages d'intelligence. Si, à ses civilisations, la mer a dû ses guerres, elle leur a dû aussi ses échanges multiples (techniques, idées et même croyances) et les bigarrures et les spectacles mélangés qu'elle nous offre aujourd'hui. La Méditerranée, c'est une mosaïque de toutes les couleurs. C'est pourquoi les siècles ayant passé, on peut voir, sans s'en indigner (loin de là), tant de monuments qui furent sacrilèges, bornes qui indiquent les avancées et les reculs de jadis : Sainte-Sophie, avec sa garde de hauts minarets ; San Giovanni degli Eremiti à Palerme, qui loge son cloître entre les coupes rouges ou presque rouges d'une ancienne mosquée ; à Cordoue, au milieu de la forêt d'arcs et de piliers de la plus belle

mosquée du monde, la charmante petite église gothique de Santa Cruz construite sur l'ordre de Charles Quint.

*La civilisation ne constitue pas toute l'histoire*

Mais enfin, la Civilisation, si larges que soient son domaine, ses répercussions, ses durées, n'est pas à elle seule l'histoire entière des hommes et, dans le cas qui nous occupe, toute l'histoire de la mer Intérieure.

Que la politique dise sans fin son mot, c'est un fait patent. Que de fois n'a-t-elle pas imposé sa volonté, reléguant au second plan toutes les autres forces et formes de l'histoire ? C'est ce qui advint, des siècles durant, tant que s'est maintenue la prépondérance de Rome qui, longtemps, a été la violence au service de la politique : son impérialisme ne s'est apaisé qu'après la réduction à l'obéissance du monde méditerranéen tout entier. Et Rome, avant ce terme, aura frappé sans pitié : en cette année 146 (avant J.-C.), se situe la double destruction de Carthage et de Corinthe... Songez aussi à la conquête sanglante de la Gaule, presque dix années durant, de 59 à 53 (avant J.-C.). Les Européens ne feront pas mieux en Amérique. Rome, avant d'être l'artisan de la « pax romana », a imposé la guerre continue.

Les civilisations ont dû se courber en même temps que les peuples vaincus. Par la

grande bataille d'Actium (2 septembre 31 avant J.-C.), grande parce qu'elle a eu d'immenses conséquences, se scelle pour des siècles le destin de l' « autre » Méditerranée. Cette bataille qui se livre presque exactement là où se situera la Prevesa (victoire des Turcs sur les flottes d'une première Sainte Ligue chrétienne, en 1538) voit la fuite des navires de Cléopâtre, la défaite d'Antoine et de l'Égypte, le triomphe d'Octave. C'est là, en fait, que l'Empire romain commence.

Mais Rome, en imposant sa volonté et l'unité politique à l'ensemble du monde méditerranéen, n'en a pas pour autant supprimé les différences, divergences, renversements et conflits culturels. Elle les a d'autant moins supprimés qu'elle a été elle-même atteinte, travaillée par ces cultures plus raffinées que la sienne, par la Grèce qui sera son éducatrice (on parlera grec dans les milieux cultivés de la capitale) et par les religions et cultes envahissants du Proche-Orient. Mais à toute la Méditerranée, elle a imposé le langage supérieur de sa politique et de ses institutions.

### *La place de l'économie*

Dans le concert de l'histoire méditerranéenne, l'économie a joué aussi son rôle, souvent déterminant. La société ne serait rien sans l'exploitation économique qui

l'équilibre et sans elle les États seraient des corps inertes. Quant aux civilisations, elles ne durent et ne fleurissent que grâce à elle. Les floraisons sont des dépenses, des gaspillages. Que surgissent des crises économiques un peu sévères, le chantier de Santa Maria del Fiore à Florence arrête ses travaux, la cathédrale de Bologne ou celle de Sienne resteront à jamais inachevées.

La richesse entre les richesses, c'est la mer — surface des transports — qui l'apporte. Le maître des richesses, c'est le maître de la mer. Or, si vaste soit-elle, elle n'admet, un jour ou l'autre, qu'un seul maître, pas forcément un maître politique tel que Rome en a donné l'image première, mais un maître des échanges, des inégalités et dénivellations de la vie marchande.

De telles royautés, peu bruyantes, ne se bâtissent pas en un jour. Des luttes les précèdent, les accompagnent. Aux ix<sup>e</sup> et x<sup>e</sup> siècles, dans tout l'éclat de sa civilisation, l'Islam a dominé incontestablement la mer Intérieure. Le chrétien, « à peine peut-il y faire flotter une planche ». Mais à partir du xi<sup>e</sup> siècle, puis à la faveur du mouvement continu des croisades, la situation commence à se renverser. Les navires des villes italiennes deviendront les maîtres incontestés de toute la surface de la mer. Les navires byzantins sont éliminés, les navires de l'Islam refoulés. La mer au sens strict du mot, l'eau marine est conquise par le chré-

tien, par ses vaisseaux de guerre, ses navires pirates, ses expéditions guerrières et, derrière ces mouvements protecteurs, par ses navires de commerce de plus en plus nombreux. A ce jeu fructueux, longuement répété, l'Italie, au nord de la ligne Florence-Ancône, devient la zone la plus active, la plus riche de la Méditerranée entière. Entre le <sup>x</sup><sup>e</sup> et le <sup>xvi</sup><sup>e</sup> siècle, nous pourrions presque dire : économie d'abord et au bénéfice régulier de villes — les États territoriaux, un instant bien dessinés, se détériorent avec la crise profonde du <sup>xiv</sup><sup>e</sup> siècle.

Cependant, ces villes se disputent les profits de la Méditerranée. Les querelles sans relâche de Gênes et de Venise sont une invraisemblable succession de péripéties. C'est seulement au lendemain de la guerre de Chioggia (1378-1381) que Venise l'emporte et devient, jusqu'au début des guerres dites d'Italie (1494), le centre des échanges méditerranéens. Avec la fin du <sup>xv</sup><sup>e</sup> siècle, les États territoriaux ont sans doute récupéré leur vigueur ou acquis des forces nouvelles. Le Turc s'installe à Otrante (1480-1482), Charles VIII franchit les Alpes en septembre 1494, l'Aragonais va participer à la guerre qui s'engage. Les villes, de toute évidence, même Venise, ne font plus le poids vis-à-vis de ces énormes adversaires. La politique prend sa revanche.

*La conquête de la Méditerranée  
par les Nordiques*

Toutefois, ce ne sont pas les armadas turques, les armées françaises ni les tercios espagnols, quel qu'ait été leur poids sur le destin de l'Italie et de ses villes, qui ont renversé les fondements économiques de la primauté méditerranéenne. La montée agressive des grands États a compromis ou détruit les équilibres de la Péninsule, mais en 1559, au lendemain du traité de Cateau-Cambrésis qui la livre en partie à l'Espagnol, l'Italie retrouve la paix et en tire son avantage. Pourtant, elle ne remontera plus la pente, mais pour d'autres raisons.

Le processus qui menace la Méditerranée et qui aura finalement raison d'elle, ce n'est rien moins que le déplacement du centre du monde, de la mer Intérieure à l'océan Atlantique. Au début de ce processus se placent la découverte de l'Amérique, en 1492, et le périple du cap de Bonne-Espérance, en 1497-1498. Toutefois, ces événements ne prennent pas toute leur importance du jour au lendemain. Le poivre et les épices arrivent à Lisbonne et vont de là à Anvers. Mais la route de Suez ou du golfe Persique n'est pas morte et peut rivaliser avec la longue circumnavigation de l'Afrique. Il est même question d'un canal de Suez. Le poivre et les épices n'arrivent d'ailleurs en Europe que

contre du métal blanc. Qui a de l'argent, du métal blanc, peut télécommander producteurs, marchands et transporteurs de poivre et d'épices. Certes, le métal blanc, qui, à partir des années 1530, provient presque exclusivement d'Amérique par l'intermédiaire de Séville, appartient à l'Espagne. Mais à cause des guerres de Charles Quint, des emprunts obligés du gouvernement castillan auxquels participent bientôt les marchands et les banquiers italiens, surtout les génois, le métal blanc espagnol, à partir de 1550, commence à prendre le chemin de l'Italie. Des caisses de réaux, de « pièces de huit », sont transportées régulièrement par les galères de Barcelone à Gênes. Avec les années 1568, quand la piraterie anglaise puis hollandaise coupe à l'Espagne le chemin direct de l'Atlantique et de la mer du Nord jusqu'aux Pays-Bas révoltés, les envois d'argent à partir de l'Espagne suivent presque exclusivement la voie méditerranéenne, de Barcelone à Gênes : la ville de saint Georges devient le centre financier de l'Europe entière — une belle revanche de la Méditerranée ! Ce privilège de Gênes découle de la nécessité, qui pèse sur le gouvernement du Roi catholique, de payer régulièrement la solde et les dépenses des soldats de l'armée espagnole qui combat aux Pays-Bas. Et cette nécessité va durer. Un système génois de paiements se met en place avec les foires de Plaisance, créées à

partir de 1579. Les historiens ont même pris l'habitude de parler d'un « siècle des Génois » qui commencerait en 1557 et s'achèverait vers 1622-1627.

L'Italie ayant réorganisé son ravitaillement en métal blanc a rétabli du coup, au voisinage des années 1560, son ravitaillement en poivre et en épices par les routes anciennes du Levant. Le débit de ces routes équivaldra, en gros, au débit de la route du Cap et comme la consommation européenne a augmenté considérablement (à peu près doublé), Venise a en somme rétabli les assises de son commerce ancien. Jusqu'à la fin du xvi<sup>e</sup> siècle, il serait donc prématuré de parler d'une décadence de la mer Intérieure, de l'Italie et de ses villes pilotes. Il nous faut renoncer à l'explication ancienne qui présentait la mer Intérieure comme déclassée sur-le-champ par les découvertes des Portugais. Ceux-ci, dans l'océan Indien, n'ont d'ailleurs bloqué ni les routes du golfe Persique, ni les routes de la mer Rouge.

Alors que s'est-il passé ? Car il est certain qu'il y a eu un ralentissement des trafics et échanges lointains de la Méditerranée avec les vingt premières années du xvii<sup>e</sup> siècle. Récemment, un jeune historien, Richard Rapp, a donné la meilleure explication. Pour lui, il y a eu, par la ruse, la force et la violence, par le jeu des différences économiques, une conquête de la mer Intérieure par les Nordiques, entendez avant tout les

Anglais et les Hollandais, et plus encore les premiers que les seconds. Les Anglais avaient déjà poussé leur intrusion marchande en Méditerranée avec les dernières décennies du xv<sup>e</sup> siècle et jusqu'aux environs des années 1530, 1550, cette première invasion s'arrêtant brusquement de 1550 à 1570. La seconde vague reprend avec les années 1570 et va être bien plus large et bien plus soutenue que la première.

Les navires des pays protestants vont peu à peu faire la loi dans une Méditerranée où Islam et Chrétienté ont désarmé après les fabuleux efforts de Lépante, en 1571. Leurs navires sont mieux armés, mieux fournis d'équipages, meilleurs porteurs, plus réguliers, acceptant des frets plus modestes que les voiliers de Méditerranée. Ils se saisissent peu à peu des trafics importants : ainsi les navires hollandais transportent d'Espagne à Livourne les balles de laine qui, ensuite par voie de terre, parviennent à Venise et ravitaillent son « *Arte della Lana* » alors en pleine expansion. Certains de ces navires vont même directement d'Espagne à Venise. D'autres captures s'opèrent à propos du commerce des « uve passe », les raisins secs, à propos de l'huile de Djerba ou des Pouilles, et non moins à propos du prestigieux commerce du Levant. Les Nordiques apportent du bois, du goudron, des planches, des madriers, du blé, du seigle, des tonneaux de harengs, de l'étain, du plomb et bientôt

leurs produits manufacturés, souvent simples contrefaçons des produits de Venise ou d'autres villes italiennes, de la camelote avec de fausses marques italiennes d'apparence authentique. Ajoutez la course, les ententes avec Alger, avec le Turc. D'où une série de violences, d'indélicatesses, de complicités (notamment à Livourne). C'est ainsi que le commerce et l'industrie d'Angleterre et des Pays-Bas se sont nourris des dépouilles et des richesses accumulées de la vieille Méditerranée. Il y a eu conquête, pillage, vol. Et même blocus au loin quand les Hollandais se sont substitués dans l'Insulinde et l'océan Indien aux Portugais. Ceux-ci laissaient passer les marchandises vers la Méditerranée, ceux-là feront bonne garde, sinon pour la soie qui gagnera toujours le Levant, au moins pour le poivre et les épices. Vers 1620, au témoignage des Marseillais, les épices et le poivre ne parviennent plus en Méditerranée par les anciennes routes de la mer Rouge, ils vont y arriver par l'Atlantique et Gibraltar, sur des bateaux hollandais. La Méditerranée a été d'une part assaillie chez elle, d'autre part tournée pour dérober à ses riverains les trafics les plus fructueux. Et depuis lors, la mer ne leur a jamais été rendue.

*Avant et après l'ouverture du canal de Suez*  
(1869)

La Méditerranée n'est certes plus, au-delà de 1620 ou 1650, au centre du monde. Chez elle pénètrent le commerce des autres et la guerre des autres. Dans ces échanges et ces guerres, les Méditerranéens ont tout juste leurs petits rôles. Pions sur l'échiquier, on les déplace au gré de puissances et volontés lointaines. Celle de la Hollande au xvii<sup>e</sup> siècle. Au début du xviii<sup>e</sup> siècle, la primauté de l'Angleterre s'annonce par un coup de maître ; au cours de la Guerre de Succession d'Espagne, l'amiral anglais George Rooke s'est emparé, par surprise, de Gibraltar, le 25 août 1704 ; les Français et les Espagnols essaieront en vain de reprendre la place en 1704, en 1727, en 1779, en 1782. Lors de cette dernière tentative les assaillants utilisent, mais sans succès final, les boulets rougis au feu et les batteries flottantes inventées par d'Arçon. Un destin est scellé : les Anglais sont aujourd'hui encore à Gibraltar. Ils sont ainsi depuis plus de deux siècles les portiers de la mer Intérieure devenue, au xviii<sup>e</sup> siècle, un lac gardé à l'ouest et, depuis le xvii<sup>e</sup> siècle, sans issue facile du côté du Levant.

Or, c'est du côté du Levant que se trouve, bien plus encore qu'à Gibraltar, la zone dangereuse et convoitée de la mer Inté-

rieure. Le Levant, aux <sup>xvii</sup><sup>e</sup> et <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècles, c'est l'Empire turc qui s'étend sur les Balkans, l'Asie Mineure au sens large et l'Afrique du Nord, de l'Égypte à la frontière orientale du Maroc, soit un vaste marché d'autant qu'il reste lié à la Perse et aux soies qui transitent jusqu'à Smyrne, devenue la plus grande des « échelles ». C'est même l'enjeu du commerce du Levant, où la France, à moitié méditerranéenne, devient au <sup>xviii</sup><sup>e</sup> siècle l'acteur privilégié.

Mais au-delà du commerce et des pays du Levant, l'enjeu capital c'est l'Inde lointaine où l'Angleterre a pris au lendemain de la bataille de Plassey (1757) la première place que l'on ne pourra plus lui ravir. Le Levant, c'est la route la plus courte de l'Europe aux Indes, la route par excellence des nouvelles rapides, des décisions et des ordres. En outre, avec le commerce du café, la mer Rouge s'est animée à nouveau et Alexandrie redevient un port fréquenté, comme au temps des épices et du poivre. A la veille de la Révolution, la politique française s'occupe même avec insistance de la route de l'isthme de Suez et inquiète la Compagnie anglaise des Indes orientales. Ce que craint l'Angleterre, c'est que la Méditerranée ne s'ouvre vers l'océan Indien à ses rivaux et concurrents, des plus grands (la France en tête) jusqu'aux plus modestes (Gênes ou Venise) ou aux plus mal placés, comme la Russie qui, elle aussi, est attirée par le

mirage et la réalité des Indes. C'est dans ce contexte que se retrace l'expédition d'Égypte, conduite en 1798 par Bonaparte. Si cette expédition avait réussi, l'Empire turc aurait été coupé en deux : au nord, l'Anatolie et les Balkans, à l'ouest, les indociles régences de Tripoli, de Tunis et d'Alger, le chemin restant ouvert largement en direction de l'océan Indien. Les historiens, trop prompts à refaire l'histoire, pensent que si Bonaparte avait enlevé Saint-Jean-d'Acre, il aurait pu refaire son armée dans les collines et montagnes du Liban et briser l'Empire britannique encore à ses débuts.

Mais la grandiose opération a échoué et l'Angleterre se saisissait en 1800 de Malte, occupée deux ans plus tôt par la flotte française sur le chemin de l'Égypte. L'île devait être rendue, selon le traité d'Amiens (1801), mais resta sous le contrôle anglais jusqu'à hier. Malgré sa médiocre étendue, elle assurait (autre Gibraltar) la domination anglaise dans le milieu même de la mer. Plus tard, l'installation des Anglais à Chypre (1878), en Égypte (1882), compléta la mainmise de Londres, la route des Indes était dès lors tenue de bout en bout et la « pax britannica » s'imposait lourdement à la Méditerranée. Une fois de plus, l'ordre politique régnait sur la mer. Un mot du cabinet de Saint-James, des navires gagnaient Malte, et tout, à l'occasion, rentrait dans l'ordre.

La France, cependant, s'agite : elle commence à s'installer en Afrique du Nord, occupe Alger en 1830, mais l'Afrique du Nord ce n'est pas la Méditerranée dangereuse pour les intérêts de Londres. Que le coq gaulois gratte le sable du Sahara, on en sourit plutôt. Le seul coup direct porté par la France a été le creusement, achevé en 1869, du canal de Suez.

Il avait fallu pour mener à bien l'entreprise dix années de travaux et l'acharnement d'un homme, Ferdinand de Lesseps. Il avait fallu aussi miser sur la *navigaton à vapeur* en train de modifier les conditions générales de la circulation à travers les mers et les océans du globe. En tout cas, c'était la fin du lac méditerranéen, la transformation de la mer Intérieure en une route tendue essentiellement vers l'océan Indien. Les voyageurs à destination de l'Inde n'en finiront plus, bientôt, de noter leurs impressions : le canal, la mer Rouge torride, le balancement et la houle de l'océan Indien, la Méditerranée n'étant plus que la première et brève et presque insensible étape d'un très long parcours.

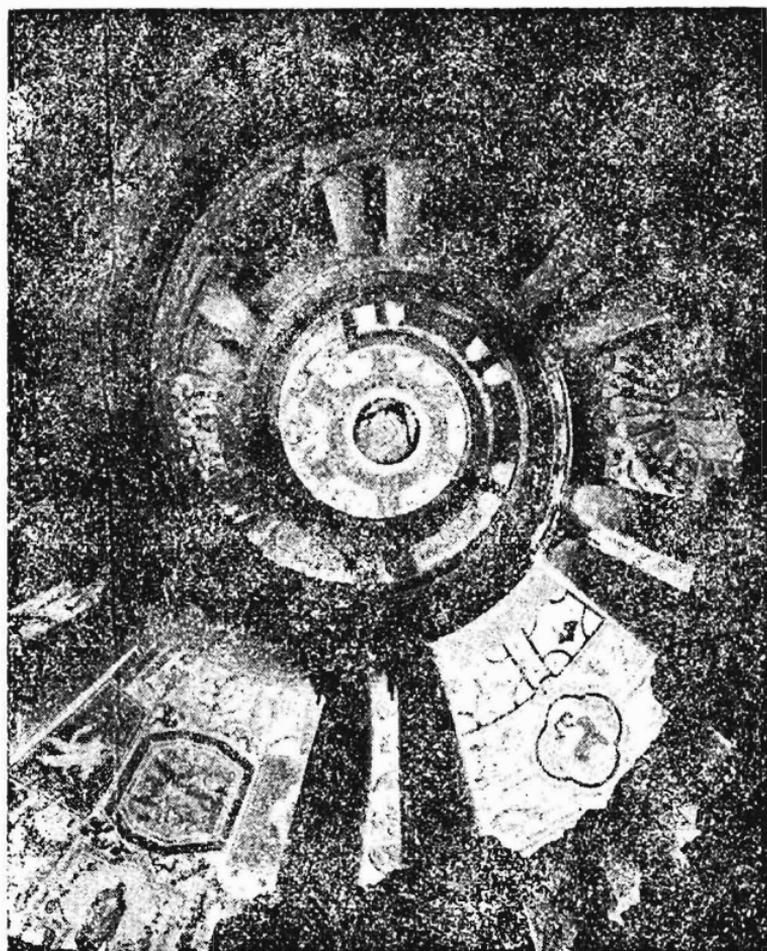
Cette réussite française donna lieu à une inauguration solennelle, en présence de toutes les têtes couronnées d'Europe, sous la présidence — à tout seigneur tout honneur — de l'impératrice Eugénie. Mais ces fastes ne doivent pas faire illusion. Le jeu politique n'est pas à Paris et il ne s'agit pas là d'une

revanche de l'expédition d'Égypte. En fait, indépendante depuis 1811, l'Égypte n'est, elle-même, qu'un pion sur l'échiquier de la Méditerranée. Le gouvernement anglais qui a dressé toute une série d'entraves à la construction du canal achète, en 1875, les 117 000 actions du khédivé endetté ; en 1882, l'Égypte est occupée ; en 1888, une convention signée à Londres avec la France neutralise le canal. L'Angleterre finalement a été la grande bénéficiaire de l'entreprise de Ferdinand de Lesseps. Quant à la tentative de Fachoda sur le Nil blanc où arrive, le 10 juillet 1898, la petite colonne du commandant Marchand, elle n'est qu'un incident dramatique sans conséquence sur le partage du carrefour du Levant.

La France n'est pas seule perdante à la suite de ces règlements. Et Maurice Aymard a raison de dire que « le canal de Suez a symbolisé l'affaissement politique du monde méditerranéen ». Fait par les Français, à demi Méditerranéens seulement, le canal est devenu, et la Méditerranée par surcroît, une route anglaise. La mer Intérieure continue ainsi à être aliénée. Et depuis lors, la même histoire s'est poursuivie, celle d'une dépossession. Le 26 juillet 1956, Nasser nationalisait le canal. France et Angleterre s'unissent et c'est pour elles l'échec de la guerre « des six jours ». Toutefois, même avant cette date, ni la France ni l'Angleterre ne dominaient plus la mer Inté-

rieure et les pays qui la bordent. « La présence visible des porte-avions américains et des porte-hélicoptères soviétiques signale les dominations affrontées des deux grandes puissances mondiales. » La Méditerranée est au plus leur champ clos. Ou plutôt leur cirque où, pour leur plaisir ou déplaisir, des gladiateurs se battent, qui ne se battraient pas avec l'acharnement cruel qu'on leur connaît si les grands de ce monde ne prenaient intérêt à leurs tueries.

Bien sûr, la Méditerranée continue à vivre sous nos yeux, à mener ses propres combats, à poursuivre son industrialisation, à améliorer son niveau de vie, à secouer les séquelles des colonisations enfin brisées. Au sud de la mer, l'autre Méditerranée, du Maroc à la Turquie et à l'Irak, s'efforce de rattraper le temps perdu, qui, lui aussi, s'accumule.



Vignole *escalier de la Villa Farnèse à  
Caprarola.*

© M. DESJARDINS, Agence Top.

## Espaces

De la Méditerranée, nous tendons aujourd'hui à ne voir que le décor, l'alliance de la mer et du soleil, du relief et de la végétation. le don gracieux d'une nature généreuse et somptueuse, et pourtant ingrate. Car sous les fleurs, la pierre apparaît vite. Que l'homme relâche un moment son attention et ses soins, et les terrasses patiemment édifiées à flanc de montagne s'effondrent, envahies par les broussailles, le maquis repousse sur la forêt incendiée, les plaines retournent au marécage. Un équilibre fragile se défait, qu'il faudra parfois des siècles à rebâtir. De la fin de l'empire jusqu'à nos jours, la campagne romaine est restée une sorte de désert, et le drainage des marais Pontins a symbolisé, pour le fascisme, la grandeur retrouvée de Rome. Mais Venise ne s'est attaquée aux eaux divagantes du Pô et de l'Adige qu'à partir du xvi<sup>e</sup> siècle, quand elle a commencé à perdre son monopole commercial.

Tous les rivages de la mer ont connu ces alternances de mises en valeur et d'abandons spectaculaires. Comme si l'homme contrôlait mal un espace qui lui échappait, et sur lequel sa domination reste toujours partielle et inégale. Comme si, à chaque époque, il avait dû faire des choix, quittant la côte pour l'intérieur ou, de nos jours, l'inverse ; ou bien encore contraint de céder ses champs aux troupeaux des nomades avant de pouvoir à son tour les refouler. De la Syrie à l'Espagne hier, du Bas-Rhône au Néguev et à Assouan aujourd'hui, les grandes réussites de l'agriculture méditerranéenne sont placées sous le signe de la domestication de l'eau, et du travail minutieux de tout un peuple de jardiniers attentifs. Mais elles restent l'exception : même si celui-ci porte la marque de son intervention, aussi souvent destructrice que bénéfique, l'homme est souvent absent du paysage. Il l'est des terres à blé et à moutons de la Castille, du Tavoliere des Pouilles ou de la Thessalie. Il l'est des larges étendues forestières ou caillouteuses, des montagnes et des hauts pâturages d'été, où il ne se glisse plus guère qu'en nomade. S'il a, tout récemment, achevé d'arracher à la malaria les plaines littorales, il n'aime guère à s'y installer, et en laisse les plages à d'autres. Il continue à résider ailleurs, dans ses villes et ses gros bourgs aux maisons serrées, avec leurs ceintures de vignes, de vergers et de jardins (le

« ruedo », la roue, dit-on en Andalousie). Dès qu'il s'en éloigne, sa domination sur les campagnes se fait plus lâche : il évitera d'y passer davantage que le temps nécessaire pour les travaux des champs, et plus encore d'y vivre. Paysan par nécessité, mais paysan malgré lui, le méditerranéen vit en citadin.

Les contrastes du paysage expriment cette hiérarchie concentrique des intérêts, l'inégalité de l'occupation du sol, les oscillations de l'exploitation. De Rome jusqu'à nos jours, la même division du terroir est restée, en gros, valable. D'une part la zone des champs cultivés : « l'ager ». De l'autre l'inculte, mélange d'arbres et d'herbe maigre, de taillis et de cailloux, domaine des charbonniers, des bergers et des bêtes domestiques ou sauvages : le « saltus ». Mais l'« ager » lui-même exigeait de longs repos, et revenait, un an sur deux, ou deux sur trois, sinon davantage, aux moutons qui, la moisson à peine finie, envahissaient les chaumes et ne demandaient qu'à y rester, alors qu'ils étaient sévèrement exclus des jardins et des vignes. Aussi bien la frontière entre « ager » et « saltus » reste-t-elle toujours singulièrement indécise et mouvante : moins nette en tout cas que celle qui sépare la zone de jardinage intensif entourant la ville du reste du terroir, « ager » et « saltus » réunis, et qui oppose le « pays plein » au « pays vide ». Elle traduit la fragilité d'un équilibre écologique menacé par toute

poussée du peuplement. Hier — et aujourd'hui encore chaque été — par la destruction catastrophique d'un manteau forestier en partie fossile, qui maintenait en place une mince couche d'humus, vite emportée par l'érosion. Sous nos yeux, par le développement des agglomérations du littoral, la pollution industrielle, l'épuisement des réserves d'eau.

Très vite, l'homme touche aux limites d'une terre à laquelle il s'est d'ailleurs habitué à demander peu. L'important, c'est pour lui, bien sûr, d'y survivre ; mais c'est avant tout de pouvoir y vivre en société, et y communiquer avec d'autres hommes. Bien plus encore qu'au climat, à la géologie, au relief, la Méditerranée doit son unité à un réseau de villes et de bourgs précocement constitué et remarquablement tenace : c'est autour de lui que s'est construit l'espace méditerranéen, c'est lui qui l'anime et le fait vivre. Les villes ne naissent pas de la campagne, mais la campagne des villes, qu'elle suffise à peine à nourrir. A travers elles se projette sur le sol un modèle d'organisation sociale, dont tous les migrants, contraints ou volontaires, cherchent à reproduire partout le schéma. Nomades, ils établiront leur campement selon des règles immuables. Sédentaires, ils fonderont une cité, toujours la même. Ainsi la Grèce, dans son domaine colonial, puis dans le monde hellénistique. Ainsi Rome, répétant jusqu'à la monotonie

d'un bout à l'autre de son empire un plan stéréotypé de camp militaire, avec les mêmes rues se croisant à angle droit, le même Forum, les mêmes monuments qui, à ses yeux, faisaient une ville. Ainsi encore l'Islam, rien n'exprimant mieux cette puissance créatrice et organisatrice de la ville que ces oasis, ces « huertas » dont il l'entoure, et qui, sans elle, n'existeraient pas.

De Damas à Valence, du Yémen à Elche et Alicante, on peut suivre, derrière la similitude des techniques d'irrigation, le cheminement de deux traditions qui règlent le partage de l'eau, et fondent deux types de société, l'une aristocratique, l'autre plus égalitaire. Ici la propriété de l'eau, distincte de celle de la terre, assure le pouvoir de ceux qui la détiennent, et en vendent l'usage, sur les cultivateurs. Là, au contraire, l'eau est un droit gratuit pour les propriétaires des terres irriguées, qui se regroupent en communautés capables d'assurer l'entretien des barrages et des canaux et d'arbitrer elles-mêmes leurs conflits : chaque jeudi, les juges du Tribunal des eaux rendent ainsi, devant le portail des Apôtres de la cathédrale de Valence, une justice rapide et efficace.

Toute conquête, toute diaspora tend à répéter à des dizaines d'exemplaires un modèle de société urbaine, et à expliciter du même coup ce qui était au départ implicite. Petite ou grande, la ville est bien plus que la

somme de ses maisons, de ses monuments et de ses rues, bien plus aussi qu'un centre économique, commercial ou industriel. Projection spatiale des rapports sociaux, elle apparaît à la fois traversée et structurée par le faisceau des lignes frontières qui séparent le profane du sacré, le travail du loisir, le public du privé, les hommes des femmes, la famille de tout ce qui lui est étranger. Et elle fournit une admirable grille de lecture.

Où vivre ? Jamais seul, mais en groupe, quelles que soient la taille et la richesse du groupe. Un millier d'hommes vivant pauvrement de la terre et de l'échange des produits du sol suffisent en Méditerranée à faire une ville, à en reconstituer les solidarités et les oppositions essentielles : ailleurs, même deux fois plus nombreux, ils formeraient à peine un village. Des simples bourgs aux métropoles, on aperçoit bien sûr tous les degrés d'une hiérarchie d'ailleurs complexe, puisqu'elle ne tient pas compte seulement du chiffre de la population, de l'activité économique, du capital accumulé, mais aussi de l'histoire, du cadre monumental, du prestige, du rôle politique et administratif — qui fixe les élites —, de la vie intellectuelle, et d'un je-ne-sais-quoi qui fait qu'une ville est plus ville qu'une autre. Et les grandes cités se plaisent à mépriser les plus petites comme de simples villages, et leurs habitants comme des rustauds mal dégrossis. Pourtant la plus modeste bourgade se

présente comme un microcosme urbain : toute la vie sociale s'y organise en fonction du groupe. Parler de la ville, en Méditerranée, c'est donc parler de tous ces étages de la vie urbaine, qui relèvent tous du même modèle.

Historiens et géographes ont multiplié les explications de cette permanence de l'habitat groupé et du choix des sites, parfois privilégiés, mais plus souvent encore inhospitaliers où il s'est fixé : l'eau et le soleil, les routes de terre ou de mer, la qualité d'un port ou d'un gué, mais aussi l'insécurité des côtes et l'insalubrité des plaines marécageuses. De fait, toutes ces raisons ont joué tour à tour, mais en sens contraire.

Envahisseurs venus par mer, les Grecs ont, en Italie méridionale et en Sicile, refoulé vers l'intérieur les populations locales, et solidement occupé et colonisé sans jamais s'en éloigner ; mais partout où ils l'ont pu, ils ont choisi des sites aisés à défendre, comme ceux de Syracuse et de Tarente — un îlot séparé du continent par un étroit chenal. Sûre d'elle-même et de sa paix, Rome n'a découvert que tardivement qu'il lui fallait entourer de murs ses cités pour faire face à un envahisseur qu'elle n'avait pas prévu. La conquête arabe a, en terre d'Islam, fait la fortune de grands relais caravaniers ouverts à tous les trafics terrestres, mais elle a rejeté vers les montagnes, promues au rang de refuge, les Berbères du

Maghreb et les Maronites du Liban, et vers les pitons rocheux, à prudente distance du rivage, les populations chrétiennes du littoral méditerranéen : la conquête turque a fait de même, plusieurs siècles plus tard, dans les Balkans. Depuis une centaine d'années, le développement économique et la colonisation ont juxtaposé au noyau ancien, resté médiéval d'aspect, avec ses ruelles étroites et tortueuses, une ville nouvelle aux larges avenues et au plan régulier.

Chaque civilisation a ainsi laissé son héritage urbain, et contribué à définir le cadre où les hommes continuent à vivre, aujourd'hui encore, au milieu des contraintes du passé alors même que les conditions qui ont présidé à sa création ont cessé de jouer. L'évolution récente a privilégié les agglomérations du littoral aux dépens de l'intérieur, victime de son isolement, et gonflé de façon spectaculaire de grandes concentrations portuaires, qui témoignent soit de la réussite économique, soit de la misère des campagnes, soit des deux à la fois : Beyrouth, Alexandrie, Athènes-Le Pirée, Naples, Palerme... Mais les villages de colonisation créés au cœur de la Sicile par la réforme agraire pour arracher les paysans à leurs agrovilles, symboles de la force d'inertie du « latifondo », et les rapprocher des terres qui venaient de leur être distribuées, sont restés désespérément vides. Dès le xviii<sup>e</sup> siècle d'ailleurs, l'essor des plantations

d'agrumes dans les plaines de la côte calabraise ou sicilienne, redevenues sûres, avait pu faire descendre la population des collines vers la « marine », mais sans provoquer le moindre desserrement de l'habitat : un dédoublement du bourg perché initial qui, souvent, subsiste.

Le poids des structures sociales et des techniques agricoles explique largement ce vide durable des campagnes. En dehors des jardins, des vignes et des « huertas », les terres riches, les terres à blé des plaines et des plateaux appartiennent aux grands propriétaires qui en ont chassé, à plusieurs reprises, les paysans quand ils prétendaient s'y installer. Ceux-ci n'y viennent, comme main-d'œuvre salariée, qu'au moment de la moisson. Parqués dans les gros bourgs du « latifondo », ou établis dans les collines et les montagnes, ils complètent ainsi le revenu, toujours insuffisant, de leurs terres, où ils développent les cultures destinées à la vente : vigne, olivier, mûrier, arbres fruitiers. Leur bétail : au mieux quelques moutons confiés au berger communal, un animal de trait, mule ou âne, précieusement logé dans la maison avec les poules — que l'on élève, à la ville, sur les terrasses, ou, comme à Naples, dans le quartier de Monte di Dio, dans la rue, la patte attachée à une corde. Le matériel agricole : l'araire et la houe, la pelle et la pioche, quelques tonneaux, quelques jarres pour entreposer l'huile et le

grain, rien de bien encombrant qui ne puisse lui aussi trouver sa place sous le même toit.

Le bourg, la ville, c'est le lieu où l'on échange ses produits, et où l'on vend son travail, avant l'aube, au régisseur du grand domaine venu tout exprès embaucher la main-d'œuvre dont il a besoin. On en part le matin, mais on y rentre le soir pour y dormir. En Espagne comme en Italie du Sud, la règle médiévale qui fixait la durée de la journée de travail « du lever au coucher du soleil » précisait souvent que le « bracciante » devait être à l'œuvre dès l'aube — donc avoir fait le trajet de l'aller pendant la nuit — mais être de retour au crépuscule — donc avoir fait celui du retour pendant le jour, aux frais du maître. Quand, au moment des moissons, des vendanges ou de la récolte des olives, l'urgence des travaux et l'éloignement du domicile interdit tout retour à ces troupes de migrants temporaires souvent venus de très loin, on dormira à même le sol, en plein champ, ou à l'abri dans les cours et sous les hangars des grosses fermes : ainsi dans le roman d'E. Vittorini, *La Garibaldina*. Petit propriétaire, on aura sa cabane au coin de la vigne ou du jardin pour y entreposer quelques outils ou y reposer à l'ombre à l'heure de la sieste : plus aisé encore, une seconde demeure où l'on viendra s'installer l'été — une « campagne » comme on dit en Provence pour bien indiquer qu'il ne s'agit que

d'une maison d'occasion —, à l'image des riches qui se réservent un appartement dans leur mas ou bâtissent un « château » sur leurs terres pour venir surveiller leurs fermiers. Mais la maison principale, celle qui fonde le prestige social, reste à la ville, où l'on passe la majeure partie de l'année, et tous les temps faibles des travaux des champs.

Jamais pourtant la campagne n'est totalement vide. Mais ceux qui y vivent l'année entière font alors figure d'exclus, sinon de parias. Les bergers qui vivent en marge de la règle commune. Le personnel permanent des grosses fermes, mas et bastides de Provence ou du Languedoc, « cortijos » et « haciendas » d'Andalousie, « massarie » d'Italie du Sud ou de Sicile : ces dernières sont d'ailleurs des refuges traditionnels des brigands et de la mafia, le support matériel d'une contre-société. Rares, exceptionnelles même, sont les régions où la réussite récente de la réforme agraire ou le morcellement ancien de la terre ont stabilisé sur ses exploitations une paysannerie libre de propriétaires ou de petits fermiers. Métayers, colons partiaires, domestiques agricoles, hier encore esclaves : résider hors de la ville c'est servir un maître, donc signe certain de dépendance.

Rien ne résume mieux sans doute les résistances qu'il faudrait — ou qu'il aurait fallu — surmonter que ces confidences d'un

gardien de buffles d'une « massaria » de la plaine de Paestum, recueillies vers 1950 par Rocco Scotellaro : « Quand je suis ainsi à surveiller les buffles, je pense à tant de gens qui se promènent... A tous ceux qui sont assis au bar, et s'y paient une orangeade, un café et tant d'autres choses encore, et à ceux qui vont au cinéma tous les soirs... Moi, je voudrais tant de choses, ne plus bêcher, ne plus me tuer de fatigue, ne plus surveiller les buffles, commencer mon travail à sept heures et le quitter à cinq, et ensuite être libre... Le soir, je voudrais être au bourg (« al paese ») : là, même si l'on a pas d'argent il suffit de regarder autour de soi pour s'instruire. » Son souhait, paradoxal à nos yeux pour un homme qui bénéficie d'un travail à l'année, alors que la règle est à l'emploi temporaire ou à la « disoccupazione » : devenir simple journalier, et « rapporter sa paye chez lui chaque samedi soir... Avoir un peu d'argent pour se construire sa maison », dont, en cas de conflit, le propriétaire ne pourra le chasser. Et « un peu de terre, pour faire un jardin ». Enfin puisqu'il faut travailler pour un maître, bêcher, piocher la terre, mais ne plus s'occuper des animaux qui ne laissent aucun répit.

Autant de rêves symboliques, et non de simples revendications matérielles. Une maison à soi : l'indépendance. Un jardin : le lieu d'un travail pour soi, et non pour un maître, et un certain degré d'autonomie. Un

salaire en argent — et non en nature, comme l'est pour moitié celui du bouvier : pouvoir dépenser, acheter même le superflu avant le nécessaire. Travailler, sans doute : mais un travail qui ne donne pas à la terre et au maître plus de temps qu'ils n'en méritent, et laisse le loisir de participer à la vie du groupe. « S'instruire » : ne pas être un rustre, un « cafone ». Et surtout, vivre au milieu des hommes et non des bêtes : c'est la seule façon d'être un homme, et de se sentir tel. Condition nécessaire, mais non pas, pourtant, suffisante.

Car si la ville, lieu des échanges, du loisir et de toute vie sociale, s'oppose nettement à la campagne, lieu du travail, de la vie animale et de la production des biens matériels, elle ne constitue pas un espace simple, homogène, où il suffirait d'entrer pour devenir un citoyen, mais une imbrication étroite d'espaces organisés selon des règles non écrites, et d'autant plus rigoureusement respectées. Ces règles lisibles à chaque étage de la vie urbaine définissent la complexité d'une culture.

L'urbanisme moderne est né en Méditerranée, dans la Grèce du v<sup>e</sup> siècle, avec Hippodamos de Milet, inventeur des plans en damiers. Il y a triomphé à chaque époque de standardisation culturelle, où la reproduction systématique d'un modèle établi, et jugé supérieur, prend sur le développement spontané une sorte de revanche : la Grèce

hellénistique, Rome, la Renaissance et l'âge baroque, notre monde contemporain. Plus que des nécessités fonctionnelles, haussmanniennes avant la lettre, il y proclame la pleine transparence de l'espace habité par les hommes : la victoire de l'ordre sur l'ombre dans une cité idéale placée sous le signe de l'esprit. Mais, même dans cette situation limite, l'effort de mise en lumière vient buter sur les murs extérieurs de la cellule de base : la maison. Les oppositions fondamentales paraissent s'y réfugier : celle, essentielle, qui sépare le public du privé ; mais aussi toutes les autres, qui fixent la place de chacun, homme, femme ou enfant, par rapport aux autres et au monde.

Maison parfois très simple, élémentaire : il suffit d'une pièce de trois mètres sur trois, avec une porte comme seule ouverture, comme dans les cités grecques archaïques, comme dans tout le Maghreb, en Sicile ou dans les « bassi » de Naples. C'est, aujourd'hui encore, la maison du pauvre. Dès qu'on le peut, pourtant, la maison s'agrandit, elle se démultiplie, s'annexe un espace clos — la « zariba » arabe —, se développe autour d'une cour intérieure — « atrium » ou « cortile » des demeures patriciennes —, à l'abri des regards indiscrets. Le tout en surface, plutôt qu'en hauteur : dès les « insulae » romaines, la construction en hauteur, comme dans nos immeubles modernes, superpose des espaces distincts.

Car la maison répond toujours à la même nécessité : non seulement regrouper sous le même toit la famille et ses biens matériels, bêtes comprises, mais la séparer nettement du dehors et défendre ainsi ce bien essentiel, supérieur à tous les autres, qu'est l'honneur du groupe familial et de son chef. D'où les rites propitiatoires qui président à sa construction. D'où aussi la valeur sacrée du seuil, frontière entre l'intérieur et l'extérieur, barrière contre les forces mauvaises. Ne la franchit pas qui veut, s'il est étranger, ni n'importe comment : la nouvelle épouse portée par un parent, après avoir reçu les offrandes d'usage, garantes de sa fécondité ; l'hôte seulement s'il y est convié par le chef de famille, et après remise d'un présent.

Mais, ce seuil à peine franchi, d'autres oppositions se font jour aussitôt. Car, radicalement séparée du monde extérieur, la maison s'organise et se divise au-dedans selon les mêmes règles que lui. Elle n'est le domaine de la famille et du privé que parce qu'elle est celui de la femme, nourricière et reproductrice, et le lieu des activités biologiques essentielles, la nourriture, le sommeil, la procréation. La présence de l'homme y est en conséquence strictement limitée. Tout le jour il en est exclu : sa place est ailleurs, au travail dans les champs, ou, en ville, sur la place, au café, à l'assemblée avec les autres hommes : en été, on trouvera même normal, parfois, qu'il dorme à l'extérieur. Que la

demeure, plus riche, devienne assez grande pour accueillir des hôtes, et elle se divise alors en deux parties, l'une dédiée à la réception, l'autre réservée aux femmes : le gynécée de la Grèce classique — l'espace féminin, séparé de l'espace des hommes, l'« andrôn » ; le harem — le sacré, l'interdit — dans le monde musulman. Division fondamentale, que l'on retrouve jusque dans les tentes des nomades, où une tenture sépare les deux espaces. Fonctionnelle dans la mesure où elle exprime une stricte division des tâches entre hommes et femmes, cette barrière est aussi porteuse de symboles.

Analysant la maison kabyle comme un texte chargé de sens, où chaque mot renvoie à un autre et n'existe que par lui, P. Bourdieu a montré la complexité du système d'oppositions et d'homologies qui en fait un microcosme, mais un microcosme inversé : car si la maison est normalement tournée vers l'est, la lumière qui entre par la porte vient éclairer le mur du fond qui, à l'extérieur, regarde vers l'ouest, et le mur de la porte devient, à l'intérieur, le mur de l'obscurité — celui contre lequel se couche le malade. La logique de la langue, qui désigne de façon différente les deux faces, externe et interne, des murs, prend acte de cette inversion des points cardinaux au-dedans de la maison : la première « crépée à la truelle par les hommes », la seconde « blanchie et décorée à la main par les femmes ». A

gauche en entrant — le dos au sud, donc en fait orienté au nord — l'espace des bêtes. A droite, surélevé et séparé du précédent par un mur s'élevant à mi-hauteur, celui des humains : au centre du mur de droite, ou mur d'en haut, le foyer (« kanun »), entouré des instruments de cuisine et des réserves alimentaires : mais le grain destiné à la semence sera, lui, conservé dans la partie obscure. Sur le mur du fond, face à l'entrée, le métier à tisser, devant lequel on reçoit l'invité et on expose la jeune épousée. Tout l'espace intérieur s'articule ainsi autour de ces oppositions entre l'ombre et la lumière, la nuit et le jour, le bas et le haut, le féminin et le masculin. Comme la mort, la fécondité de la femme relève de la nature ; l'activité sexuelle de l'homme se situe, elle, du côté de la culture. De même que le pilier principal de la maison — un tronc d'arbre fourchu — est féminin et représente l'épouse, fondation elle aussi étroitement liée à la terre, la poutre maîtresse est masculine et s'identifie au maître, protecteur, défenseur et garant de l'honneur familial.

Cette lecture minutieuse d'un cas limite révèle la logique latente de règles et de comportements que, de l'extérieur, nous tendons d'autant plus à juxtaposer sans les relier ni les comprendre qu'ils se présentent à l'état fragmentaire, dans un monde méditerranéen morcelé, brisé par la violence unificatrice de la modernisation. Autant de

témoignages résiduels d'un passé jugé, faute de mieux, archaïque, et dont il nous faut faire effort pour reconstituer la cohérence : la division des tâches et le rôle de la femme, la famille et l'honneur, la hiérarchie des solidarités.

Division des tâches : se définissant par rapport à la femme, l'homme n'intervient pas dans les domaines qui lui sont réservés. La reproduction biologique : être fécondée, mettre au monde, élever, éduquer et surveiller les enfants, les filles jusqu'à leur mariage qui permet au père, ou à défaut aux frères, d'en confier — enfin ! — la responsabilité à un autre homme, les garçons jusqu'à l'âge, souvent précoce (sept ans — l'âge de la circoncision — dans le Maghreb d'aujourd'hui comme dans l'Athènes classique), où ils commencent à vivre parmi les hommes. L'entretien de la maison et la préparation des aliments, au sens large : non seulement nettoyer et cuisiner, mais aussi faire le pain, aller chercher l'eau et le bois, s'occuper des volailles. Enfin, partout où l'artisanat domestique, attesté depuis Homère, a résisté à l'économie de marché, filer la laine et tisser les vêtements du groupe familial : le métier à tisser occupe, nous venons de le voir, la place d'honneur dans la maison kabyle. Ce qui n'exclut, bien sûr, ni les conversations avec les voisines, ni les bavardages à la fontaine, lieu traditionnel de la sociabilité féminine et point de départ de

tant de disputes et de bagarres, dans lesquelles, bon gré mal gré, les hommes sont contraints à intervenir. Ni, non plus, la participation, quand la main-d'œuvre manque ou que le temps presse, aux travaux des champs, soit en aidant son mari ou ses frères, soit dans des équipes féminines recrutées pour certains travaux précis : chaque année des ouvrières viennent ainsi en groupe de Messine et de Calabre jusqu'à Catane pour cueillir les agrumes et les olives, dûment encadrées par les vieilles et par un mâle de la tribu. Mais ces activités extérieures au foyer restent, dans l'ensemble, l'exception

Cette division du travail, qui réserve aux hommes l'essentiel des travaux agricoles, et aux femmes la totalité des tâches domestiques, suffirait à elle seule à justifier la permanence de celles-ci à la maison. La culture, dans la majorité des pays méditerranéens, fait de cette permanence une obligation, un devoir, et en change le sens. La claustration des femmes, voilées, cachées, invisibles pour le visiteur, devient à partir du xvii<sup>e</sup> siècle un thème presque banal de tout récit de voyageur européen traversant l'Italie du Sud, les Balkans ottomans, le Proche-Orient ou l'Afrique du Nord, et le thème a perduré jusqu'à nos jours. Cette exclusion complète de la vie publique surprend, très tôt, l'occidental pourtant habi-

tué à voir les femmes accomplir les mêmes tâches et vivre dans le même statut d'irresponsabilité politique et civique. Elle désigne à ses yeux un fait de civilisation, qu'il identifie souvent — à tort — avec l'Islam : on le retrouve identique dans la Grèce du v<sup>e</sup> siècle. Si la femme doit en effet rester à la maison — « Ta maison est ton tombeau », dit le proverbe kabyle cité par P. Bourdieu —, c'est moins sans doute au nom d'une infériorité, réelle mais dérivée — on sait le pouvoir qu'elle peut acquérir avec l'âge, et la longue autorité de la mère sur ses fils —, qu'en vertu d'une spécialisation presque mythique des fonctions. Sa fécondité en fait l'instrument de la continuité familiale, donc la dépositaire de l'honneur masculin — un honneur qui peut être atteint même par un regard. Elle donne aux hommes un pouvoir constant de surveillance, d'exclusion, de châtement : le droit — ou plus encore le devoir — de vie et de mort, reconnu, imposé même par la coutume au mari, au père ou aux frères.

Mais cette fécondité est en même temps reconnue, valorisée, exaltée comme une puissance mystérieuse et magique, tour à tour protégée et menacée par un ensemble de rites destinés soit à la défendre, soit à la suspendre ou à l'abolir : l'enjeu d'un combat, l'objet d'un culte aussi, comme dans toutes les vieilles religions méditerranéennes de la Terre Mère — l'Artémis

d'Éphèse aux seins multiples, la Déméter grecque et sa fille Proserpine enlevée et épousée par Hadès, la Cérès romaine —, qui adjoignent à celle-ci un parèdre, normalement masculin, divinité de second rang condamnée à mourir et à renaître chaque année comme la végétation.

Maîtresse du cycle de la naissance et de la mort, la femme entretient un rapport privilégié avec les puissances souterraines. Exclue souvent des édifices religieux et des cérémonies du culte célébrées dans la rue et dans des lieux publics (et toujours, quand elle y est admise, strictement séparée des hommes), elle règne sur les cimetières, où elle a le privilège de se rendre seule. C'est elle qui fait la toilette des morts, c'est elle qui intercède auprès d'eux. Attestées depuis l'Antiquité grecque et latine, condamnées en vain et le plus souvent tolérées par l'Église, les pleureuses font partie intégrante du rituel traditionnel de la sépulture et de l'hommage aux morts. On peut les voir aujourd'hui encore au Maghreb, en Sicile, en Calabre où la femme la plus âgée de la famille conduit les lamentations du jour des morts. Les voici, hier, au Monténégro, décrites par l'abbé Fortis dans sa *Lettre... sur les mœurs et usages des Morlaques* (Berne, 1778). « A l'église [...] les parentes du défunt, et des pleureuses louées chantent sa vie d'un ton lugubre... Pendant la première année après l'enterrement d'un parent, les femmes

Morlaques vont, au moins chaque jour de fête, faire de nouvelles lamentations sur le tombeau, et y répandre des fleurs et des herbes odorantes. Si la nécessité les force quelquefois de manquer à ce devoir, elles s'excusent auprès du mort, en lui parlant comme s'il était vivant [...]. Elles lui demandent des nouvelles de l'autre monde, et lui adressent souvent les questions les plus singulières. Le corps à peine mis en terre, les hommes, eux, sont rentrés faire ripaille dans la maison du défunt.

La double valorisation de la chasteté et de la fécondité féminines renforce le caractère sacré et secret de la maison, dont les limites géographiques se confondent avec celles de l'honneur. Nos sociétés européennes ont adopté le modèle aristocratique de l'honneur conçu comme un rapport de soi à soi plus encore qu'avec autrui, comme une valeur morale par définition inattaquable du dehors, et elles ont accepté qu'il soit en fait réservé aux classes supérieures. En Méditerranée, l'honneur a le même prix pour l'ensemble de la société, pour les pauvres comme pour les riches, et même plus encore pour les pauvres que pour les riches : c'est le seul bien qui reste à ceux qui n'ont rien. Il y prend un sens concret, objectif, et apparaît lié à un certain nombre de critères matériels bien définis, comme, précisément, la chasteté féminine. A l'image des murs de la maison, il est perçu comme une cloison et

une barrière : « Une cloison qui sépare, écrit Bichr Farès à propos du monde arabe, celui qui le possède du reste des humains... une barrière qui met l'individu ou le groupe à l'abri des attaques extérieures. » Il s'identifie ainsi à un espace, et au groupe qui y vit : valeur passive pour les femmes, active pour les hommes, placé sous la responsabilité du chef de famille qui doit le garantir contre toute atteinte — car il ne peut être que perdu —, il est collectif avant d'être individuel. Encore ne prend-il ce caractère personnel que dans les sociétés chrétiennes fondées sur le couple et non sur la lignée : ce qui nous renvoie, même dans ce cas, à la famille.

Une fois encore l'Islam, mieux étudié par les ethnologues, fournit les exemples les plus cohérents. Comme celle de la Rome antique, fondée sur la « gens », la société musulmane reproduit en effet la structure patrilinéaire des lignages agnatiques qu'elle a largement conservée de ses origines bédouines : structure qu'il lui faut concilier avec la loi coranique qui attribue aux filles leur part d'héritage. Partout où un État fort et hiérarchisé n'a pas réussi à s'imposer durablement, son équilibre politique repose sur celui de ces mêmes lignages entre eux. Chaque noyau familial s'intègre donc dans un ensemble plus vaste, qui se définit comme un espace clos en soumettant l'échange des femmes à des règles rigou-

reuses : seule une stricte endogamie, donnant la préférence aux « cousines parallèles patrilatérales » — les filles de l'oncle paternel — permet d'empêcher le morcellement et la dispersion des biens du groupe. Prendre des femmes aux lignages voisins, par la violence ou l'autorité, renforce l'honneur du groupe, en céder le diminue.

Cette traduction spatiale des rapports familiaux voit ses frontières redessinées et renforcées, à échéances régulières, par la filiation patrilinéaire. A chaque génération, les femmes mariées au-dehors du groupe agnatique sont ainsi que leurs descendants exclus de la lignée. A l'imprécision des limites de la parentèle, génératrice d'instabilité sociale, celle-ci peut opposer alors la rigueur de ses contours à la fois matériels — un ensemble de biens, un « territoire » — et immatériels : la hiérarchie des solidarités qui fixe la place de chacun à l'intérieur du groupe, l'aide qu'il doit et qui lui est due. Elle définit un axe temporel unique, dont seuls les fils peuvent assurer la continuité, et fonde la prédominance du monde masculin sur le monde féminin. Prédominance qui déborde les limites de l'Islam pour s'étendre à l'ensemble de la Méditerranée, pour des raisons d'ailleurs complexes : l'héritage de Rome qui fait retrouver aux familles patriennes italiennes de la Renaissance, même issues du commerce, la vieille règle du fidéicommiss; la tradition particulière de

l'Église orientale qui soumet plus étroitement le mariage des filles à l'autorisation parentale ; l'exacerbation du sentiment de l'honneur au contact de l'Islam, comme dans la Castille médiévale. Partout en tout cas l'espace public est réservé en priorité à l'homme. Droit et devoir à la fois d'ailleurs : car il ne peut être homme qu'en se plaçant sous le regard des autres, en les défiant et en les affrontant.

Cet espace public de la ville, où il lui faut paraître, se trouve, par sa nature même, doublement défini. Par rapport à la maison, lieu du repos et du sommeil, mais espace clos, privé, féminin, défendu et à défendre. Par rapport au plat pays, au « pays vide » de la campagne, espace ouvert, mais lieu du travail et de la nature. Il s'impose donc comme l'espace de l'action sans travail : lieu du rituel et de la fête, du geste et du spectacle, des loisirs et des jeux.

Lieu du rituel : pas de ville sans fondateur réel ou mythique, héros ou saint personnage. Sans un centre à la fois politique et religieux. Sans une enceinte qui, à l'image du « pomerium » romain, la sépare nettement de la campagne et la place sous la protection divine. Sans une orientation clairement lisible : celle de son plan quand il est régulier, de son « cardo » et de son « decumanus » qui se coupent à angle droit ; celle de son axe de développement ; celle des routes qui lui ont donné naissance et s'arrê-

tent à ses portes, mais la joignent, à travers la campagne, le désert ou la mer à d'autres villes ; celle du chevet de ses églises ou de la direction de la prière. Toute ville tire son sens et sa réalité d'un système de repères.

Quel que soit son plan, géométrique ou spontané, la ville est organisée pour les échanges entre les hommes : et pour les échanges de signes et de symboles plus encore que de biens. L'important, c'est rarement la rue, lieu de passage étroit et encombré que les maisons cherchent toujours à s'annexer comme une cour : il suffit d'y sortir quelques chaises pour que le barbier y rase son client, que les enfants y fassent leurs devoirs ou y jouent sous le regard des femmes qui cousent ou tricotent. Le vrai centre de la vie sociale se situe ailleurs, sur la place où débouche toute cette circulation confuse et chaotique des ruelles. Toujours mieux défendue contre les empiétements des particuliers, tant que subsiste une vie collective, c'est le domaine public par excellence, une constante de l'urbanisme méditerranéen depuis l'« agora » grecque et le « forum » romain. Plaza Mayor, décor obligé et souvent fastueux des villes espagnoles. Places étroites, serrées autour du port, des îles grecques. Place de la Seigneurie ou de la Commune des villes de l'Italie moyenne. Grande place de Dubrovnik — Placa — qui s'étend d'une porte à l'autre de la cité et la divise en deux. C'est le lieu des

rencontres et des palabres, des assemblées de citoyens et des manifestations de masse, des décisions solennelles et des exécutions.

Simple lieu de réunion à l'origine, elle s'entoure vite de portiques et d'arcades, abris contre le soleil et contre la pluie. Elle n'accueille plus qu'exceptionnellement le marché, mais réunit autour d'elle les principaux monuments religieux et civils, auxquels elle sert à la fois d'antichambre et d'avant-scène : le temple de Rome et d'Auguste et la curie, la cathédrale et l'ancien palais du podestat. Elle exprime la réussite matérielle et politique de la ville. Dès que celle-ci s'agrandit, elle se démultiplie et se spécialise. Au-dessous de la Grand-Place, toute une hiérarchie complexe se dessine, qui reproduit celle de la vie sociale : une place pour chaque quartier, pour chaque communauté ethnique ou religieuse ; une place aussi pour chaque fonction, marché, culte, assemblée, fête ; une place aux dimensions d'une rue — un « corso » — le long de laquelle s'alignent les maisons des riches et les boutiques de luxe, et où défilent processions et cortèges ; à chaque place enfin sa coloration, aristocratique ou populaire. Mais il suffit toujours, dans la moindre bourgade, d'un espace restreint près de l'église ou de la mairie, d'un café, de quelques arbres et d'un peu d'ombre pour que les hommes s'y retrouvent entre eux, et fassent vivre la place.

Le destin original des villes musulmanes y a provoqué un agencement différent de l'espace, en faisant éclater les fonctions de la place. Pas d'autre lieu de rassemblement des hommes, au centre de la ville, que la mosquée et sa cour, entourée de « medreses », de « hans » et de bains. C'est là que sont annoncées les décisions du pouvoir et les prières dites au nom du souverain. La vie commerciale s'est installée dans les souks et dans les bazars ; mais d'autres places, les plus grandes sans doute, se développent aux portes de la cité, là où débouchent les caravanes et où l'on décharge les chameaux.

Ruelles, rues et places dessinent ainsi l'espace du loisir. Le groupe s'y donne en spectacle, s'y regarde lui-même. Les hommes qui y marchent, qui y parlent et s'y attardent, n'y viennent pas pour travailler. Ils sont sortis la nuit avec leur barque de pêche, ils ont passé la journée dans les champs. Ou, comme tant de méditerranéens, ils ne travaillent que de façon irrégulière, peu de jours par an, et attendent un hypothétique emploi. Ou encore, et de plus en plus souvent aujourd'hui, ils ont leur vie de travail derrière eux, passée en Amérique ou en Allemagne, au Venezuela ou en Australie, et ils sont rentrés achever leurs jours auprès des leurs. Le temps de la ville peut ainsi imposer son rythme propre, qui n'est pas celui, monotone et régulier, du travail, mais celui, discontinu, du silence et de la

parole, des longues discussions qui préparent toute décision, accompagnent toute affaire, commentent tout événement. Celui de la promenade, de la « passeggiata » ou du « paseo ». Celui de l'ouzo lentement dégusté : on n'entre pas au café pour boire, mais pour tenir sa place dans une société d'hommes. Celui enfin du jeu, qui tient une si grande importance dans la vie des méditerranéens. La partie de cartes, un tableau de Cézanne, une scène non moins célèbre de Pagnol... Mais aussi bien les damiers retrouvés sur les dalles du Forum romain, les osselets et les dés, symbole, depuis César, du hasard. On jouera donc partout, dans la rue quand on est pauvre, mais plus souvent encore dans un lieu public, café ou terrasse, ou, quand s'accusent les clivages sociaux, club ou cercle. Chaque ville andalouse a ainsi son « cercle des Laboureurs », chaque bourg de Sicile son ou ses cercles rivaux des « galantuomini » : un lieu qui rompt la solidarité sociale, sans doute, mais où l'on se retrouve entre égaux, pour se connaître et se défier : car le pari accompagne toujours le jeu.

Il est bien sûr des villes industrielles et affairées, Barcelone, Marseille ou Gênes, happées aujourd'hui dans le courant de l'économie mondiale comme elles avaient su le dominer hier. Mais elles font un peu figure d'exception. Partout ailleurs dominent encore, comme elles dominaient dans

l'Athènes de Périclès, au faite de sa puissance artisanale et marchande, les valeurs d'oisiveté : le travail reste pour les autres, sinon toujours pour des esclaves. Et la seule activité qui ait sa place reconnue dans toute ville — le commerce, l'échange des biens — tend à vivre au rythme de ce temps du loisir. Aucun intérêt, on le sait, à une affaire conclue trop vite. Vendre et acheter, gagner ou perdre, semblent passer au second plan derrière le plaisir du marchandage, de la discussion indéfiniment prolongée, interrompue et reprise, qui n'aboutit que lorsque les deux acteurs tiennent à se féliciter l'un l'autre d'avoir aussi bien joué le jeu.

Quelle qu'en soit l'importance, pourtant, vivre sous le regard d'autrui ne saurait constituer une fin suffisante. Le spectacle s'épuiserait en gratuité si, d'individuel, il ne devenait collectif. Il appelle ces grandes représentations qui mobilisent le groupe dans son entier, et lui permettent d'éprouver, au sens le plus complet du terme, sa cohésion : de l'exprimer, de la vérifier, de la percevoir dans toute sa puissance, et d'y puiser un renouveau de confiance. Elles marquent les temps forts de la vie sociale. C'était, dans l'Antiquité, le théâtre, les jeux du cirque, les courses de char et les combats de gladiateurs, dont la condamnation par les moralistes de l'Empire romain, même justifiée par leur dégradation, nous fait oublier l'origine et la dimension religieuses.

C'est, de nos jours, partout ou presque le sport, la course de taureaux dans l'aire espagnole, les grandes fêtes religieuses et civiques encore célébrées par certaines villes italiennes et qui portent témoignage sur un passé récent. Dans tous les cas, il s'agit de spectacles d'hommes, joués par des hommes et pour eux.

Si le sport, sous la forme du sport collectif, et surtout du football, a pu occuper la première place, c'est sans aucun doute moins pour sa valeur athlétique que parce qu'il a repris en charge, même sur un mode appauvri, la fonction qu'Aristote assignait à la tragédie grecque : la purification des passions portées chez le spectateur, pendant la durée de la représentation, à leur paroxysme. D'où le déchaînement des violences partisans qui reproduisent celles des luttes de clans dans la vie politique : impossible d'assister à une rencontre pour la beauté du sport, en observateur neutre. D'où aussi la célébration de la victoire sur le mode du triomphe : toute la ville s'identifie alors, pour un temps d'ailleurs très bref, à son équipe.

La course de taureaux joue plus subtilement sur deux registres qui se superposent sans se confondre. Celui, apparent, d'une célébration regroupant dans le même lieu clos de l'arène l'ensemble de la société urbaine — toutes classes réunies, d'ailleurs, mais non mêlées — pour assister au même

combat, éprouver les mêmes craintes et exalter le même héros. Celui de la complicité plus intime qui s'établit au niveau inconscient entre le spectateur et le couple formé par la bête et l'homme qui la dompte par le courage et l'intelligence avant de la tuer, comme si les deux bravoures affrontées devaient s'équilibrer pour justifier la mise à mort finale.

Mais le spectacle change de dimensions quand il se libère de l'arène ou du stade et choisit pour scène la ville elle-même, brise la frontière qui sépare acteurs et spectateurs, mobilise tout ou partie de la population. Telle était la fonction évidente des grandes processions qui faisaient défiler à travers la cité l'ensemble de ses habitants, chacun à sa place et à son rang, dans une cérémonie à la fois politique et religieuse : la frise des Panathénées en a fixé le modèle classique. Mais l'exemple du carnaval romain montre bien la fragilité de ce type de fête, la rapidité avec laquelle elle se dégrade de célébration en simple représentation, dès que le pouvoir l'annexe à son service. On la retrouve encore, à la fois archaïque et pauvre, mais plus proche du modèle initial, dans les petites villes du Sud italien. Car l'Italie doit à la multiplicité de ses villes une exceptionnelle richesse en fêtes collectives. La course des chevaux montés à cru qui survit à Sienne était un élément normal du « palio » qui se courait encore, il y a cent ou

cent cinquante ans, un peu partout, et d'abord à Rome sur le Corso.

Comme elle, les fêtes des Cierges, « Ceri », à Gubbio, ou celle des Lys, « Gigli », à Nola, où les participants portent à travers les rues de la cité ces « machines » de bois lourdes de plusieurs quintaux ou de plusieurs tonnes, cachent derrière le prétexte religieux de l'hommage rendu au saint protecteur un double aspect. L'un sportif, indéniable, d'une épreuve physique imposée aux hommes jeunes. L'autre politique et civique : dans tous les cas, la fête vise à réconcilier les quartiers par une joute dont l'issue doit renouveler le pacte de fondation, et unifier ainsi, symboliquement, l'espace toujours fragile et menacé de la ville.



## Table des matières

Fernand Braudel, La terre . . . . .	15
Fernand Braudel, La mer . . . . .	47
Fernand Braudel, L'aube . . . . .	83
Filippo Coarelli, Rome . . . . .	127
Fernand Braudel, L'histoire . . . . .	157
Maurice Aymard, École des hautes études en sciences sociales, Espaces . . . . .	191